

GLEMENCEAU

PAGES
FRANÇAISES

MICHAUD



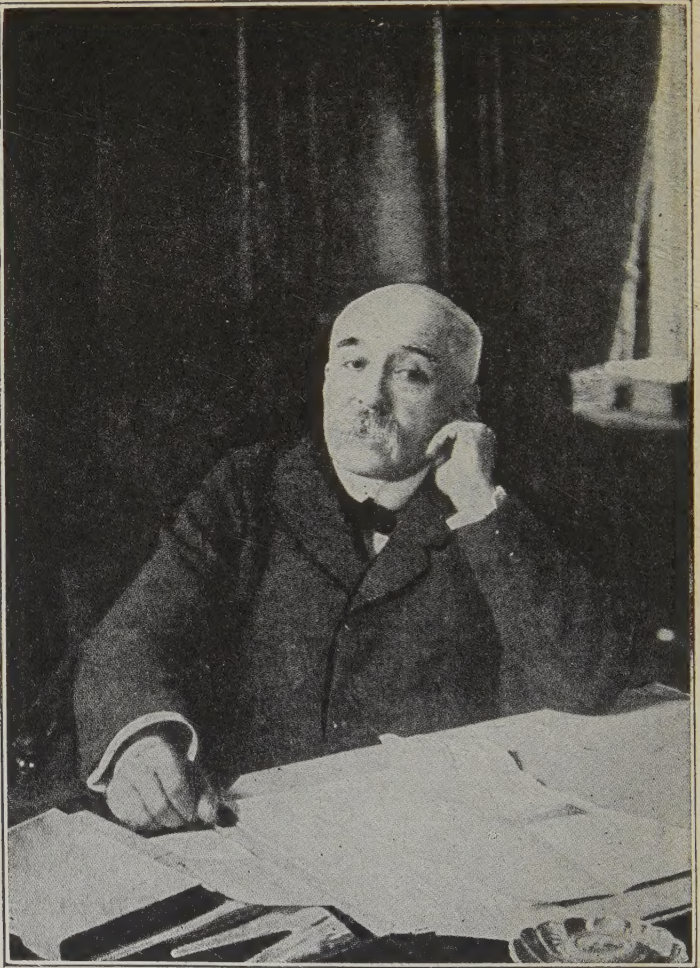
The Gift
of
Leigh W. Kimball
In Memory of his Father
CHARLES WARREN KIMBALL
Trustee from 1901 to 1940

HATTIE M. STRONG LIBRARY

Keuka College

Keuka Park, New York

WITHDRAWN



GEORGES CLEMENCEAU

PAGES FRANÇAISES

PAR

GEORGES CLEMENCEAU

*Authorized edition by arrangement with Messrs Fasquelle of Paris,
publishers of Clemenceau's works.*

EDITED WITH INTRODUCTION AND NOTES

BY

RÉGIS MICHAUD

LAUREATE OF THE FRENCH ACADEMY,
PROFESSOR OF THE FRENCH LANGUAGE AND LITERATURE,
UNIVERSITY OF CALIFORNIA

SCOTT, FORESMAN AND COMPANY

CHICAGO

NEW YORK

Copyright 1921 by
SCOTT, FORESMAN AND COMPANY

PREFATORY NOTE

Clemenceau as a writer is little known in this country, for the statesman has eclipsed the man of letters. There are, however, reasons for recommending Clemenceau as a model of French style, and they will be found in the Introduction to this book. Several things contribute to make him a master of the French language, foremost among which are his straightforwardness, his vigor, the convincing energy of his writings, and the fine mobility of his mind. Classicism means sanity, health, and vigor, according to Goethe. If this is true, Clemenceau's writings may well be found to be classic, the work of a sound and robust Frenchman.

Besides their literary merits, Clemenceau's writings have a very important historical meaning. He is certainly one of the most eminent and representative Frenchmen. From 1870 to 1918, in the course of his long career, as a man, as a statesman, and a ruler, Clemenceau embodied French history in his person. From Sedan to the Marne and after, during that critical period, his speeches, articles, and general writings mirrored the best aspirations, the faith, and the will-to-live of France.

Clemenceau as a teacher of French history deserves attention as well as a teacher of the French art of writing. Through the pages of the present volume not only Clemenceau himself but France will come to be better known. Hence the title of the book, *Pages Françaises*.

The extracts will be found of graded difficulty. Parts I and II are good specimens of intermediate French and may serve as a preparation for the more abstract and difficult Part III, designed for the more advanced students. Part

IV, which chronologically comes last, is also of intermediate difficulty. Though abstract, Clemenceau's rhetoric is never mere declamation. There are always substance and nerve under the words he so lavishly uses.

Sufficient historical and grammatical notes are furnished at the end of the book to help the student overcome his more serious difficulties. Clémenceau's writings will afford an excellent opportunity for the English-speaking students to match, with English words and constructions, the pungency and picturesqueness of the French. Many passages have thus been translated as a guide and a suggestion to that end.

Teachers will find copious matter for exercises and questionnaire in the geographical and historical allusions in the text and the notes concerning French life and history.

The picture showing Clemenceau at the front with Marshal Foch has never before been published. We owe it to the courtesy of Professor R. T. Holbrook of the University of California.

Special thanks are due to Professor Christian Gauss of Princeton University, who suggested the editing of the present volume.

RÉGIS MICHAUD.

Berkeley, March, 1921



CONTENTS

PREFATORY NOTE	5
BIBLIOGRAPHY	9
NOTICE BIOGRAPHIQUE	13
PROFESSION DE FOI	
Liberté et tolérance	27
I. LITTÉRATURE ET ART	
Brisquet, Chaudron, Réaumur (<i>le Grand Pan</i>)	31
Sans nom (<i>le Grand Pan</i>)	36
Le Lapin et la chauve-souris (<i>le Grand Pan</i>)	41
Dans les montagnes (<i>le Grand Pan</i>)	46
Paris l'été (<i>le Grand Pan</i>)	52
La roulotte (<i>au Fil des jours</i>)	58
Six-Sous (<i>aux Embuscades de la vie</i>)	66
Notes de voyage (<i>au Fil des jours</i>)	72
Edmond de Goncourt et la langue française (<i>le Grand Pan</i>)	78
Claude Monet et les cathédrales (<i>le Grand Pan</i>)	85
La Vendée et les Vendéens	92
II. LE ROMANCIER: <i>les Plus forts</i>	
Le Château de Puymaufroy	103
Père et fille	112
Une jeune Fille moderne	122
III. PHILOSOPHIE ET SOCIOLOGIE	
Pierre et Paul (<i>aux Embuscades de la vie</i>)	133
Le Buisson qui marche (<i>au Fil des jours</i>)	146
La Mêlée sociale (<i>la Mêlée sociale</i>)	151
IV. LA FRANCE DEVANT L'ALLEMAGNE	
Du Patriotisme (<i>au Fil des jours</i>)	181
Verdun (<i>l'Homme enchaîné</i>)	186
Il le Faut (<i>l'Homme enchaîné</i>)	192
Le Sergent Poissonnier (<i>l'Homme enchaîné</i>)	197
In Memoriam	203
NOTES	209

BIBLIOGRAPHY*

De la Génération des éléments anatomiques par le Dr. Georges Clemenceau, ex-interne des hôpitaux de Nantes, ex-interne provisoire des hôpitaux de Paris. Paris, Baillière et fils, 1865.

J. Stuart Mill: Auguste Comte et le positivisme, traduction par le Dr. G. Clemenceau. Paris, Germer Baillière, 1868. New edition. Paris, Alcan, 1893.

La Mêlée sociale. Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, 1895.

Le Grand Pan. Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, 1896.

Les Plus forts, roman contemporain. Paris, E. Fasquelle, 1898.

Au Pied du Sinaï. Paris, Floury, 1898. New edition. Paris, Georges Crès, 1920.

Au Fil des jours. Paris, E. Fasquelle, 1900.

Le Voile du bonheur, pièce en un acte, représentée pour la première fois sur la scène du théâtre de la Renaissance, le 4 novembre, 1901. Musique de Gabriel Fauré. Paris, E. Fasquelle, 1901.

La Honte. Paris, P.-V. Stock, 1903.

Aux Embuscades de la vie: dans la foi, dans l'ordre établi, dans l'amour. Paris, E. Fasquelle, 1903.

La France devant l'Allemagne. Paris, Payot, 1918.

BOOKS ON CLEMENCEAU

Georges Clemenceau, par Maurice Leblond. Paris, E. Sansot, 1906. (Has a detailed bibliography.)

Clemenceau, par Gustave Geffroy, Président de l'Académie Goncourt. Huit illustrations. Paris, Georges Crès, 1918. (By far the best written and most vivid biographical study of Clemenceau, published with a double text, English and French, and a special appendix by Louis Lumet on Clemenceau and the United States during the war.)

* No mention is made here of Clemenceau's articles and innumerable speeches.

- Clemenceau*, par Georges Lecomte. Six gravures hors texte. Paris, E. Fasquelle, 1918. There is an English translation of the same: *Georges Clemenceau, the Tiger of France*, tr. by D. C. Stuart. New York, D. Appleton Co., 1919.
- Clemenceau, the Man and His Time*, by H. M. Hyndman. New York, F. A. Stokes Co., 1919.
- Les Plus belles pages de Clemenceau*, recueillies et annotées par Pascal Bonetti. Introduction de M.-C. Poinso. Ornées de deux portraits de l'Auteur et de la reproduction du tableau de J. F. Raffaëlli: La Réunion Publique. Paris, Albert Méricant. (We give here Clemenceau's portrait from the famous painting by Raffaëlli.)

GEORGES CLEMENCEAU

L'HOMME ET L'ŒUVRE

"Je suis un homme, et j'écris"

—CLEMENCEAU

NOTICE BIOGRAPHIQUE

I

Georges Clemenceau est né le 28 septembre 1841 à Mouil-
leron-en-Pareds, près Fontenay-le-Comte (Vendée). Son
père était médecin, comme Georges Clemenceau devait l'être
lui-même par la suite. Entre le père et le fils paraît exister
5 une ressemblance frappante, tous les deux doués, s'il faut
en croire les biographes, du même sens aigu de la réalité, des
mêmes facultés critiques, de la même verve narquoise et
caustique, tous deux avec un penchant décidé vers la
science, des opinions humanitaires et politiques analogues.
10 M. Clemenceau père, malgré la particule nobiliaire attachée à
son nom, tenait beaucoup du Jacobin.¹ C'était un vrai bleu
de Vendée,² un homme aux idées nettes et tranchantes. Les
biographes l'ont assez justement comparé au Médecin de
campagne dans le roman de Balzac.³

15 De son enfance en Vendée, dans un milieu rustique et
pittoresque, Georges Clemenceau a gardé un goût décidé pour
la nature. Il n'oublia jamais, en particulier, les jours passés
dans le pittoresque et sombre château de l'Aubraie qui res-
semble si bien au manoir d'Henri de Puymaufroy décrit
20 au début des *Plus forts*.⁴

A sa Vendée natale Georges Clemenceau a attribué certains
des traits qui le caractérisent, "l'instinct d'indépendance, la
liberté de la critique, l'obstination têtue, la combativité."

C'est au lycée de Nantes⁵ que Clemenceau va faire ses
25 études. A Nantes pareillement il commence sa médecine⁶
qu'il complètera à Paris où nous le retrouvons en 1860.

L'agitation républicaine met, à cette époque, le Quartier Latin en effervescence. Le père de Clemenceau avait été arrêté lors du Coup d'État de 1851.¹ Georges Clemenceau se jette à son tour dans l'opposition et ses articles dans les 15 journaux, en faveur des idées républicaines, l'envoient pour deux mois à la prison de Mazas (1862).

En 1865 Clemenceau obtient le titre de Docteur en médecine avec une thèse sur *la Génération des éléments anatomiques*. Le voilà marqué pour toujours de l'empreinte scientifique. La science sera désormais pour Clemenceau une 10 Muse, comme elle l'a été pour tant de penseurs et d'écrivains de cette génération, historiens comme Renan,² critiques comme Sainte-Beuve,³ philosophes comme Taine,⁴ romanciers tels que Flaubert,⁵ ou poètes comme Leconte de Lisle.⁶ 15 Balzac,⁷ Auguste Comte,⁸ Claude Bernard⁹ (dont l'*Introduction à la médecine expérimentale* paraît l'année même où Clemenceau soutient sa thèse de doctorat) ont imposé à Georges Clemenceau et à toute sa génération le culte et, pourrait-on dire, la religion de la science.

20 L'influence étrangère, anglo-saxonne en particulier, est très marquée sur Clemenceau jeune homme. Après avoir été reçu docteur en médecine, Clemenceau s'expatrie pour plusieurs années. Nous le suivons à Londres où il se prend d'intérêt pour les théories de Stuart Mill¹⁰ et d'Herbert 25 Spencer.¹¹ Des traces de leurs doctrines se retrouveront dans les livres de Clemenceau, tels que *la Mêlée sociale* et *le Grand Pan*. Il adoucira d'ailleurs l'évangile de *la lutte pour la vie* à force de philanthropie et d'altruisme. En 1869 il donne une traduction de l'ouvrage de Mill sur Auguste 30 Comte¹² et le positivisme. La doctrine positive de Comte plaît à Clemenceau et il lui empruntera en particulier sa *religion de l'humanité*.

De 1865 à 1869 Clemenceau est aux États-Unis, à New York puis à Stamford (Connecticut). Le Tigre de France 35 enseigne alors le français dans une école de demoiselles.

C'est là qu'il trouve sa femme. Les personnes qui l'ont connu à cette époque nous représentent Clemenceau comme doué d'une personnalité nettement accusée, gentleman accompli, ami dévoué, d'une bonne humeur inlassable. On ignore trop le fait que, vers 1870, le futur Président du Conseil a commencé par être, pour de jeunes Américaines en voyage, tout simplement "le Professeur," un cicerone des plus obligeants et toujours prêt à montrer à ses amis d'outre-mer le pittoresque de la Bretagne ou de Paris.¹

10 En 1870 les Prussiens sont sous les murs de Paris. Georges Clemenceau rentre en France et le voilà en pleine mêlée. Médecin à Montmartre, il est élu maire du quartier puis envoyé comme député à l'Assemblée Nationale de Bordeaux.² A l'Assemblée Nationale Clemenceau se déclare partisan
15 d'une résistance sans merci. Il proteste contre la cession de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne. Mais c'est en vain. La guerre désastreuse avec la Prusse est à peine terminée que la guerre civile, la Commune,³ commence. La position occupée à ce moment-là par Clemenceau est difficile. Mont-
20 martre est le quartier général des Insurgés. Entre les Versaillais—comme on nomme les troupes du gouvernement régulier de Versailles—et les Communards qui tiennent Paris, Clemenceau sert de conciliateur. Ce rôle faillit lui coûter cher; à peine échappa-t-il à une fin tragique.

25 La carrière politique de Clemenceau date de ses fonctions de maire de Montmartre et de sa nomination, peu après, comme membre, puis président du Conseil Municipal de Paris. Depuis lors, de 1876 à 1893, Clemenceau est dans la politique. Il se fait bientôt un renom spécial par la véhémence et le courage de ses convictions, son absolue
30 sincérité, sa haine des compromis, son esprit de prompt décision, sa sanglante ironie. Comme homme politique, la ligne de conduite de Clemenceau fut alors celle d'un patriote inflexible et d'un philanthrope convaincu. En 1877 il fut parmi ceux qui sauvèrent, juste à temps, la Troisième République

d'une restauration monarchique.¹ Cependant les questions intérieures ne firent jamais perdre de vue à Clemenceau les dangers toujours possibles sur la frontière de l'Est. A une époque où la blessure faite à la France par les Allemands saignait encore, Clemenceau dénonça en plein parlement le danger des aventures coloniales. Pourquoi la France irait-elle gaspiller en Indo-Chine ou en Tunisie² des énergies précieuses, et faire ainsi le jeu de Bismarck³ qu'inquiétait une revanche possible sur le Rhin? Au moment de l'affaire Boulanger⁴(1887), Clemenceau, après un moment d'hésitation, contribue à la défaite du général que sa popularité préparait pour la dictature. Alors survint l'affaire de Panama⁵ (1889). De vraies années d'épreuve commencent pour Clemenceau. Bien qu'il ait réussi à se justifier des accusations mensongères portées contre lui par le faussaire Norton (Norton accusait Clemenceau de s'être vendu à l'Angleterre), Clemenceau n'en perdit pas moins son siège à la Chambre et il abandonna la politique (1893).

Pendant dix ans, de 1893 à 1902, les loisirs forcés donnèrent à Clemenceau, journaliste et écrivain, libre carrière. Nous devons à sa retraite la plus grande partie de son œuvre littéraire. Dans les journaux qu'il rédige, à *la Justice*, à *l'Aurore*, en d'innombrables articles recueillis ensuite en volumes, Clemenceau continue à combattre pour les mêmes principes que son éloquence virulente et amie des faits avait portés à la tribune. La plume à la main, Clemenceau est le même homme qu'à la Chambre. Écrire et combattre sont pour lui synonymes. Quand l'affaire Dreyfus⁶ arrive, il consacre à la défense de l'accusé le meilleur de son énergie. C'est dans le journal de Clemenceau, *l'Aurore*, qu'Émile Zola⁷ lance son fameux éditorial *j'Accuse* (1898).

Clemenceau rentre à la Chambre en 1902 comme sénateur du Var.⁸ Il figure pour la première fois dans un cabinet français, en 1906, comme Ministre de l'Intérieur et, peu après,

comme Président du Conseil (1907-1909). Nombreux sont les problèmes sociaux et politiques que Clemenceau eut alors à résoudre. Il le fit dans un style bien à lui, avec une énergie et prompte décision. Des grèves et des rébel-
5 lions parmi les vigneronns du sud-ouest de la France menacent l'ordre social tout entier. Clemenceau est là pour jouer avec fermeté le rôle de conciliateur.

C'est en 1909, à l'occasion des réclamations concernant des déserteurs allemands de la Légion Étrangère
10 à Casablanca¹ (Maroc), que paraît la première menace sérieuse d'un conflit entre la France et l'Allemagne, (sans oublier le discours provocateur du Kaiser à Tanger en 1905).² Clemenceau est là, ferme et intrépide, voire railleur. Quand
15 l'ambassadeur d'Allemagne le menace de réclamer ses passe-ports, ce qui équivalait à une rupture, Clemenceau ne s'effraie pas. Il tire simplement sa montre et conseille à l'Excellence allemande de se hâter car, dit Clemenceau, le rapide Paris-Berlin part à l'heure.

L'intrépidité et le courage de Clemenceau ne se bornent
20 pas aux relations extérieures. A l'intérieur, il s'est fait le renom de *tomber* tous les ministères qui lui déplaisent, et ils sont nombreux. A cette accusation de "tombeur de ministères" Clemenceau répondait un jour par cette jolie boutade que, somme toute, il n'avait, lui Clemenceau,³ jamais ren-
25 versé *qu'un* cabinet, puisque c'était toujours le même.

1914 et la guerre. Le fidèle serviteur de la France était prêt. Dans son journal *l'Homme libre*, rebaptisé plus tard *l'Homme enchaîné*, pour se moquer du censeur, puis comme
30 Président de la Commission de l'armée,⁴ enfin et surtout comme Ministre de la Guerre et Président du Conseil (1917-1920), Clemenceau inspire à ses compatriotes l'espoir, l'endurance, et le courage. "Il n'y a que la foi quisauve," dit le proverbe. Clemenceau n'a jamais perdu la foi dans le bon droit et la vitalité de la France. La France n'oublie pas

Clemenceau à l'heure du danger. Il reparait sur la scène aux jours sombres et critiques de novembre 1917. La Russie a capitulé, l'ennui de la guerre, ce que les soldats du front nomment le *cafard*,¹ semble avoir gagné ceux mêmes à qui
5 sont confiées le plus directement les destinées de la France. Puis survient la percée allemande, au printemps de 1918.² Heures tragiques pour la France et pour le monde. Mais Foch³ est là, Clemenceau "lui commande de commander." Clemenceau a toujours la foi. Il va servir comme officier de
10 liaison en chef entre les civils de l'arrière et les hommes des tranchées, cela, parfois, au risque de sa vie.

Clemenceau avait été un des premiers partisans et soutiens de l'entente cordiale franco-anglaise.⁴ C'est à lui également que revient l'honneur de saluer les premières
15 troupes américaines à Paris. C'est lui qui décréta, en plein bombardement de la capitale par les canons allemands à longue portée, que le 4 juillet 1918 serait fête nationale française, *malgré tout*. A ceux qui, dans ces jours critiques, allaient interviewer Clemenceau sur sa politique, le Tigre
20 de la France répondait par ces simples mots: "Je fais la guerre." C'était là tout son programme et sa devise. Il fit la guerre et la fit bien. Le Kaiser allemand a été la dernière victime du grand tombeur de ministères.

1918 et la Victoire. Le même homme qui, en 1871, avait
25 vu les Prussiens dans Paris est celui qui présentait aux envoyés allemands à Versailles⁵ la plume qui signait la capitulation de l'Allemagne. La guerre était finie. Restait à la France la pénible tâche de sa reconstruction. Clemenceau était toujours là pour en esquisser le programme. Il le fit
30 dans son discours de Strasbourg (novembre 1919): "Maintenant au travail !" L'homme qui donnait ce suprême conseil d'énergie à ses compatriotes était âgé de soixante-dix-huit ans, *jeune* de ces soixante-dix-huit ans, pourrait-on dire, jeune de toute sa force et de tout son patriotisme mûri par
35 une longue expérience. La carrière politique de Clemenceau,

commencée en 1870, s'est terminée abruptement en janvier 1920, après un demi-siècle environ de labeur et de dévouement à la France. Après l'armistice il avait été élu à l'unanimité membre de l'Académie Française. Son pays
5 lui avait conféré un non moins grand honneur en décrétant que "le citoyen Georges Clemenceau et les maréchaux Joffre¹ et Foch avaient bien mérité de la patrie."

II

La philosophie de Clemenceau, ainsi qu'on la trouve exposée dans la préface de *la Mêlée sociale* et du *Grand Pan*,
10 porte le cachet de son époque. "Bien de l'eau a coulé sous les ponts," depuis que le Docteur Clemenceau publiait sa thèse sur *la Génération des éléments anatomiques* et ses *Notions d'anatomie générale* (1865-1867). Ce n'est sûrement point la faute de Georges Clemenceau si l'heure, au cadran de
15 sa montre, est celle de Comte,² Darwin,³ Spencer,⁴ Taine, et Renan, tous fervents adeptes en la religion de la science. Le darwinisme, le positivisme, le déterminisme, l'évangile du *struggle-for-life*⁵ sont susceptibles de bien des interprétations différentes, suivant qu'on les voit sous l'angle des poèmes
20 idéalistes d'Emerson,⁶ sous celui de l'apologétique chrétienne de Brunetière,⁷ ou d'après les vaticinations matérialistes de Haeckel.⁸ La prédication à l'allemande du *struggle-for-life*, avec accompagnement de grosses "Berthas,"⁹ n'a guère contribué à rendre la doctrine populaire. Conclure de là cepen-
25 dant au discrédit final de l'empirisme serait excessif. Après Emerson et William James,¹⁰ il est vrai, Boutroux¹¹ et Bergson¹² ont envahi le champ de la philosophie française avec une mise en accusation impressionnante du scientisme. Des savants eux-mêmes, comme le regretté Henri Poincaré,¹³ ont
30 ouvert la voie à une théorie, sinon de la banqueroute de la science, selon le mot fameux de Brunetière,¹⁴ du moins de sa relativité. Mais que deviendrions-nous sans la science? Il n'en reste pas moins vrai que les générations nouvelles, tout

en différant sur les conclusions, portent encore l'empreinte du déterminisme. Anatole France,¹ Charles Maurras,² Paul Bourget,³ comme Wells⁴ et Bernard Shaw,⁵ sont des prophètes en science. Quant au pessimisme, il n'est ni plus
5 ni moins en Clemenceau qu'en Loti⁶ ou chez l'auteur de *l'Ile des pingouins*,⁷ lui-même cependant apôtre enthousiaste du progrès. (Voyez *Vers les temps meilleurs* par Anatole France.)

Les pessimistes ne sont pas tous des Hartmann⁸ ou des
10 Leopardi,⁹ et les savants, Dieu merci, ne sont pas tous non plus des Haeckel,¹⁰ pour chercher la clef des énigmes de la destinée dans une vague ressemblance entre l'homme et le singe, ou pour lire à l'avance les lois de la société dans une fédération d'amibes.¹¹ De la science peut résulter, en guise
15 de réaction, une désespérance sans appel, comme celle des années 90, et ce qu'on nommait alors la doctrine de la *décadence*. Mais il y a une désespérance qui pousse à l'amélioration et au progrès. Il fallait en Clemenceau un robuste et quasi héroïque pessimisme pour baser, comme il l'a fait
20 dans *la Mêlée sociale*, un programme de justice sur une théorie de lutte aveugle et universelle pour la vie. Nos idéologues modernes peuvent bien reprocher à Clemenceau son évangile darwinien. Il fut heureux pour la France et pour le monde qu'un Clemenceau vint donner aux hommes en
25 général et aux Français en particulier, la foi en eux-mêmes et dans un monde meilleur, sans leur cacher les faits de la tragédie universelle. Dans *la Mêlée sociale*, en particulier, en des pages dignes de Lucrèce¹² célébrant *la nature des choses*, Clemenceau montrait que la loi de l'homme est encore
30 à bien des égards celle de la jungle, "œil pour œil, dent pour dent," une lutte à mort pour la survivance du plus apte.

La doctrine de Clemenceau est tout entière dans ce livre. Nous pourrions l'appeler un optimisme en expectative, basé sur une claire science de la réalité. A travers ses divers
35 royaumes notre univers est un champ de bataille. Il faut

qu'il y ait un vainqueur et un vaincu. Point d'exemple dans la nature d'une paix sans victoire. L'égoïsme est la loi, sinon l'idéal. Préparons-nous à lutter ou à disparaître et, pour lutter avec succès, unissons-nous. A l'égoïsme qui travaille
15 pour la mort, opposons l'altruisme qui travaille pour la vie. Clemenceau dans *la Mêlée sociale* ne nous promet pas l'âge d'or. Contentons-nous d'être homme, nous dit-il, et de consentir pleinement à notre destinée. Notre univers est un univers *pluraliste*,¹ avec beaucoup à perdre et peu à gagner
10 pour chacun de nous. Notre époque n'est pas romantique. L'harmonie, la paix, la justice naîtront de la bonne volonté commune et d'un pacte signé par tous pour le respect de chacun. Liberté est synonyme de diversité. Ne sacrifions pas au monisme² notre individualité, ni à l'internationalisme
15 nos patries. Que la loi de la vie soit "une belle économie de défense personnelle." "Toute la tâche pour un individu, une nation, une société, comme pour une espèce végétale ou animale, est de préserver son existence et d'obtenir son plein développement." Le monde pour Clemenceau, comme pour
20 Emerson, est un système de *compensations*.³ Moralement et politiquement, pour des hommes sains et forts, le monde doit être un équilibre de puissances, *a balance of powers*.

On peut voir ainsi comment Clemenceau philosophe rejoint Clemenceau homme politique, et comment les déclarations du Premier de 1917-1920 font écho au savant d'il y a
25 une trentaine d'années. A juger de la doctrine sur ses résultats, il faut bien qu'elle soit vraie dans une large mesure, puisque c'est à elle que la France doit d'avoir échappé saine et sauve à l'attaque venue d'outre-Rhin.

30 L'altruisme corrige d'ailleurs l'apparente dureté de cette philosophie. Il faut tirer de ce monde tel qu'il est le meilleur parti possible. Puisque le fort l'emporte sur le faible, c'est au fort qu'incombe le devoir de faire de notre univers une demeure habitable pour le faible. "Vivre pour se garder,
35 c'est bien, vivre pour se donner, c'est mieux." "L'aide pour

la vie dans la lutte pour la vie, voilà l'ordre de la vie." "Il est beau de vivre, il n'est pas mauvais de mourir," telle est la conclusion de ce beau conte philosophique, *Pierre et Paul*, qui rappelle le *Candide* de Voltaire.¹ Le monde extérieur peut
 5 bien nous réduire au pessimisme, mais l'optimisme règne dans un cœur stoïque. Ayant Theodore Roosevelt,² avec qui il offre plus d'un point de ressemblance, Clemenceau a fondé pour les Français une école de la *vie intense* qui a préparé les légions heroïques de la Marne et de Verdun.

III

10 Clemenceau est un homme d'une culture historique et littéraire merveilleusement étendue. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir la préface des livres précédemment cités et en particulier celle du *Grand Pan*. Il est difficile de le faire sans revivre l'histoire, depuis l'époque primitive
 15 jusqu' aux temps modernes.

Clemenceau n'est pas un écrivain de métier,³ encore moins un artiste de propos délibéré. Entre lui et la perfection des grands maîtres se sont interposées les exigences de sa carrière politique. Écrire sous l'inspiration du moment et
 20 parer précipitamment les coups de l'adversaire, cela ne s'accommode guère avec *l'art pour l'art*.⁴ Ajoutons que l'excès d'énergie vitale dans l'homme a laissé sa marque dans le lexique et la syntaxe de l'écrivain. Il arrive souvent que Clemenceau s'impatiente contre la grammaire. Il semble
 25 parfois partager l'avis de Montaigne⁵ et croire que le dialecte de Gascogne peut venir au secours du français défaillant. On trouvera, ça et là, notés dans le présent volume, des néologismes et des libertés de ce genre.

Ce n'est pas en vain que Clemenceau s'est occupé avec
 30 prédilection de philosophie et de science. De là son style parfois abstrait à l'excès. D'autre part, il est impossible de lire Clemenceau sans reconnaître *l'écriture artiste*⁶ à la mode au temps du réalisme. De Goncourt,⁷ en particulier, dont on

trouvera l'éloge dans ce volume, semble avoir eu un imitateur en Clemenceau.

Le style de Clemenceau est à son image. C'est l'homme même, comme le disait Buffon.¹ "*Je suis un homme et j'écris,*" déclare-t-il. La caractéristique principale de son style, c'est la vie, l'intensité de la vie jusqu'à l'hyperbole et au lyrisme. Il y a dans Clemenceau écrivain, comme dans l'homme lui-même, une force irrésistible, un élan vital qui souvent emporte les mots bien au-dessus du niveau habituel du langage.

Un autre trait caractéristique de Clemenceau écrivain, c'est sa versatilité. Comme satiriste, des contes tels que *Six-Sous* montreront avec quel art Clemenceau sait trouver le "mot de la fin," et concentrer tout un caractère ou une physionomie dans un vocable ou dans une phrase typique. C'est la tradition des classiques. *Les Plus forts, le Voile du bonheur* nous révèlent ce dont Clemenceau eût été capable comme dramaturge ou romancier professionnel. Le premier de ces livres est un excellent échantillon de roman selon la formule réaliste, d'un réalisme qui n'exclut pas une morale, une âme et une conclusion optimiste, de là son originalité. La vigueur et le caractère poignant de l'intrigue, l'originalité du cas psychologique impliqué, les aperçus pittoresques et satiriques sur le grand monde, l'habile fusion du roman social et psychologique, la concentration de l'action dans la conscience et le cœur de Henry de Puymaufroy, tout cela fait du livre de Clemenceau un très beau roman en même temps qu'un bon drame.

Dans *le Voile du bonheur*, représenté au théâtre de la Renaissance, se rencontre la même habileté à mettre une philosophie et une morale en action.

Il s'y trouve en outre une rare science du folklore oriental, un délicat et habile emploi de la couleur locale chinoise, assez même de cette couleur locale pour rendre jaloux nos modernes *imagistes*.²

Clemenceau fit ses débuts dans la politique et les lettres à une époque où le réalisme et l'impressionnisme¹ s'épanouissaient dans la littérature et dans l'art français. Collectionneur enthousiaste, japonisant² de la première heure, ami intime de Zola,³ des Goncourts,⁴ de Manet,⁵ de Claude Monet, le réalisme et l'impressionnisme ont laissé des traces dans les livres de Clemenceau. On trouvera, dans notre anthologie, nombre de descriptions et de portraits, selon la formule alors à la mode.

10 Sa Vendée natale, son Bocage,⁶ ont heureusement inspiré à Clemenceau de très heureux et saisissants tableaux. On a parfois comparé Clemenceau à Diderot,⁷ le polygraphe et philosophe du dix-huitième siècle. S'il avait eu le loisir de composer ses *Salons*, comme Diderot, Clemenceau se
15 serait probablement révélé un de ces critiques qui ne peuvent s'empêcher de se projeter eux-mêmes dans le livre ou le tableau qu'ils étudient. Le chef-d'œuvre de Clemenceau en ce genre, ce sont probablement ses pages sur les cathédrales de Claude Monet, admirable effort pour faire rivaliser les
20 mots de la langue française avec les couleurs. De Clemenceau orateur, ce n'est pas ici le lieu de parler. On le trouvera dans un volume récemment publié, *la France devant l'Allemagne*. L'éloquence de Clemenceau, comme son style, est à la fois réaliste et passionnée, lyrique et contenue,—cela
25 d'ailleurs non sans un effort sensible—sanglante d'ironie et de sarcasme, mordante comme une épée. L'homme est là dans ses discours, agressif en parole comme en action, se jetant en pleine réalité, parce que vivre dans le réel, parmi hommes et choses, est sa véritable passion. Clemenceau, comme Théophile Gautier,⁸ le poète artiste, peut se vanter d'être un
30 homme pour qui "le monde visible existe."

Cet aperçu des activités littéraires de Clemenceau et, plus encore, les morceaux choisis dans le présent volume, montreront amplement, nous l'espérons, ses droits à
35 un fauteuil académique. Nul n'a su trouver, pour célé-

brer la langue française, des termes et des raisons mieux choisis qu'on en trouve dans le discours prononcé par Clemenceau en l'honneur d'Edmond de Goncourt.¹ Si, pour mériter le nom d'un véritable écrivain, il faut posséder, entre
5 autres choses, le sens des ressources et des beautés de la langue, le contact intime avec ce qu'il y a de plus original et d'authentique dans l'idiome national, une ample provision d'idées, d'opinions et d'expériences, enfin et surtout ce que
10 l'on pourrait nommer d'un terme anglais, the *will-to-write*, l'ardeur et l'enthousiasme au bout de la plume, s'il faut tout cela pour constituer un écrivain, Clemenceau mérite ce titre, en dépit de quelques lapsus de plume que de grands artistes littéraires comme Balzac² n'ont pas toujours su éviter.

- RÉGIS MICHAUD

PROFESSION DE FOI

LIBERTÉ ET TOLÉRANCE

Nous, nous sommes pour la liberté, toute la liberté, toujours plus, et toujours plus encore. Nous exaltons l'homme au lieu de le rabaisser, nous le voulons plus grand, plus puissant, pour être meilleur à ses compagnons de vie, et nous cherchons
5 et nous prétendons trouver la conciliation de toutes les libertés humaines dans la garantie du droit de chacun, dans la justice pour tous. Vers ce magnifique idéal de la terre nous sommes en chemin, depuis le premier jour où le premier homme qui eut faim et froid demanda un peu d'aide à son
10 frère qui le lui refusa. Depuis ce temps, hélas! que de vaincus dans l'effroyable lutte de ceux qui ne voulaient que vivre contre ceux qui voulaient vivre de la vie des autres. Avec toutes ces défaites humaines de tous les temps passés, de tous les temps futurs, ce sera l'éternelle gloire de l'esprit
15 français d'avoir fièrement proclamé sa haute solidarité. Nos pères ont balbutié le droit humain. Toute la terre les a entendus.

Et si nous n'avons pas pu installer chez nous les bienfaits que nous avons promis à l'humanité tout entière, nous
20 sommes tout de même les fils de ceux qui jetèrent aux hommes asservis la grande parole de délivrance.

Nous nous réclamons de tous les vaincus de l'histoire qui voulurent l'homme libre et bon. Nous sommes avec le Christ sur la montagne quand il crie: "Ne jugez pas, ne tuez
25 pas," et nous gardons sa parole. Nous sommes avec les

premiers chrétiens contre les Césars oppresseurs, avec les derniers païens contre les évêques massacreurs. Nous sommes avec Hypathie¹ massacrée . . . , avec tous ces juifs maudits qui succombèrent dans les flammes pour la
5 liberté de croire, avec ces grands moines révoltés² pour qui le droit de vivre impliquait le droit de penser. . . . Nous sommes avec toutes les révoltes de liberté, contre toutes les oppressions d'autorité. Et quand toutes ces défaites sublimes aboutissent à la grande victoire de la Révolution
10 française, nous sommes avec toutes les victimes de l'intolérance révolutionnaire, héritière inconsciente de l'Inquisition.³

GEORGES CLEMENCEAU

I

LITTÉRATURE ET ART



BRISQUET, CHAUDRON, RÉAUMUR

Je veux conter, aujourd'hui, l'histoire de trois chiens que j'aimais. Ils s'appelaient Brisquet, Chaudron, Réaumur. Je les ai longtemps connus paisibles, résignés, misérables, s'épuisant en un labeur ingrat, sous les injures et les coups, 5 trop dignes pour se plaindre, trop bons pour se venger.

Brisquet, Chaudron, Réaumur, étaient cloutiers de leur état. Oui, cloutiers, faisant des clous, et les vendant au marché. Doit-on dire qu'ils se faisaient aider du père Brossard dans ce travail, ou que le père Brossard se faisait 10 aider d'eux? Je vous laisse le choix du propos. Ce que j'affirme, c'est que, sans eux, il n'y aurait point eu de clous. Le père Brossard battait le fer, mais les chiens faisaient marcher le soufflet de la forge. C'était une association où chacun avait le labeur, et un seul des associés le profit.

15 La maison Brossard se trouvait juste en face de ma fenêtre, dans la grand'rue du village vendéen où le déplorable écolier que j'étais passait tous les ans un beau mois de vacances. Dès le jour, m'éveillant, j'entendais le soufflet gémir, et le marteau nerveux tinter¹ sur la petite enclume sonore. 20 Au rythme lent ou rapide, aux coups sourds ou répétés *pour le plaisir*, je devinais, de mon lit, l'humeur de l'ouvrier, et je savais s'il serait tout à l'heure morose ou bavard à son ordinaire. Parfois, d'affreux jurons m'apprenaient que Brisquet ou Chaudron ralentissaient la mesure, ou même, les 25 imprudents, s'arrêtaient tout à coup, *pour le plaisir* aussi.

Je descendais, et je faisais d'abord ma visite à la forge. La forge se composait d'un étroit couloir où quatre personnes n'auraient pas tenu à l'aise. Le père Brossard, enveloppé

d'un grand tablier de cuir, la casquette de drap noir sur l'oreille, la face charbonneuse piquée d'une barbe de huit jours,¹ les petits yeux clignotants, la bouche édentée narquoise, à tout venant, tapait gaillardement sur sa petite
5 barre de fer rougie, et ne s'arrêtait que pour la remettre au plus vif de la minuscule fournaise.

Derrière lui, une immense roue de bois, où trottait mon ami Brisquet sur de petites palettes servant de points d'appui.² La nature avait fait *Brisquet* blanc, avec une
10 oreille noire, *Chaudron*, couleur de suie, et *Réaumur*, orangé. Ce dernier, visiblement griffon, les deux autres de race incertaine. L'histoire est muette sur eux. Je sais seulement que Réaumur venait du village de ce nom, situé à quelques kilomètres de là, berceau du grand physicien³ dont la signa-
15 ture se trouve encore sur l'échelle de nos thermomètres. C'était presque de la gloire: l'excellent animal n'en tirait pas vanité.

Je dois dire cependant, pour être véridique, que Réaumur, plus grand et plus fort que ses deux camarades, travaillait
20 beaucoup moins. Il constituait, en quelque sorte, l'*armée de réserve*, et ne donnait son labeur que lorsque Brisquet et Chaudron étaient à bout de forces. Cela révoltait mes sentiments de justice. Un jour, je me risquai à demander la raison de cette inique faveur. "*C'est par rapport à un de*
25 *mes amis qui me l'a donné,*" me répondit le père Brossard avec une pointe de sentiment. Je n'en pus jamais savoir davantage.

Ce qu'il y avait de touchant, en dépit de cette inégalité de traitement contre laquelle je ne suis pas fâché de protester
30 une dernière fois, c'est la parfaite entente des trois bons serviteurs en vue du travail commun. Le temps du séjour dans la roue était de deux heures marquées par le carillon de l'église. Au signal convenu, la bête exténuée sautait dehors d'un bond joyeux, tandis que l'autre, sans qu'il fût
35 besoin de l'appeler, s'approchait l'oreille basse et s'introdui-

sait péniblement dans l'appareil. Une fois là, il ne fallait plus s'arrêter. La menace de la petite barre rougie aurait donné du cœur au plus *feignant*,¹ et les jurons préliminaires excitaient le courage du quadrupède souffleur² comme du
5 batteur d'enclume lui-même.

Avez-vous jamais regardé le bon cloutier au travail? C'est une joie de le voir marteler le fer qui, sous la main tapante, s'effile à miracle en pointe aiguë. Un coup sec au tranchant de l'enclume, et voilà la tige coupée. Elle tombe
10 alors comme d'elle-même³ dans la filière surmontée d'une cupule évasée où le marteau, en quatre temps, abat et façonne la tête. Enfin, un petit coup sec de bas en haut sur la pointe⁴ fait jaillir, en rouge parabole, le clou nouveau qui va retomber avec une admirable précision dans le petit tas voisin où
15 l'attendent ses frères encore tout chauds des baisers de la forge.⁵ C'est un prestige. La main se lève et retombe de droite et de gauche, moins pour faire le clou, semble-t-il, que pour encourager le fer à devenir clou de lui-même. Cela se fait tout seul. Aussi, ne manquai-je pas d'essayer. Amère
20 désillusion, le clou ne voulait plus *se faire*, et le marteau tor-
dait absurdement la barre rebelle.

Le plus curieux c'est que, dès que le chien tourneur ne voyait plus son Brossard à la forge, il s'arrêtait de mépris. Brisquet, Chaudron, Réaumur, m'avaient en amitié, mais
25 refusaient de me prendre au sérieux comme cloutier. Je jurais très bien, cependant, et j'agitais furieusement ma barre rougie, mais je ne poussais pas à fond,⁶ et, parce que je n'osais pas roussir le poil de la bête,⁷ j'étais méprisé d'elle, désobéi. Lamentable enseignement que j'ai compris qua-
30 rante ans plus tard. Je n'avais pas plutôt rendu sa place au patron que la roue tournait à plaisir.

Ainsi passait la vie, Brossard tapant, Brisquet, Chaudron tournant, Réaumur flânant à portée de la voix pour l'impré-
vu.⁸ Le dimanche, on fêtait le repos du Seigneur, l'homme au
35 cabaret, les chiens dans la rue en quête d'une rencontre amie.

Et puis, à certains jours, sans qu'on sût exactement pourquoi, Brossard fermait la forge et s'en allait à l'aventure. Les bêtes désorientées, stupides d'une oisiveté imprévue, l'attendaient en dormant sur le seuil, les quatre pattes étirées en repos. D'autres fois c'était le chien qui courait les champs sans raison. Alors les deux travailleurs austères payaient de labeur pour le délinquant, accueilli du bâton au retour.

Brisquet, le plus déluré des trois, avait des mœurs d'artiste. Quand sa lubie le prenait,¹ il allait tout droit devant lui et ne rentrait parfois qu'au bout de deux ou trois jours, sa fantaisie passée. Réaumur alors brillait d'un éclat non pareil, travaillant bravement sans se plaindre, comme pour excuser l'absent. Réaumur avait du cœur. Il avait aussi, comme son homonyme du thermomètre,² le sentiment de l'ordre dans la nature, et de la nécessité des lois.

La loi qui s'imposait entre toutes à cette conscience à quatre pattes, c'était le respect de la propriété. Aux jours de marché, le fidèle Réaumur sur la grande place, se tenait aux côtés du père Brossard assis à son étalage. Une grande toile grise étendue par terre faisait toute la boutique. De curieuses sébiles la meublaient, remplies de toutes les variétés de clous pour la ferrure du cheval, le sabot du paysan, pour les artisans de toute œuvre du village ou des champs. Le panier de la fermière, vidé de ses œufs, de son beurre, ou de ses poulets, se remplissait du *fret de retour*.³ clous, ficelle, chandelles, serpes, et galoches. Que de propos échangés devant l'étalage du père Brossard. Que de cornets d'un gros papier jaune s'entassaient dans les paniers des passants !

Réaumur, immobile sur son derrière, surveillait tout, ne disait mot, encourageant l'acheteur d'un regard amical, comme pour lui dire : "Prenez de confiance, c'est du travail de nous deux." On achetait, on s'attaquait de cent paroles gaillardes, et la conversation bien souvent finissait à l'auberge voisine. Brossard pouvait quitter ses clous en toute quiétude, Réaumur veillait sans se laisser tenter par la bouteille. Tout

le monde le connaissait, il connaissait tout le monde. Les amis approchaient, choisissaient des échantillons sans qu'il y trouvât à redire. En revanche, un grognement sourd avertissait l'*étranger* de ne pas se montrer trop familier avec les
5 sébiles. Parfois les paysans plantés là attendaient le cloutier. Réaumur se levait, allant et venant, regardant du côté de l'auberge. Puis, tout à coup, prenant son parti, il éclatait en aboiements de détresse. Et Brossard, averti, laissait là son vin blanc pour accourir à l'acheteur.

- 10 Il y a près d'un demi-siècle que se passaient ces choses dans le bourg du Bocage vendéen où je suis né. Je n'ai jamais connu de famille plus unie que celle du père Brossard et de ses trois apprentis, heureusement complétée d'Angèle Brossard, couturière en droguet.¹ Tous ces gens s'aimaient.
15 Ils se chamaillaient un peu sans doute. Mais quel rustique n'a la main leste, à ses heures, fût-ce envers sa progéniture chérie?

- Après cinquante ans de progrès, l'humble ouvrier de village, maître de lui-même, a disparu, pour se perdre, asservi,
20 dans l'usine immense, sous l'inflexible loi du contremaître.² Les chevaux-vapeur sans conscience ont remplacé ses bons aides vivants qu'il aimait, qui l'aimaient. Brisquet, Chaudron, Réaumur errent maintenant sur les routes, guettés par le gendarme destructeur. Depuis que Brossard n'a plus
25 besoin d'eux, l'ancienne amitié est devenue haine, lâche peur, barbarie. C'est le progrès, dit-on. Tant pis!

SANS NOM

La grande place du bourg, en contre-bas de la terrasse de l'église,¹ était déparée d'une vieille baraque pelée, lézardée, étayée de poutres pourries, connue dans tout le canton comme *la maison du potier*. Maison mystérieuse, isolée de toutes
5 parts, abandonnée par ses voisines qui s'étaient retirées d'elle pour agrandir l'emplacement offert aux visiteurs beuglants, bêlants ou parlants des jours de foire.²

Un grand portail cintré³ de vieilles planches de chêne étrangement ravinées, orné de ferrures imprévues, donnait
10 accès dans une cour étroite, exclusivement occupée par un petit manège à broyer la terre.⁴ Quelques tas de glaise, un fumier de pauvre, des poules mélancoliques complétaient le triste décor. Des parties de toit effondrées avaient jonché le sol de fragments de tuiles moussues. C'était une désolation
15 qu'annonçaient du dehors les yeux vidés des grandes lucarnes noires⁵ où les *arantèles*⁶ séculaires arrêtaient le soleil, et la pluie et le vent. Seule, bravant toute crainte, la petite hironnelle bleue, profitant d'un étroit passage, pénétrait avec de petits cris aigus dans ce logis de gobelins et de loups-garous,⁷
20 pour accrocher aux vieilles poutres moisies sa pépiante nichée.⁸ Pas d'autre bruit qu'un piétinement sourd, accompagné d'un battement monotone comme d'une roue de moulin.

Qui l'eût cru? Dans le désert lamentable de ce taudis
25 branlant, au centre même du bourg populeux, une active industrie vivait, se développait, prospérait. C'était l'habitation du potier solitaire, dont je n'ai jamais su le nom. On disait: le potier. Noms de baptême et de famille inconnus.

Le petit cheval aveugle qui piétinait au manège¹ sur de vieux jarrets tremblants se désignait sous ce vocable: le cheval du potier. Le caniche teigneux,² qui jamais ne s'aventurait au dehors qu'à la suite de son maître, n'avait qu'un nom: le chien du potier. Peut-être, un juge d'instruction eût-il été capable d'en savoir davantage. Faute de police en ce lieu béni, chacun se contentait de ces indications sommaires qui suffisaient amplement à tous les besoins des relations quotidiennes.

10 C'est par le chien que j'obtins accès jusqu'à l'homme. Un jour, passant devant la porte ouverte, je fus salué d'un aboiement amical, politesse que je récompensai d'une de ces brioches dites *poupées*³ dont la localité se glorifie. Tels furent mes premiers pas dans l'amitié du potier. Car, après

15 maintes prévenances réciproques du chien et de l'enfant, je m'enhardis jusqu'à pénétrer dans la cour où le misérable poney pétrissait sa glaise ou se reposait, suivant sa fantaisie. Par les portes, grandes ouvertes, j'apercevais une accumulation de poteries de toutes formes et de toutes couleurs,

20 d'innombrables débris entassés au hasard, mille choses invraisemblables piquant ma curiosité de voir et de savoir. Un pas encore, et voici alignées, sur de longues files de planches, des formes indéfiniment répétées, de nuances attendries,⁴ invitant l'œil et le doigt, fraîchement échappées

25 du tour, parées de je ne sais quelle virginité⁵ dont les dépouillera la fournaise.

Enfin, cédant à l'invitation ronronnante du tour, je franchis le seuil, et le grand mystère se découvre à mes yeux ébahis. Dans le grand atelier de terre battue, au milieu d'un

30 peuple de jarres, d'urnes et d'amphores éprouvées par le feu du four ou le choc des humains, le grand potier, tout jaune de terre luisante de l'occiput aux sabots,⁶ est aux prises avec la matière⁷ en danse giratoire. A peine un léger balancement du corps indique-t-il le mouvement de la pédale. L'œil

35 fixé sur le petit pain de glaise⁸ qu'il vient de jeter sur le tour,

l'homme plonge les deux mains en pleine pâte, et tout aussitôt quelque chose de vivant se dresse sous ses doigts, qui devient coupe tournante, s'évase en écuelle fantastiquement mouvante,¹ monte en amphore toujours changeante, s'aplatissant, s'étirant ou se renflant, palpitant sous le doigt en apparence immobile de l'ouvrier hypnotisé de son œuvre.

Le sabotier chante, le forgeron bavarde et rit, le cloutier accompagne ses lazzis du tintement joyeux de son enclume. Le potier, comme l'homme de la charrue, est muet. L'effort d'attention est trop grand de celui qui est aux prises avec la terre, soit qu'il la dispose en sillons, soit qu'il la sente frémir avec docilité sous sa main pour se plier voluptueusement aux caprices de sa fantaisie. Le potier, d'un imperceptible mouvement, dompte la matière évoluant sous ses yeux en des formes d'art éternellement changeantes qu'une valse fantastique,² dans une buée de claire vapeur, entraîne en un tourbillon de caprices aussitôt réalisés que conçus, aussitôt disparus que réalisés. Le potier est créateur, créateur d'art, dans l'émerveillement perpétuel des frêles fleurs d'argile vivante dont les pétales naissent, se transforment et meurent de sa volonté, de son souffle, de son regard. La seule peine, semble-t-il, c'est d'arrêter l'extase avec le tour,³ et brusquement de ramener à la réalité d'un peu de terre jaune le prodige décevant des muantes formes de rêve. Plus haut l'imagination s'envole, plus durement la folle retombe. Par bonheur, nulle chute qui guérisse de l'envie des hauteurs. Un autre pain de glaise, et la fête recommence.

Ces pensées obsédaient-elles l'esprit de mon potier? Je l'ignore, car l'homme qui m'accueillit tant de fois d'un aimable sourire, ne desserrait pas volontiers les lèvres, même pour un bonjour. Ce dont je suis sûr, c'est qu'un clignotement de paupières, une légère trépidation des lèvres, une imperceptible palpitation des narines accompagnée de reniflements sonores, accusaient chez mon ami une joie contenue dont j'ai plus tard retrouvé les signes chez ses confrères. Ce n'est pas

que le potier du *Bocage* fit des merveilles.¹ Mais l'ignorant qui voit une cruche ne sait pas par quelles formes féeriques elle a passé avant de s'immobiliser dans la prose² où elle achève de mourir. On ne sort du four qu'une momie figée, 5 pétrifiée.³ C'est une vie d'idéale fantaisie qui s'agite sur le tour. Jugez des joies du potier sur ce qu'il voit, non sur ce qu'il fait.

d'après

Le mien faisait des *buies*,⁴ sorte d'amphore pansue⁵ surmontée d'un petit téton creux d'où l'eau claire s'épanche, des 10 *ponnes*, grandes écuelles à bec où le lait monte en crème, mille choses du plus commun usage qui ne m'intéressaient plus dès qu'elles avaient quitté leur poésie mouvante pour l'immobilité dernière.

J'ai passé dans l'étrange atelier beaucoup d'heures, les 15 yeux écarquillés,⁶ sans rien dire, et j'ai pris là le goût d'un métier qui m'aurait donné plus de joies que la politique, si j'ose m'exprimer ainsi. C'est là que j'ai pris l'amour de la bonne terre plastique que l'homme façonne et modèle, où le Japonais dédaigneux du tour,⁷ se plaît à marquer, d'un doigt 20 féminin, la discrète empreinte de sa sensation fugitive, de sa passion, de sa vie.

Mais il faut revenir au potier de Vendée, car j'ai tout dit, sauf précisément ce que je voulais dire. Je n'ai point d'histoire à conter, puisque la particularité des trois amis, homme, 25 chien, cheval, c'était de n'avoir point d'histoire. Ils vivaient d'une vie monotone et tournante,⁸ qui les ramenait éternellement au même point de départ, tous les trois ignoblement couverts de terre jaune,⁹ cheveux, crins ou poil frisé. A certains jours, la provenance de glaise changeant,¹⁰ le trio 30 devenait rougeâtre: c'était l'unique distraction.

Ainsi vivaient dans le silence, ces trois prolétaires à deux pieds et à quatre pattes, le quatrième et le cinquième État¹¹ de la hiérarchie sociale, associés dans un commun effort de vie. L'homme tournait ses pots, les cuisait, et jamais ne 35 paraissait au marché ou à la foire, ayant je ne sais quel traité

avec un industriel qui le débarrassait de sa marchandise. Le petit cheval aveugle tournait philosophiquement dans son manège, sans même s'inquiéter de savoir quel jour il était ocreux ou rose. Quelquefois il s'arrêtait court et le bon potier ne le gourmandait point. La bête pensait, sans doute, creusait quelque vieux souvenir¹ ou simplement se reposait, et puis, pour rompre la fatigue du repos, reprenait son voyage circulaire.

Et le chien? direz-vous. Voilà justement le problème. Comparant le chien du potier avec ses trois voisins peinant chez le cloutier, je m'étais souvent demandé ce qu'il faisait dans cette association de frères. Un jour je me hasardai à demander pourquoi lui seul ne tournait rien. Un vague haussement d'épaules fut toute la réponse.

Je voyais le caniche oisif aller, venir, toujours inutile, souvent nuisible, et sans bien m'en rendre compte, je l'aurais volontiers classé dans le Premier État, celui qui vit des autres.² Le drôle³ aboyait aux trois poules déplumées pour les empêcher de pondre, ou franchissant en plein galop les rangées de poterie, accrochait une *buie* au passage. Jamais un mot de réprimande: c'était exaspérant. Et toujours cette question se posait: de quelle utilité le caniche pour les deux autres?

Après deux fois vingt-cinq ans de réflexion, je crois que j'ai fini par comprendre. Il les aimait.

LE LAPIN ET LA CHAUVE-SOURIS

J'ai essayé de détruire, dans la mesure de mes moyens, les absurdes légendes qui courent sur les chasseurs de Provence.¹ L'abondance du gibier de passage ne peut pas être niée. De la palombe et de la grive au *fouti-fouti*,² c'est toute une volière.

- 5 Le rouge-gorge n'émigre pas: il a tort. La caille voyageuse s'arrête aux environs de l'étang de Berre³ avant de franchir la Méditerranée d'un vol éperdu. C'est là que l'attend *le Terrible* de Marignane.⁴ Seulement ce n'est pas ce jour là qu'il me promène dans sa caillère.⁵ Voilà la ruse du Midi.
- 10 Quand l'homme du Nord est là, le Provençal tire des assiettes.⁶ L'autre n'a pas le dos tourné, qu'il massacre tout. Les deux chasses que je fis en Provence, après l'aventure de Marignane, achevèrent de fixer ma conviction sur ce point.

- J'avais donné à mon ami Vaussan certain chien d'une race rare. Vaussan était propriétaire du *café du Commerce* sur la Cannebière,⁷ et chaque fois que je passais à Marseille, je retrouvais mon chien quêtant les morceaux de sucre sous les tables du café. J'en faisais des plaisanteries d'homme du Nord, prétendant que la bête était incapable de chasser autre
- 20 chose. Vaussan s'impatia un jour et m'offrit une chasse à sa propriété des *Mille*.⁸

- La bastide⁹ se trouvait aux environs d'Aix,¹⁰ en un site dénudé. Une terre brûlée, un grand éclat de lumière:¹¹ voilà le pays. Au débotté,¹² je dis un mot de la chasse du
- 25 lendemain. Il n'était plus du tout question de mon chien. Il s'agissait de bien autre chose. Une chasse au chien courant! une meute!¹³ Les bois de Roquefavour¹⁴ fourmillaient

de lapins. "Mon cher, vous aurez une journée grandiose," telle fut la conclusion du discours du propriétaire des *Mille*. Qui ne se serait laissé tenter? J'en oubliai les prouesses promises¹ du *pointer* du *café* de la Cannebière.

5 Le lendemain avant l'aube, nous nous mettons en route. Au petit jour, nous sommes à Roquefavour, au pied de l'aqueduc. Le ciel s'éclaire d'une douce lumière naçrée. Un ruban de route poudreuse. Une eau qui chante, des collines boisées qui s'éveillent avec un petit bruit de feuilles pressées
10 de s'offrir aux premiers rayons du jour. Montant au ciel, les arches prodigieuses,² reliant les montagnes, fermaient l'horizon! Assis sur un roc, je regardais, j'écoutais, j'attendais sans savoir quoi. Je le sus bientôt.

D'une proche colline dévale un ouragan. Il fond sur nous
15 et bientôt la route nous montre, dans un nuage de poussière, des chasseurs résolus, suivis de vingt chiens gaillards. C'était un beau spectacle. Dix hommes bien découplés,³ guêtrés jusqu'à mi-cuisse, bardés de cuir, ceinturés de rouge, avec des fusils partout, et la plume d'aigle très fière sur un chapeau
20 menaçant. Gais d'ailleurs et riants, et criant aux chiens qui n'y prennent pas garde. La meute est bizarre. Il y a des griffons grands et petits,⁴ des bassets, d'étranges métis. Mais ce qui attire le regard, c'est le *charnigue*, un lévrier jaune des Baléares⁵ avec de rares poils longs,⁶ incohérents, comme d'une
25 brosse hors d'usage. Le charnigue est dominateur. Là où il est, il n'y en a que pour lui. Nous en avons six, d'étrange figure. Je n'en pouvais détacher mon regard. L'un d'eux surtout m'inquiétait, avec une jambe de bois faite d'un roseau dont il se servait d'une habileté singulière. Vaussan
30 m'expliqua que ces chiens n'avaient pas leur pareil et que *la jambe de bois*⁷ notamment aurait fait surgir une nichée de lapins d'une pierre de taille.⁸ Déjà je m'amusais bien.

Trois quarts d'heure d'ascension et nous sommes en plein bois. De jeunes pousses de chêne qui viennent à la ceinture.

De grandes éclaircies qui favorisent le tir. Il n'y a pas de meilleur terrain. Devant nous, derrière nous, de tous côtés, des collines dominantes. Ce sera plaisir tout à l'heure d'entendre aboyer la meute sur les hauteurs et, de fait, voilà
5 l'invalidé à la jambe de bois qui donne immédiatement de la voix.¹ Toute la meute accourt, toutes les voix répondent et le peloton s'élance. L'écho répond de partout. On dirait l'endroit choisi pour cela. C'est un beau vacarme, mais court, car, soudainement, les chiens se taisent. Un défaut.
10 On essaie de reprendre la piste. On va, on vient, on quête, on jure. Rien.

A recommencer. On recommence. Nouveau lancé.² Cette fois, c'est la bonne.³ Au bout de cinq minutes, les chiens sont dispersés de nouveau, quêtant de-ci, de-là, aboyant sans conviction. Qu'est-ce qu'il y a donc? Peut-être
15 qu'il n'y a rien.

Les chasseurs sont partout. Ils remplissent le bois, cassant les branches, s'appelant, criant, encourageant les chiens de mille vociférations furieuses. L'un d'eux, passant, me
20 crie: "*L'attaque est chaude!*" Le fait est qu'ils font un grand bruit. Toutes les ceintures rouges⁴ sont lancées dans le fourré. De tous côtés, je n'aperçois que chapeaux à plumes d'aigle. Tout à l'heure ils étaient dix. Maintenant ils sont cent. Les chiens, plus modestes, risquent un jappement discret, et passent affairés. Le charnigue à la jambe de bois se multiplie. On ne voit que lui. On n'entend que lui aussi, car, en signe de confiance dans l'avenir, il ne cesse de donner de la voix. On m'avait bien dit que ce n'était pas un chien ordinaire. Quel malheur qu'il n'y ait pas de lapin!

30 Car, au bout de deux heures du plus beau tapage, nous n'avons encore rien vu. Pour tout dire, j'ai entendu distinctement chanter deux perdrix que je crois naturelles. Mais c'est le poil que nous chassons.⁵ Les chiens commencent à faiblir, et les chasseurs sont las de crier. "*Il faut appuyer*
35 *les chiens,*"⁶ dit quelqu'un. "*C'est cela, appuyons les chiens,*"

répète la troupe en chœur, et tout le monde repart de plus bel entrain.¹

Je m'assis mélancoliquement sur la bruyère. Je songeais à certaine *croisée du Calvaire*² où j'allais, dans ma prime
5 jeunesse, attendre le lièvre vendéen en compagnie d'un vieux chasseur à face de brique encadrée d'un collier de barbe blanche³ et constellée de deux anneaux d'or. La petite meute se rapprochait. On distinguait la voix du chien de tête. Et tout à coup, sur la route boueuse, hors de portée, apparaissait
10 la bête arrivant à fond de train.⁴ Comme le cœur me battait. . . .

J'en étais là, quand la fusillade éclate au-dessus de ma tête. Je me lève d'un sursaut. Me voilà comme le brave Crillon à Arques.⁵ Que va-t-on penser de moi? J'accours: Qu'y
15 a-t-il? Rien. Je n'avais pas fini, que les fusils de nouveau partent en l'air. C'est la manière *d'appuyer les chiens*. Il n'y a pas à nier que cela les fait aboyer terriblement. Pour attirer les lapins, c'est une autre affaire. Pendant deux heures encore, ce ne fut qu'une mitraille, ⁶ chiens, chasseurs,
20 et fusils rivalisant de tapage, et l'écho répercutant le vacarme en un tonnerre roulant.

A bout de forces, il fallut s'arrêter.⁷ En une mesure de forestier un repas de prince était servi. La bouillabaisse⁸ de cette journée survit dans toutes les mémoires. Jusqu'au
25 soir, on banquetait. Paisiblement, à l'ombre, la meute rêvait d'in vraisemblable gibier sous la surveillance du grand charnigle rôtiissant insolemment sa jambe de bois au soleil.

Tout chauds de la fête gastronomique⁹ pour regagner nos foyers, nous traversions en débandade la voie ferrée. Un
30 train était en vue. Machinalement je regarde, et qu'est-ce que je vois? A cinquante mètres devant la locomotive un lapin, un vrai, dévalant en boule, droit sur nous.¹⁰ Stupeur énorme; un cri aussitôt réprimé. Ce que toute une meute hurlante, conduite par *la jambe de bois*, n'avait pu faire en un
35 jour, une simple locomotive, sans y songer, instantanément,

l'accomplissait sous nos yeux. L'animal, affolé, arrive à fond de train, nous voit, et, n'ayant d'autre ressource, gravit le talus devant nous. Pétrarade générale.¹ Le lapin a le ventre en l'air qu'on tire toujours.² Victoire! Le train passe, tous les
 5 voyageurs aux fenêtres. Cris de triomphe, mouchoirs agités, chapeaux en l'air! Tout cela passa comme un éclair et, pendant une seconde, nous eûmes la sensation que nous étions Dieux.

Vous pouvez tuer sangliers, loups ou renards dans le Nord, sans jamais connaître cet enivrement.

10 Deux mots pour finir sur *la chauve-souris de la Camargue*.³ Une interminable journée dans les herbes sous un ciel de feu. Masque de mousseline et gants de feutre contre les gros moustiques qui sont la spécialité de l'endroit. Mais les vêtements eux-mêmes ne sont pas une protection suffisante.
 15 Au bout d'une heure on est d'une belle couleur de tomate, et tout mamelonné de gros boutons saignants.⁴ Il y aurait du gibier qu'on ne le tuerait pas. Heureusement nous ne vîmes rien. Gibier à moustiques,⁵ nous-mêmes, nous rentrâmes exaspérés, et nous nous mîmes à quatre pour massacrer une
 20 pauvre chauve-souris qui s'était aventurée dehors avant l'heure. J'aurais tué un scarabée ou un mouton.⁶ Il fallait tuer quelque chose. On ne donne pas un fusil à un homme pour le faire manger par mille bêtes, sans qu'il ait la ressource de se venger sur une créature vivante.

25 En tout cas, la chauve-souris de la Camargue demeure le gibier le plus authentique de mes chasses de Provence. Car, plus tard, lorsque je connus la provenance de la caille de Marignane,⁷ je me suis demandé si le lapin de Roquefavour⁸ ne descendait pas tout simplement du train, et n'avait pas un
 30 petit timbre bleu: "*Halles centrales—Paris*."⁹ Je n'en crois rien, sans doute. Cependant, ce dont je suis le plus sûr, c'est de la chauve-souris.

Et encore le surlendemain à Marseille, avant de me quitter, chacun de mes compagnons me prit à part et discrètement

35 me dit: "Vous savez, *elle* est tombée à mon coup de fusil."

DANS LES MONTAGNES

Pourquoi l'idée me vient-elle de vous raconter l'une de mes promenades électorales dans le Var?¹ Je ne sais trop. Une vieille lettre qui m'est tombée sous la main a brusquement réveillé des souvenirs dormants. J'ai revu des scènes passées,
5 et le désir m'a pris d'en revivre quelque chose en votre compagnie, bon lecteur.

Avec ses golfes bleus couronnés des Maures ou de l'Estérel,² dominés des Alpes, avec ses promontoires de porphyre ou de grès rouge³ dont l'ardent reflet enflamme la mer, avec
10 ses montagnes pelées ou moutonnantes des pins noirs⁴ et des lièges convulsés sous la blessure saignante de la hache, avec ses villages de hautes murailles calcinées qui s'accrochent aux pentes, avec ses claires rivières bouillonnant de roche en roche
15 sous les branches mouillées, avec ses vallées de verdure, ses hautes futaies, ses plaines d'oliviers gris, son mistral,⁵ son ciel de limpide lumière, le département du Var est un des purs joyaux de notre France. Je ne me risque point à le décrire. Je veux seulement vous conter une gaie promenade dans les montagnes de l'Estérel.

20 Aux élections de 1889, j'avais rencontré sur la grande place de Draguignan⁶ un grand gaillard bien découpé,⁷ qui me fut présenté comme le maire de Tanneron.⁸ Où ça, Tanneron? Quelque part, dans l'Estérel, entre les Alpes et la mer, sur un pic qui domine Grasse.⁹ Après quelques mots de vague
25 politique,¹⁰ l'homme me parla de son étrange pays, des habitants dispersés dans les solitudes de la montagne, bûcherons, pasteurs, cultivateurs de fleurs pour les distilleries de Grasse. Il me dit la difficulté des communications, rappela les promesses officielles, toujours renouvelées, jamais tenues. Et comme
30 j'annonçais une visite prochaine:

—Non, vous ne viendrez pas nous voir. Personne n'est jamais venu, fit mélancoliquement le montagnard.

—J'irai, répliquai-je.

—Eh bien! si vous me donnez votre parole, vous aurez
5 toutes les voix¹ de Tanneron.

—Je vous donne ma parole.

—C'est bien, au revoir!

Quelques jours après, sur 128 électeurs inscrits, j'avais
128 voix, y compris celle du curé!² Dès l'automne suivant,
10 j'annonçais ma visite sans qu'il fût besoin de me rappeler
ma promesse.

Par une belle matinée de septembre, nous voilà roulant
sur les belles routes sonores parmi les oliviers, les figuiers et
les pampres jusqu'à Fayence, Callian, Montauroux.³ De ces
15 hauteurs, nous dominons l'immense plaine jusqu'aux mon-
tagnes bleues qui barrent la mer. Des eaux vives, des
cascades bruyantes élaboussent les pentes de verdure. Cor-
dialement accueillis, nous déjeunons chez le maire de Callian.
Un grand parc traversé d'eau courante, de beaux om-
20 brages, des fleurs, toute une ménagerie, un horizon sans fin.

Personne qui soit jamais allé à Tanneron. Notre entre-
prise paraît étrange à tous.

Nous traversons Montauroux, où c'est le jour de *bravade*.⁴
La ville est sillonnée⁵ de guerriers bizarres, emplumés, casqués,
25 cuirassés, armés jusqu'aux dents, lançant à tout venant des
regards farouches, et se préparant aux furieuses pétarades⁶
accompagnées de clairons et de tambours qui donneront à
tout le pays la forte sensation de la guerre sans lui en pro-
curer les ennuis. Quels regrets de ne pouvoir prendre notre
30 part de *bravade*!

Mais déjà nous descendons par la vallée du Biancon jus-
qu'à la Siagne, rivière torrentueuse, hérissée de roches, qui
va, toute écumante, se jeter dans le golfe de la Napoule.⁷
Plus d'habitations: des bois, la route déserte, quelquefois un

mulet et son muletier, tous deux étonnés d'une voiture en cet endroit sauvage. A un tournant, brusquement, se découvre une auberge de drame, incrustée dans le flanc de la Montagne. C'est la *Colle-Noire*¹ (*Collis-Nigra*), célèbre par ses histoires
 5 de brigands. Nous ne sommes pas très loin des *Adrets de Montauroux*, patrie de Robert Macaire.²

Tout à coup, la voiture s'arrête. Nous voilà subitement entourés d'une bande criante, surgie je ne sais d'où. Les uns se jettent à la tête des chevaux, les autres ouvrent violemment les portières et projettent jusqu'à nous des bras, des
 10 mains, des têtes qui s'agitent de cent façons dans d'incompréhensibles clameurs. Je me prépare à défendre héroïquement ma vie, quand tout à coup je rencontre le visage ami du maire de Tanneron. Nos brigands sont des frères.
 15 C'est Tanneron qui est descendu jusqu'à la *Colle-Noire*. Vous pensez quel accueil. Tout le monde parle à la fois. On dételle les chevaux, on remise la voiture, on se passe le député de main en main, et, après l'avoir dûment considéré, palpé, retourné, on le hisse sur un grand diable
 20 de mulet,³ surmonté d'un bât confortable. Il n'y a pas d'autre moyen de locomotion.

Mes compagnons me suivent en même équipage. Les Tanneronnais à pied nous font cortège. Nous suivons la Siagne verte encombrée de grands fûts de pins que les bûche-
 25 rons lui confient, et qu'elle transporte bénévolement jusqu'à la mer. Les roches jalouses arrêtent au passage ce bois flottant. De grands gaillards armés de longues perches ont pour mission de les ramener dans le courant. Dix francs pour conduire mille arbres jusqu'à Cannes. On ne doit pas
 30 amasser de rentes dans ce métier.⁴

Nous traversons un vieux pont de pierre, et nous commençons l'ascension de la montagne. Trois heures durant, nous gravissons péniblement la pente rocheuse dans un tumulte de cris, de récits et de chansons. L'un nous raconte comment
 35 pêchant des truites, la nuit, il fut surpris par les gendarmes,

et, sautant avec son sac de poissons dans la rivière, gagna l'autre rive sans perdre son butin. "Ici, nous dit un autre, j'ai été arrêté, l'année dernière, en plein jour. Je revenais de la foire. J'avais quatre cents francs sur moi. Un homme
5 inconnu était assis sur un tas de cailloux. Il se leva tout d'un coup, quand je fus à cinq mètres, et me demanda l'heure. Je ne m'y trompai pas. Je suis assez vigoureux. Je rassemblai mes forces¹ et je lui lançai . . . *un regard*. . . qui le terrassa."

10 Nous croisons un mulet dont le collier se termine en une formidable pointe. C'est le spectacle ordinaire des équipages d'Avignon à Nice.² Je demande l'usage³ de cet extravagant appendice. "*C'est de l'orgueil*," me répond philosophiquement mon ami.

15 Ainsi devisant, causant, criant, chantant, nous faisons l'ascension de l'Estérel à travers les sombres futaies ou les clairières embaumées de cultures de jonquilles. Enfin, nous débouchons, à la nuit tombante, sur un plateau où de nouveaux amis nous attendent. Le curé est en tête, un grand
20 gars vigoureux,⁴ bien planté, face rougeaude et cheveux drus, l'air *brave*, la poigne du rustique. Il débite un petit compliment aimablement tourné. Je réponds de mon mieux et nous voilà bons amis.

Nous sommes au terme du voyage. Sous la lune j'aperçois la modeste maison d'école, mairie, et presbytère. En face, une humble bâtisse avec cette enseigne: *Café*, un hangar et c'est tout. L'église est sur un pic voisin. Les maigres ressources de ce pauvre pays ne permettent pas même une agglomération de deux fermes. L'adjoint⁵ demeure à dix-
30 sept kilomètres du maire. Ce n'est pas une petite entreprise que de réunir le conseil municipal.⁶ Ce plateau nu avec ses deux bâtiments au ras du sol, c'est Tanneron; le reste, c'est la banlieue dans la forêt.⁷

Sous le hangar une longue table est somptueusement
35 servie. Nos amis ont rapporté de Grasse⁸ à dos de mulet un

extravagant amas de victuailles. L'Estérel ce jour-là vit un festin sans pareil, truffes et champagne, gâteaux fins,¹ toasts et discours, que sais-je? Après une petite station de trois heures à table, une courte conférence politique dans la salle
5 d'école servit d'intermède.² Après quoi chacun reprit sa place autour de la nappe, et les chansons commencèrent.

Vers une heure du matin, on m'emmena coucher dans une grange voisine. Un lit se trouvait là. La difficulté fut de s'y introduire sans se heurter aux stalactites de jambons et de
10 saucissons qui pendaient de la voûte.³ Toute ma nuit en fut étrangement parfumée, et le matin, à mon réveil, je donnai follement de la tête⁴ contre cette dansante saucissonnerie. La troupe époumonnée⁵ dormait à la belle étoile.⁶ J'eus le plaisir de surprendre tout Tanneron le nez dans l'herbe, au
5 soleil levant.

La matinée se passa dans l'admiration du paysage inoubliable. L'immense muraille des Alpes⁷ dénudées, ravinées, tourmentées, incrustées de rares villages fumeux, les puissantes croupes verdoyantes de l'Estérel, Grasse à nos pieds,
20 et, par-dessus les montagnes de l'horizon, le bleu violent de la mer infinie.⁸

Il fallait partir. Juchés sur le mulet ami, nous suivîmes un autre versant. Chemin faisant nos compagnons nous disaient leur vie. Pas d'exploitation forestière possible, faute
25 de routes. Ah! si le député voulait, on les aurait, ces routes. . . . Le député promettait. Le plus étrange, c'est qu'il n'a pas promis vainement. En attendant les routes, que faire? Couper les arbres et les jeter dans la Siagne qui les emmenait à Cannes. Cultiver les fleurs. Il n'y avait pas besoin d'être
30 propriétaire. Faisait une clairière qui voulait pour la culture.⁹ Ce régime primitif avait son bon côté pourtant. Les routes tant souhaitées amèneront le forestier redoutable, l'administration, les règlements, la tyrannie du papier officiel.¹⁰ Qui sait si Tanneron ne maudira pas un jour le député pour
35 avoir tenu ses promesses?

Ainsi je songeais, dodelinant sur mon mulet¹ qui faillit me jeter aux truites, au passage d'un torrent. Une troupe d'enfants sautait de pierre en pierre. C'étaient des écoliers de huit à douze ans, qui montaient à Tanneron où les attendait l'instituteur. Ils avaient déjà fait huit ou dix kilomètres. L'hiver, quand le torrent grossit subitement, ils se dispersent dans les granges au lieu de rentrer chez eux.

A *la Colle-Noire*, il fallut se dire adieu. Comme je montais en voiture, un brave Tanneronnais qui m'avait montré beaucoup d'amitié, s'approcha de moi tristement et tout bas me confia sa pensée: "Je voudrais bien être facteur," dit-il. Ce fut le dernier mot du voyage. C'en est peut-être la philosophie.

PARIS L'ÉTÉ

Paris est à la mer, aux villes d'eaux, sous les grands ombrages, partout, hormis dans ses murs. La ville désencombrée, plus spacieuse, de mouvements ralentis, d'allure libre et tranquille, étale sa nonchalance¹ à l'ombre de ses platanes, au
5 frais de ses fontaines ou dans la pleine lumière d'un ciel poudreux d'où tombe sans relâche une pluie drue de soleil. C'est le Paris heureux, le Paris reposant du Parisien *professionnel* retenu par la solide entrave de la tâche quotidienne, le Paris inconnu de l'*amateur* qui, ne sachant de la Ville² que ses lieux
10 de plaisir ou d'affaires à outrance, piétine dans le cercle étroit des relations mondaines dont il se fait un univers, s'use dans le pesant ennui de l'inutile meule,³ et se console par la prétention d'attacher sur lui les regards de toute la terre.

Ces nomades partis, le Paris du travail continu se retrouve
15 et se reprend à jouir de la paix de ses rues reconquises. Le sort est dur de ne pouvoir se dégager de la chaîne, de n'attendre, après le labeur du jour, que l'aube d'un nouveau labeur, recommencement éternel du monotone effort qui ne sera rompu que par la trêve du tombeau. La joie n'en est que
20 plus grande des heures de détente et de réparation, quand chacun subit vaillamment même fortune, encouragé par le commun exemple, loin du spectacle des extravagances qui sèment, en certains jours, la haine et la révolte au cœur des plus résignés.

25 L'agitation factice a disparu pour un temps, et la grande ville, devenue paisible *province*, ne connaît plus que les remous réguliers de la vie laborieuse.⁴ La sortie des ateliers est moins bruyante dans les chauds effluves des beaux soirs.⁵ on parle plus bas, on va d'un pas plus nonchalant. Les ca-
30 barets ont moins de querelles. Les rires sont plus discrets.

Devant les portes, les ménagères font cercle sur quelque escabeau de fortune, ressassent les commérages du quartier,¹ discutent le fait divers,² s'émerveillent des denrées dont le prix monte ou descend. Les enfants, demi-nus, barbotent dans le
5 ruisseau, s'éclaboussent ou se font du premier débris rencontré le jouet qui les tiendra tout un soir attentifs. L'homme, attablé plus loin sur la chaussée voisine, oublie l'abêtissant labeur, discute railleusement des hommes, se complait à l'illusion de philosophie des faciles doctrines, s'égare dans les
10 détours des reconstructions sociales,³ coupe d'un plaisant rêve le pont noir de l'impitoyable réalité d'hier à l'impitoyable réalité de demain. Les petits marchands⁴ rentrent. Le bon *sergot*,⁵ fatigué de l'inutilité de sa faction, se fait lentement circuler lui-même. C'est le soir du faubourg.

15 Là seulement la vie est demeurée vivante. Les grandes voies tapageuses sont muettes maintenant. Le commerçant quitte la boutique pour sa villa, dès la soirée venue. Le désert se fait. Le boulevard lui-même est aux Anglais, aux Américains qui *font* Paris⁶ par devoir, aux Allemands qui
20 viennent *reconnaître*,⁷ aux provinciaux qui montrent la grande ville à leurs collégiens.

L'aimable promenade du fleuve⁸ pourtant reste grouillante, affairée, en proie à tous les mouvements d'une activité qui n'a point de relâche. De Bercy au Point-du-Jour,⁹ la
25 grande coulée verte glisse¹⁰ voluptueusement sa caresse fluide sur la croupe de pierre des berges embrasées. En serrant ses îles, étreignant sa *Cité*,¹¹ l'eau courante, fidèlement escortée sur chaque rive de l'ondulante procession de verdure, s'attarde en paresseux détours, se brise aux arêtes des arches, se
30 retrouve en volutes bouillonnantes, entraîne joyeusement la péniche¹² ou résiste au remorqueur haletant. Et sur le fleuve agité qui vivifie Paris de sa fraîcheur, un fleuve d'air invisible, entraîné par le flot, balaye plaisamment sa vallée citadine¹³ d'un joli remous de brise, égaye le cadre automnal¹⁴ de
35 l'agitation bruissante des grands peupliers.

Le soleil qui se lève au chevet de Notre-Dame¹⁵ dresse,

au matin, sur Paris, l'imposante grisaille¹ éclairée, comme par transparence, des milles reflets du prisme s'accrochant aux statues, aux bêtes monstrueuses,² se jouant dans les caprices du décor, subtilisant la lourde masse dans la poudre de lumière.³ L'eau fuit dans le heurt courroucé des petites vagues querelleuses. L'antique témoin des âges résiste à son effort, et, ce soir, quand le coteau vert de Meudon,⁴ qui barre le fleuve, comme pour le garder plus longtemps dans l'enceinte de pierre, coupera de sa crête sombre l'incendie du couchant,
10 toute la basilique embrasée⁵ dardera dans un ciel d'acier des fusées de pourpre et d'or éclatant en fourmillements d'étoiles.

Quelle plus belle villégiature que le pont du bateau-mouche?⁶ Avec la courbe molle de ses quais fermant l'horizon d'une claire forêt dominée des sommets déchiquetés de
15 pierre et d'ardoise, Paris déroule ses grands décors d'histoire,⁷ et toutes ses mimiques de vie. Le bruit humain perdu dans l'espace, des êtres bizarrement empressés courent en silence sur l'arc délié des ponts,⁸ comme ces figurants de théâtre⁹ qui passent d'une coulisse à l'autre, pour donner l'illusion de
20 la vie ambiante. Ici c'est vérité. Ce sont de vrais hommes¹⁰ lancés en parabole aérienne, de rive en rive, par l'infatigable raquette des besoins, des désirs, des passions de l'humanité diverse. C'est la vie réelle qui bouillonne de droite et de gauche, sous ce ciel dur, chargé de sombres vapeurs.

25 Et voici qu'au milieu de ces cuves d'enfer le frais Léthé¹¹ promène le charme de son flot apaisant. On accourt, le passant s'arrête, et, regardant les glauques profondeurs, trop souvent se dit, en effet, que l'irrésistible pente invite les pires douleurs à l'océan d'oubli. Mais, avant de céder à l'attrance,
30 avant d'accepter l'offre tentante, on a résisté, on a refusé cette lâche paix trop facile, on s'est rejeté dans la vie pour les luttes mortelles, gardant au plus profond de l'âme, comme suprême recours, la douce vision qui fortifie le courage par la sécurité du grand repos après le grand effort.

35 Qu'importe cette psychologie du passant, accoudé sur la

balustrade de pierre, à la population du grand boulevard fluvial¹ qui vit dans l'intimité de l'eau courante? Ce qu'ils attendent, ceux-là, de l'élément ami, c'est le labeur quotidien, l'entretien de la vie par les activités de la vie, ou le délassement du corps, ou l'engourdissement de l'esprit. Tous, peuple.² Rien des croisades ou de la banque.³ De curieux ménages dans le flanc rebondi des énormes chalands⁴ qui, sans parler des vins, nous apportent de rivières en canaux et de canaux en rivières, la houille de Belgique et du Nord,⁵ le bois, le charbon des Ardennes ou du Nivernais,⁶ la brique et la pierre, les fers, la farine, les sucres, les fourrages. A l'ouverture d'une trappe imprévue quelque forte gaillarde apparaît, préparant pour la toilette du matin l'enfant ébloui du grand jour. Le linge blanc à la brise, la mince fumée bleue du poêle attestent les devoirs du foyer, comme les caisses de fleurs et l'oiseau familier en disent les plaisirs. L'homme, étendu tout de son long à la barre, dort, ou cuve sa fatigue,⁷ cependant que le bon chien policier, l'œil au guet, l'oreille au vent, épie l'ennemi absent, prêt à donner l'alarme avec ou sans raison. Tout ce monde, uni de sentiments forts, vit sur l'eau, y prospère, passant de pays en pays, nouant des amitiés aux étapes, sur les berges boueuses ou fleuries, alimentant Paris de la mine, de la carrière, de l'usine ou de la forêt. La grande ville reconnaissante leur fait accueil, échelonne sur leur passage ses monuments, ses palais, qu'ils regardent distraitement, plus prompts à s'étonner d'un chêne que du Louvre.⁸

Et puis la grue pousive, qui fait grincer sa ferraille, décrit un large cercle dans l'air. La banne soudain bascule,⁹ et verse en étincelante pluie d'or le sable ocreux ou la fauve meulière. Les grands blocs de pierre de Bourgogne¹⁰ s'entassent en blanches murailles, les bois s'empilent en constructions rustiques, le rose éteint¹¹ ou l'ambre des briques pâles égaye la rive d'une caresse de couleurs, les débardeurs se croisent, les charretiers chargent, fouettent, jurent, et le fer du sabot fait jaillir du pavé l'éclair des étincelles. A quelques pas de là, en pleine eau, le toueur¹² égrène sa chaîne en cadence, ou le

petit remorqueur endiablé effraye l'innocent Parisien du rauque mugissement de sa sirène. Spectacles quotidiens du fleuve encombré d'*Hirondelles* blanches,¹ de pontons, de bains, de bateaux de blanchisseuses, de fins yachts écrasés² des lourds transports que Liverpool³ envoie débarquer machines, charbons, peaux et cornes, jusque sous la fenêtre de Charles IX.⁴

Côtoyant tous les mouvements du labeur, les paisibles joies de l'eau vive. Des femmes, des enfants, un long chapelet
10 de formes immobiles,⁵ les pieds ballants à fleur de courant. Des troupes de gamins, jambes nues dans les remous stagnants des pentes⁶ où d'informes débris s'offrent en projectiles de batailles.⁷ Les cris des baigneurs, l'esclaffement des plongeurs⁸ derrière les minces cloisons de sapin. Les che-
15 vaux tenus à la main ou montés, qui demeurent immobiles de plaisir, dans le rafraîchissement du bain. Les chiens surtout, les chiens de toutes races et de toutes classes car leur espèce a reçu de la nôtre l'estampille des inégalités sociales. D'abord, le vagabond du pavé de Paris, errant au hasard, habile à
20 déjouer les pièges de la fourrière, qui vient visiter son fleuve pour le plaisir. Plus sage que les maîtres du monde, il se tient prudemment à distance⁹ de tout bipède flatteur. On ne l'approche pas, et dès qu'il ruisselle à son gré,¹⁰ sa maigre toison secouée d'un coup de reins, le voilà qui détale sans
25 répondre aux aboiements provocateurs du camarade en règle avec la police.¹¹ Le chien classé, hiérarchisé, qui rapporte avec des frémissements de conquête¹² le bois jeté au courant. Quels bonds, quels jappements, quand le maître s'est emparé de l'épave et s'apprête à la lancer de nouveau. Les badauds
30 admirent, se penchent au parapet, discutent la bête et ses exploits. Terriers, dogues, caniches, grands danois, puissants montagnards, tous rivalisent de prouesses dans un gai tapage, et l'homme se laisse conquérir à la joie du bonheur d'autrui. Plus loin, les *laveurs*¹³ avec leurs brosses, leurs éponges, leurs
35 grands baquets savonneux, plongent dans l'eau mousseuse la petite bête poilue, toute convulsée de l'aventure,¹⁴ et déplora-

ble à voir, ou se mettent à trois pour bouchonner¹ quelque monstre paisible sous les voluptés de l'étrille.

Ce seraient les distractions du pêcheur, si pêcheur pouvait se laisser distraire. Il n'a garde, le concentré jouisseur,² tout à sa volupté profonde. Du quai, des bachots,³ des pontons, de l'abri des arches ou du plein soleil, partout de longues gaules⁴ s'élancent chargées de ruses, emmanchées d'un bras volontaire. C'est la guerre silencieuse des peuples de l'air contre les indigènes de l'onde. Si le poisson savait, si le poisson pouvait, c'est lui sans doute qui nous tenterait d'appâts savants pour nous attirer dans ses vertes demeures. Il ne sait, il ne peut. Alors, c'est nous qui le faisons sauter de sa rivière dans notre mortel élément. La lutte est âpre et noire sous la claire surface. Tous les raffinements des séductions perfides irritent les désirs de la jeune innocence,⁵ stupéfaite d'un enlèvement imprévu dans le ciel. Comment se garder de tant de pièges, distinguer le vrai du faux, résister à ce qui s'offre, repousser la fortune trop belle, se contenter du médiocre ou du pire? A ce compte, en vérité, combien d'hommes seraient
20 capables du métier de goujon?

Le soir vient. Les miroitements d'oblique lumière,⁶ aimés de Claude Monet, font danser des flammes d'incendie sur la houle mouvante. Du haut des tours gothiques,⁷ la Bête de l'*Apocalypse* allonge une gueule grinçante sur le fleuve de
25 métal fondu qui se perd dans l'embrasement du ciel.

Les chiens vigilants font bonne garde, se répondant d'une rive à l'autre. Dans le grand trou noir, l'eau sinistre coule en clapotant, cerclée du scintillement des quais, barrée des raies sanglantes qui tremblent sous les fanaux rouges des ponts.
30 Des fantômes flottants, tantôt sombres et tantôt lumineux sortant de la nuit, y rentrent. Une chaude vapeur monte au ciel, qui demain⁸ retombera pour les moissons. Et pendant que⁹ le courant fatal entraîne aux régénérations de la terre une informe cohue des débris de vies condamnées, le rêve
35 béni, après le jour injuste, répand la justice heureuse sur la ville assoupie dans l'égalité des chimères.

LA ROULOTTE¹

A l'entrée du village, un vieux pont bossu de pierres noirâtres franchit d'un saut la rivière qui s'étale en nappe frétilante² sur un joli fond de cailloux blancs. Un large bouquet d'aunes, au tournant de la route, étend sur les nénuphars
5 endormis à fleur d'eau, l'ombre épaisse de ses feuilles lustrées. Poissons, petits et grands, flânent nonchalamment, au soleil, bouche bée, en l'attente de quelque mouche étourdie. De l'autre côté des arches égayées de lycopodes et de pariétaires,³ une grosse poutre de chêne en travers du courant fait un golfe
10 tranquille aux lavandières qui, d'un bras vigoureux, battent des mesures de galop sur les paquets de linge ruisselants. Un peuple de canards et d'oies circule, très affairé, barbotant, appelant, querellant, pour la leçon de vie d'une jeunesse ignorante de la rôtissoire. A quatre pas de là, un petit cap
15 boueux⁴ forme une mare chaudement colorée de purin, où les bœufs, au retour du travail, les vaches après la pâture, viennent souffler, baver et boire. Les chevaux, les mulets, sous les coups de talon, s'avancent jusque dans le courant, faisant de leurs sabots, jaillir, à grand tapage, de hautes gerbes
20 blanches. Des cavaliers aux lavandières, c'est un échange de quolibets, de propos hasardeux qui s'achèvent parfois dans les éclats de rire et les cris, par quelque brève poursuite close d'une rude embrassade.

C'est là, un beau soir de juillet, au milieu du carrefour—
25 dit, en Vendée, *quéru*⁵—qui sépare le pont des premières maisons du village, qu'on vit dévaler et finalement s'arrêter une roulotte très vieille et très misérable, grande caisse carrée de planches disjointes sur deux roues basses qui n'avaient pas leur compte de rayons. Cela avait été peint peut-être. Des

traces de goudron, des taches brunes ou verdâtres pouvaient attester une ancienne splendeur. Mais, quelle qu'eût été sa gloire, la roulotte qui fit lever le nez aux batteuses de lessive¹ était visiblement arrivée au terme de son existence.

5 Un vieil âne pelé, cagneux, genoux tremblants, yeux éteints, sanglé d'étranges cordages, câhotait cette chose par les chemins. Ce fut lui qui décida de s'arrêter en ce lieu, séduit par la fraîcheur de l'eau, ou peut-être par les éclats de voix humaine qu'il prit bonnement pour une invitation
10 amie. La bête donc fit halte, de son gré, sans aucun avis de la rêne absente,² et la machine disloquée, tout d'un coup immobile, demeura plantée là, sous les regards de tous.

Rien n'avait bougé du dedans. A l'avant, par l'unique ouverture, on apercevait deux mains brunes crispées et
15 l'épaisse tignasse grise³ d'un homme dormant sans doute face au plancher. Dans le fond, un vague amas de choses incertaines. Les plus hardis gamins qui se hasardèrent jusqu'à l'âne ne purent rien découvrir du spectacle de foire que d'abord ils avaient rêvé.

20 Cependant, l'arrêt subit n'avait point éveillé le dormeur. La nuit venait doucement, les brouettes chargées de linge passaient, les troupeaux rentrant à l'étable saluaient de leurs beuglements les dernières lueurs du jour, et ni l'homme ni la bête n'avaient pris le parti de bouger.

25 Le paysan ne s'étonne pas de si peu. Il vit concentré sur sa terre, n'aimant, ne connaissant que son bœuf et sa récolte. Le reste ne fixe guère que d'imparfaites sensations.⁴ Dans l'impuissance de concevoir d'autre amour que de la terre appropriée, il hait le mendiant comme un être
30 contraire aux lois de l'humanité, nécessairement funeste à tout ce qui travaille et possède. L'ambulant⁵ surtout lui est ennemi. Un homme sans attache de foyer,⁶ sans pays connu, lâché de par le monde à la recherche du hasard, comme les primitifs ancêtres des émigrations instinctives, lui paraît le
35 fléau des sédentaires. Et, trop souvent, des actes de maraude qui ne sont pas beaucoup plus graves que ceux que l'homme

des champs se permet parfois vis-à-vis de son voisin, mais qui le révoltent particulièrement quand il en est victime, aggravent en lui l'horreur de ce *plus petit* dont, au dire du fabuliste,¹ il nous arrive d'avoir besoin quelquefois.

5 Cela suffit à expliquer pourquoi nul villageois ne prit garde au bohémien de la roulotte, sinon pour barrer plus solidement, au soir, la porte de sa grange. Ceux dont l'intrus arrêta, pour un moment, l'attention, se dirent simplement : "Il est saoul!"² et rentrèrent en tranquillité chez eux.

10 Le lendemain, dès l'aube, les hommes qui passaient, la faux sur l'épaule, remarquèrent que l'âne, la roulotte, et son habitant ne grouillaient pas plus qu'une souche.³ L'âne seulement s'était couché pour se soulager des brancards, maintenant arcbutés au sol.⁴ Mais quand le soleil eut
15 monté et que tout le village eut constaté l'immuable fixité du dormeur, le garde-champêtre arriva qui secoua le roulottier de Bohême.⁵ On s'aperçut alors que rien ne pouvait le réveiller, par la raison qu'il était mort.

On le tire par les épaules, on le retourne, on le palpe : il
20 n'a point de blessure. Deux bouteilles d'eau-de-vie, dont l'une à moitié vide, témoignent d'un récent excès de libation d'où sera résulté quelque coup d'apoplexie. Tandis qu'on raisonne là-dessus, un cri surgit d'un amas de guenilles au fond de la carriole, et l'on aperçoit un enfant de trois ou
25 quatre ans, type accompli de la race gitane, comme le vieux qui gît dans la poussière.

Le petit diable noir, ébaubi, depuis le matin demeurerait coi. Mais tout ce bruit finit par vaincre sa stupeur, et le voilà maintenant qui roule jusqu'aux brancards avec des
30 piailllements de jeune chat sauvage. On le met sur ses pieds, on lui pose cent questions à la fois. Tout le village fait cercle autour de la roulotte. M. le maire, fort important, va, vient, donne des ordres que chacun exécute d'entrain avec la joie d'une curiosité à satisfaire. C'est un universel émoi dans
35 un pays où rien n'arrive que des mariages, des naissances, ou des morts, généralement escomptés d'avance. Tandis qu'on

va chercher la gendarmerie à trois kilomètres de là, le vieil âne pelé, qui seul paraissait insensible aux surprises fixées en ce lieu par sa fantaisie, se voit dételé, puis remisé avec le cadavre dans la plus prochaine écurie.

5 Les commères, cependant, se sont passé le marmot, outrageusement nu sous ses loques, et, après l'avoir apaisé,—non sans peine, car il s'attache, en hurlant, au cadavre—cherchent à provoquer, entre deux sanglots, quelque intelligible réponse. Peine perdue, le petit ne comprend ou ne veut pas comprendre. Les mots qu'il articule sont incompréhensibles. Le
10 curé, survenu, déclare que c'est de la *langue d'Égypte*,¹ peut-être.

Enfin, voici les gendarmes. Les poches du mort sont fouillées. Un couteau tout neuf—volé, sans doute, dit le garde-
15 champêtre—des ficelles, et puis, dans un semblant de portefeuille, un papier jaune, crasseux, déchiré en quatre par des plis de cinquante ans qui ont emporté le nom du titulaire. Un timbre de sous-préfecture,² une griffe de commissaire de police,³ tout cela de l'autre bout de la France.

20 —Videz la roulotte, ordonne le brigadier.

Ce n'est pas long: quelques chiffons s'étalent sur la route, suivis d'un petit lingot d'étain avec des outils d'étameur. Dans une caisse, sous un lot de pommes de terre,⁴ deux poules—volées sûrement, comme les bouteilles, prononce tout d'une
25 voix le peuple assemblé. C'est tout: d'argent, point de trace. Conclusion: c'est un voleur, puisqu'il n'a point de monnaie, et n'a pu, par conséquent, se procurer honnêtement les biens dont on le trouve possesseur. A ce moment, chacun de manifester⁵ le plus profond dégoût, et, comme on a tout vu de ce
30 qui se pouvait voir, la foule se disperse au milieu des conjectures mais dans un sentiment d'unanime réprobation contre le mécréant qui vient de rendre son âme au diable.

Le maire, resté seul avec ses gendarmes, désire expédier l'affaire vivement, car il a des travaux à surveiller qui l'appel-
35 lent. Il est convenu qu'on fera venir le médecin pour constater le décès, et que, dans les délais légaux,⁶ "*le voleur*"—c'était

son unique nom désormais—serait mis dans un trou du cimetière, le plus éloigné possible des honnêtes citoyens possédant quelque terre au soleil. Le curé veut bien prier pour lui, mais non l'enterrer suivant le rite, car on ne vit jamais gitano¹ à la messe, et celui-là est un païen sans aucun doute. Au bon Dieu d'éclaircir les mystères de cette âme.

Quant à l'enfant, la loi a prévu son cas: l'hospice est là pour le recevoir. Dès ce soir, le brigadier² l'emmène au chef-lieu de canton.³ Il sera demain, avec une médaille matricule à son cou, le compagnon d'autres petits misérables qui ont eù le tort de naître sans en avoir reçu le droit des autorités établies. L'âne ne vaut pas sa pitance, la roulotte est hors d'usage: on en fera ce qu'on voudra, faute de savoir chez quel notaire se trouve le testament du mort.

Le garde-champêtre déclare qu'il veut bien prendre la bête, pour se dédommager de sa peine. La roulotte, où l'on a réintégré le mobilier, si j'ose profaner ainsi ce mot, reste là à la grâce de Dieu. Tout est fini. Les gendarmes sont partis avec l'enfant qui ne cesse de crier, le maire est à ses affaires, et "le voleur," étendu tout de son long dans une stalle d'écurie, attend paisiblement la pioche du sacristain.

C'est alors que commença le miracle de la roulotte abandonnée. Magie, devrais-je plutôt dire, car les puissances célestes sont manifestement étrangères à ce qui se passe. La roulotte, sans son âne, faisait triste figure. Mais l'âne sans sa roulotte devint plus lamentable encore. Une paralysie se déclara. Sur quoi l'équarrisseur⁴ vint l'abattre, et l'emporta après avoir dûment payé le prix de la carcasse et de la peau au nouveau propriétaire.

Seule au monde désormais, la roulotte, complice des méfaits du maudit, inerte au milieu du *quéru*,⁵ demeura pour nos bons villageois un objet d'horreur et de dégoût. Les enfants eurent défense de s'en approcher. On leur en conta de telles histoires, que le plus hardi ne se serait pas risqué à pénétrer dans l'intérieur de ce "*gîte du Diable*."⁶ Personne, d'ailleurs, n'y touchait, et c'est bien la merveille, car, trois

jours après, une bourrasque d'orage ayant mis la machine sens dessus dessous, on découvrit avec surprise que tout le bagage du *voleur* s'était évaporé.¹

Plus de poules, ni de bouteilles, ni de réchaud, ni de traces
5 du reste.—“Le diable a tout emporté,” dit philosophiquement le villageois. Et, vraiment, j’aime mieux admettre cette explication que de supposer un seul instant nos paysans capables d’avoir nuitamment dérobé le bien mal acquis du *voleur*.

10 Seulement, le prodige n’en resta pas là. La roulotte, replacée sur ses roues flageolantes,² se mit à voyager maintenant, soit que la pente du terrain l’entraînât, soit qu’un esprit funeste la poussât aux abîmes. Une nuit, elle traversa le pont sans que personne ait jamais pu dire comment, et elle alla
15 s’échouer, à dix mètres de là, dans un fossé où elle demeura le flanc ouvert.

Cela déjà peut paraître étrange. Ce n’est rien en comparaison de ce qui s’ensuivit. Un matin, voilà qu’il manque un brancard, et le lendemain c’est une roue. Le démon, sans
20 doute reprenait son bien par morceaux. Le plus étonnant, c’est qu’après l’évènement des poules et des bouteilles “*volées*” subitement disparues, quand la roulotte se fut couchée dans son fossé pour mourir, le village, jusque-là si bavard sur ce refuge du Diable, cessa tout à coup d’en parler.
25 Il n’était ni homme ni femme qui ne passât vingt fois le jour devant le pitoyable débris. Nul n’y prenait garde. Personne ne semblait rien voir. Les lavandières, du matin au soir, avaient l’objet devant les yeux. Pas un mot. Un enchantement peut-être le leur rendait invisible. Ainsi, lorsqu’un brancard,
30 puis une roue disparurent, personne n’en fit la remarque, soit pour accuser son voisin, soit pour se défendre du larcin. Ce que voyant, le Malin³ continua son œuvre. L’autre roue suivit, puis l’autre brancard. Et comme nos gens aveuglés continuaient de ne rien dire, copeau par copeau, en quelques
35 semaines, la roulotte dépecée du Méchant, s’effondra, s’éparpilla, s’évanouit. De vieux restes de ferraille, qui marquaient

l'endroit où elle avait été, disparurent à leur tour, et il sembla que l'aventure se fût à jamais effacée de la mémoire des hommes.

Pour tout dire, je sais bien qu'on a prétendu que chacun
5 avait tiré de la roulotte quelque chose. Il est vrai que le paysan ne néglige rien, et que même un bout de planche pourrie se garde précieusement pour l'âtre de la veillée. Mais quant à croire que la roue rafistolée¹ de la brouette du cantonnier venait de l'engin du démon, et que la vieille ferraille de la
10 machine gisait sous des troncs d'arbres, dans l'atelier du charron, je ne saurais m'y résoudre. Et puis, qui insinuait cela? Des gens qui n'avaient rien pris. N'était-ce pas plutôt qu'ils regrettaient de s'être laissé devancer? Encore le disaient-ils tout bas, alléguant qu'"il ne faut pas se faire
15 d'ennemis."

Quoi qu'il en soit, le village avait retrouvé sa paix, quand on vit, au bout de six semaines, apparaître une femme étrangement tannée, d'âge incertain, loqueteuse, boitant, qui venait réclamer des nouvelles de son père et de son enfant.
20 Le maire, fort courtois, lui fit connaître que l'ancien était au cimetière et le petiot à l'hospice. Incidemment, il révéla que l'âne "dont on avait, *par son ordre*, pris le plus grand soin," était mort tout à coup. Sur quoi, la moricaude² partit, après force remerciements, au grand soulagement des villageois,
25 ennuyés de cette importune présence.

Par malheur, elle revint huit jours après, avec l'enfant, sur un autre âne pelé, fait à l'image exacte du premier. C'était le même peut-être. Le diable a tant de tours dans son sac. Cette fois, elle voulait sa roulotte. La face rougeaude du maire
30 se rembrunit soudain. Sa voix devint sévère. Quelle roulotte? Il n'y avait pas de roulotte. Prétendait-elle appeler de ce nom je ne sais quelle caisse informe sur des semblants de roues, que la tempête avait emportée dans les champs?

35 —Je veux ma roulotte, objecta la femme, devenue mauvaise à son tour.

Alors la colère du maire éclata.

—D'abord, je n'ai pas ta roulotte. Va la chercher ailleurs. Et d'une forte bourrade,¹ il poussa la réclamante-dehors.

La bohémienne comprenant que quelqu'un du village
5 devait loger son carrosse, s'en fut de porte en porte répétant à chacun: "Le maire a dit que vous aviez ma roulotte." A ces mots, ce fut un cri d'universelle fureur. Que voulait cette bohémienne, avec sa roulotte que personne n'avait vue ni ne connaissait. C'était la fille du "*voleur*" qui volait les pommes
10 de terre dans les champs, les poules dans les fermes, les bouteilles dans les cabarets. Et tous de lui montrer² le poing, de lui crier quelque injure.

Enfin quelqu'un trouvait l'argument: "*Hou! Hou! Faut chasser³ la voleuse!*"

15 —C'est ça, faut chasser la voleuse, reprit la foule en chœur. Ici les chiens. Tayaut à la voleuse!⁴

Et sous les coups de pied et sous les coups de poing, l'âne prit une sorte de trot, et comme la gitane, boitant, s'efforçait de le suivre, ce fut un vacarme d'enfer aux talons de "*la*
20 *voleuse*." Nul qui ne jurât qu'elle lui avait volé ses pommes de terre et ses poules, et ses bouteilles. Et les chiens d'aboyer, et les enfants de hurler: "*Tayaut à la voleuse*."

Alors "*la voleuse*," vaincue, se résigna. D'un bond, elle fut près de l'enfant tout en cris de terreur, et, fuyant bravement
25 sa honte, elle dévala, claudicant,⁵ vers le pont qui avait vula mort du père, et de l'âne, et de la roulotte elle-même.

Alors le peuple eut pitié. On ne lui donna pas de coups, on ne lui jeta pas de pierres. On l'accompagna seulement avec des malédictions et des cris jusqu'au passage de la
30 rivière. Et quand elle fut de l'autre bord, comme la route pitoyable la protégeait de son tournant, les aboiements et les cris cessèrent peu à peu, et bientôt elle n'entendit plus que les mots: *Voleuse! Voleuse!*

Ce lui fut un soulagement. Elle embrassa le petit qui lui
35 rit au milieu des larmes, et stupide, presque heureuse, s'en alla, boitant, vers l'achèvement des destinées.

SIX-SOUS

L'histoire d'un homme qui n'a pas d'histoire. Du plus loin qu'il me souvienne, j'aperçois dans la grande cour d'honneur du manoir embourgeoisé par la Révolution,¹ *Six-Sous*, le scieur de long,² silencieusement occupé à débiter
5 en planches les grands troncs de peupliers, d'ormeaux, de chênes, que j'avais laissés verdoyants, pleins de chansons, aux dernières vacances, et dont je retrouvais les cadavres tragiquement entassés pour le supplice posthume par lequel l'homme poursuit son œuvre de civilisation meurtrière.

10 Jacques Barbot, dit *Six-Sous*,³ en ce temps-là, n'était rien de moins que le représentant de l'industrie aux champs, l'homme d'un stage de progrès supérieur à l'état purement agricole des anciens jours. Dégrossir la matière pour le metteur en œuvre,⁴ telle était sa fonction sociale. Sans doute,
15 il n'avait jamais réfléchi là-dessus, pas plus que sur la fatalité cruelle qui fait de l'homme la première victime de ses inventions les plus fécondes pour l'avenir. Pendant combien de siècles la mouture du blé riva-t-elle l'esclave à la meule, jusqu'au jour où la bête de somme, le vent, l'eau, la vapeur,
20 vinrent le remplacer? Aujourd'hui même, que de travaux serviles attendent encore l'ingéniosité des futurs libérateurs!

Six-Sous, certainement, bien qu'il n'ait fait ses confidences à personne—car la discrétion des pensées fut le trait de son caractère—ne se sentait point asservi, dans sa tranquille
25 patience sous la commune sujétion de labeur. Aussi bien, la machine "libératrice" devait-elle lui apporter, pour bienvenue, le coup de mort.

Ouvrier et patron à la fois, il embauchait un camarade, dont le salaire était à peu près égal au sien, et tout le long de

l'année, par le froid, par la pluie, le soleil ou le vent, l'homme s'escrimait d'une inlassable énergie contre les géants branchus dont il faisait sa proie. La lutte toujours renouvelée contre la résistance éternelle des monstres ligneux, c'était toute sa
5 vie. Au delà, point d'horizon, point de pensée: l'inconscience de l'âme en devenir. Gladstone, stupidement,¹ sans l'excuse de la nécessité, donnait d'une hache meurtrière² contre les nobles frondaisons qui font la beauté de la terre. *Six-Sous*, insensible comme l'autre, à l'esthétique de la vie végétative,
10 se bandait³ en un combat mortel pour arracher sa propre vie des fibres obstinées dans la dure étreinte d'une vitalité obscure mais tenace quand même.

Aux jours d'hiver, propices à l'abatage, les bourreaux arrivaient, hache en main, pour l'exécution des arrêts pro-
15 noncés par l'intérêt contre la vie et la beauté. Dans la campagne déserte et nue, où les vols de corbeaux mettent des croassements de malheur,⁴ la sinistre cognée, dont les coups retentissent au loin, accomplit son œuvre de mort. Le long fût oscille à chaque entaille du fer, tandis que le panache
20 frémissant des branches bat l'air en sursauts d'agonie. La corde de la cime s'est tendue; un coup sec, suivi d'un long gémississement, et le colosse criant s'abat lourdement sur la terre. Tel aux champs d'Ilion,⁵ le héros se ruant aux dépouilles du vaincu. *Six-Sous* déjà bûcheronne, taille, coupe,
25 marque la place des traits de scie qui doivent débiter le tronc en billes. Bientôt, la pièce dégrossie, liée au chevalet par des chaînes de fer, présentera sur sa tranche comme sur sa largeur,⁶ les stries noires⁷ marquées au cordeau, où le scieur de long se repère⁸ pour la droite morsure de l'acier.

30 Un homme en haut du chevalet, un homme en bas. La mince lame dentelée, frayant sa voie dans un grincement doux, amorti par la sciure, monte et descend aux mouvements rythmés des corps qui tour à tour se plient et se relèvent. A distance, vous voyez deux hommes affrontés⁹ l'un au sol,
35 l'autre en l'air, qui perpétuellement se font la révérence,

comme pour se renvoyer le bonjour. Quant toute l'existence d'une créature humaine a pour unique emploi de saluer sans arrêt, non pas même l'arbre qui va mourir, mais le corps dont il a fait un cadavre et où il enfonce le fer un peu plus avant
 5 à chaque manifestation de courtoisie, il en résulte une monotonie de sensations, de pensées—si même ces deux mots sont à leur place ici—qui engourdissent progressivement l'esprit ou le rétrécissent au minimum de cogitation compatible avec l'entretien de la vie. L'intelligence inerte s'atrophie. Quelle
 10 mentalité de l'esclave attelé à la meule? Pas très supérieure à celle de la bête de somme qui l'a remplacé. *Six-Sous*, mettant à mort ses arbres, ne leur prenait que la vie végétative. Ses victimes se vengeaient, sans le savoir, en le réduisant, par la continuité de l'effort imposé, à l'ultime
 15 degré inférieur de la vie consciente.

Il ne faudrait pas croire que *Six-Sous* fût stupide. Sa physionomie, de traits réguliers, était ouverte et franche. Ses yeux, sans flamme, mais doux et comme fixés sur une image lointaine, rappelaient ceux de certains chiens, "très
 20 intelligents," mais incapables de dépasser l'effort des compréhensions primitives. Non pas une bête. Simplement un homme non développé. Il ne savait pas lire et ne s'était jamais posé la question de savoir ce qui pouvait sortir d'un livre. Scier aujourd'hui, scier demain: un cycle étroit de
 25 pensées obtuses le ramenait toujours à son point de départ. Le large pantalon de velours gris, de la poche duquel s'échappait la pointe d'un compas, le distinguait des hommes de la terre. Une marque de science et d'art était sur lui: mais si rudimentaire que le mécanisme du geste était l'*ultima Thule*
 30 de sa connaissance.¹ La face glabre qu'encadraient de longues mèches grises, sous la casquette de drap renouvelée de Louis XI,² inspirait le respect par une placidité grave. D'un pas lent et lourd martelant le chemin, il allait à l'ouvrage, toujours silencieux, tandis que les laboureurs, échan-
 35 geant au passage des signes de bienvenue, excitaient leurs

bêtes par des cris, les retenaient par des jurons ou embellissaient la journée par des chansons d'amour. Tout à l'heure, ils entameraient le sillon, toujours criant, toujours jurant, toujours chantant, suivis de la troupe ailée¹ à qui le soc
5 offre d'inépuisables festins. Cependant *Six-Sous*, au pied du chevalet, yeux levés, bouche bée,² sans voix, appliqué de toute son attention à ne pas quitter la ligne, se dresse au plus haut, bras tendus, et s'abaisse au plus bas, comme pour toucher terre, et ne s'abaisse que pour se relever et ne se
10 relève que pour s'abaisser encore.

Entre temps, quels intermèdes? La récréation du repas, grossier, mais réconfortant, avec la pointe aigrette³ du petit vin blanc qui "réchauffe le cœur," la promenade du chantier à la soupe et de la soupe au chantier, le coucher
15 quand on est à bout de forces, le lever quand il serait bon de dormir. Le dimanche, d'abord, une joie de ne rien faire, puis la lourdeur des entretiens où l'on n'a rien à dire, chacun ne prenant intérêt qu'à son cas, "ne sentant que son mal," suivant le dicton populaire, des propos sur le temps, l'ennui
20 d'un jour inemployé, parfois la diversion de l'agora rustique⁴ sur la place de l'Église, à la sortie de la messe, le colloque avec la dive bouteille,⁵ qui interrompt d'un paradis de rêves la réalité fastidieuse des choses. Que trouver au-delà? La politique locale, en général, aboutit, comme partout, à une
25 question de clientèle.⁶ Le calcul est tôt fait de ce que rapporte un vote de l'un ou de l'autre côté. Il n'y a point d'autre problème. C'est ainsi que beaucoup de Français encore expriment "la volonté nationale" sur les matières les plus ardues de la politique et de la sociologie. Le point toujours présent
30 à l'esprit est la question du salaire. Mais les conditions qui déterminent la rémunération du labeur échappent à l'analyse de *Six-Sous*. Que peut-il faire sinon de dire: "Je travaille trop et je n'ai pas assez," puis, de s'arrêter ébahi devant l'énigme insoluble?

35 Un jour, cependant, *Six-Sous* apprend une nouvelle lorsqu'il

lui arriva de se plaindre que "la planche"¹ n'allait plus comme autrefois. On lui dit une histoire de sapins, de chutes d'eau, de scieries mécaniques en Norvège et de transport à bon marché qu'il ne comprit pas très bien, mais d'où il lui
15 apparut que le mal était sans remède. Il se résigna donc, comme il avait toujours fait, courbé sous l'inévitable. Il gagna moins, toujours moins, avec l'unique compensation du travail plus dur, à cause des bras moins forts et de l'échine raidie par les ans. Malgré les belles recommandations des
10 philanthropes de l'économie politique, *Six-Sous*, usant son corps dans l'effort toujours renouvelé, n'avait pas d'épargne. Point de bas de laine avec des pièces d'or pour les émissions hasardeuses où se plaît la crédulité des petits. Pourquoi économiser lorsqu'on sent que l'effort de toute une vie ne
15 peut aboutir qu'à un résultat dérisoire?

La vieillesse est venue. Le progrès impitoyable a fait son œuvre. Les modestes *Six-Sous* de villages ne sont plus de saison. La concentration des capitaux veut l'embrigadement des travailleurs dans l'usine dévorante. *Six-Sous*
20 regarde sans comprendre, sans se plaindre. La misère le tient. Le dénuement total aux approches du tombeau lui paraît une fatalité de plus à mettre au tas avec toutes les autres. S'étonne-t-on qu'il fasse froid l'hiver et chaud l'été? Il faut accepter ce qui vient, et, s'il ne vient rien, s'en contenter
25 encore, puisqu'on ne peut changer ce qui est. Résignation de la bête sous les coups. La femme de *Six-Sous*, bissac au dos, va de porte en porte mendier un morceau de pain, quelques pommes de terre jetées de mauvaise grâce. Le scieur de long s'emploie comme il peut à de menus travaux quand la chance
30 s'en rencontre. Ils vivent, et parfois ils en paraissent contents. Assis sur une pierre au seuil de sa mesure, *Six-Sous* regarde passer "le monde." Les jeunes gens arrivent, gais, volontaires, bruyants. Les vieux s'en vont mornes, résignés, silencieux.

35 —De toutes les planches que j'ai sciées, disait-il l'autre

jour, ce sera bien de diable si l'on n'en trouve pas quatre pour ma dernière maison.

L'histoire, ai-je dit, d'un homme qui n'a pas d'histoire. Même sans événements, sans passions, sans désirs, sans ré-
5 voltes, sans recherche de possibilités meilleures, l'apathie d'une vie de labeur sans but, n'est-ce pas encore une histoire? L'évolution des sociétés humaines ne peut être niée. Seulement, le temps paraît lointain où les hommes pourront évoluer d'ensemble. Aujourd'hui encore, quelle effroyable
10 troupe de trainards! Considérez le développement mental de l'homme des cavernes, taillant son silex, polissant sa hache de pierre, aiguisant ses flèches, passant de la chasse à la guerre, défendant son foyer par un effort de toutes les heures, s'essayant à détruire le foyer d'autrui, et dites si le misérable
15 dont la vie se passe à scier la même planche, à donner le même coup de marteau sur la même barre de fer, à tourner tout le jour la même manivelle de la même machine, est véritablement d'une intellectualité supérieure? Sans doute, il faudra que cela change. Pour y aider, notons, chemin
20 faisant, des états d'humanité de passage.¹

NOTES DE VOYAGE

Carlsbad¹

—Ah! vous allez à Carlsbad. Alors vous verrez les Allemands célébrer leur victoire de 1870.

—Mais, je ne crois pas. Carlsbad n'est pas en Allemagne.

—Tiens! Où est-ce donc?

5 —La dernière fois que j'y suis allé, c'était en Bohême.²

—Ça doit y être encore. Mais la Bohême, est-ce que ce n'est pas aux Allemands?

—Oui et non. Oui, parce qu'on la gouverne de Vienne,³ bien qu'encadrée entre la Bavière, la Saxe et la Silésie⁴ qui
10 sont, à des titres divers, des propriétés de Berlin. Non, parce que nos amis les Tchèques de Bohême⁵ sont en train, avec une belle ténacité slave, de reconquérir leur pays sur l'envahisseur allemand. Après la Guerre de Trente Ans,⁶ il ne restait plus, de trois millions de Tchèques, que cinq ou six
15 cent mille paysans réduits au dernier degré de la misère. Aujourd'hui, la population slave de la Bohême est de plus de trois millions et demi contre deux millions d'Allemands.

—Comme c'est curieux! Vous êtes bien sûr de tout cela?

—On me l'a dit.

20 Telle fut, au moment de monter dans l'*Orient-Express*,⁷ ma brève conversation avec un de mes compatriotes qui est à demi journaliste, et tout à fait professeur (pas de géographie).

Il faut passer vingt-quatre heures sur les rails. Je dors.
25 A Avricourt,⁸ un grand douanier blond, très sanglé, très poli, me rappelle brusquement la sentinelle allemande en terre française. Pas de visite. Nos bagages ne sont pas même examinés à la frontière autrichienne. A Carlsbad seulement on fera ouvrir et fermer aussitôt une malle au hasard, pour

la forme. Il faut dormir. Je dors si bien qu'on me réveille à Stuttgart,¹ dans une gare enfumée, où des hommes toujours très sanglés,² tout en casquette rouge ou noire et en barbe rousse, ont l'air de s'ennuyer mortellement. Je fais ce que je
5 peux pour les distraire en demandant un renseignement inutile. La visière et la barbe s'entr'ouvrent pour laisser échapper un *Ia* fatigué, et se referment automatiquement. Si je restais là, ça me gagnerait. Je m'en vais.

Alors il faut subir un interminable défilé, dix heures du-
10 rant, du même paysage de verdure sombre, triste à mourir. Wurtemberg, Bavière ou Bohême allemande, de Stuttgart à Nuremberg,³ et de Nuremberg à Carlsbad, c'est tout un. La même prairie de petite herbe courte et triste qui s'ennuie de pousser, de pauvres rivières molles promenant paresseuse-
15 ment une eau noire à fleur d'herbe, s'arrêtant en flaques, ne sachant où aller.

Des pins, des pins partout. Malingres, souffreteux, feuillage sombre et tronc noir. Pourquoi ne les coupe-t-on pas? On sent qu'ils ne veulent pas grandir. Les collines de
20 l'horizon en sont couvertes. Dans la plaine, ils s'avancent par troupes séparées, alignés en formations militaires. On dirait des soldats qui se rangent pour la bataille, comme dans l'ancienne guerre. Ils voudraient bien, les malheureux. Cela romprait leur monotone vie. Mais le mot d'ordre est:
25 *Fixe!*⁴ En bons troupiers, ils attendent, immobiles, le coup mortel. Ce sera un changement. Toute la campagne est encombrée des cadavres de leurs frères. Ce ne sont que des piles de bois dans les clairières comme aux abords des gares. De longues charrettes passent, chargées de pins plus longs
30 encore. L'attelage des bœufs fauves, tachés de blanc, se traîne lourdement derrière un paysan terreux, jaune de poil, jaune de peau,⁵ suivant lui-même une grande pipe de porcelaine brillante, étoile conductrice après qui suent bêtes et gens.

35 Des femmes blêmes, partout, aux travaux de la terre.

Jupons jaunes, mouchoirs jaunes, cheveux jaunes, regards jaunes. Et de quel jaune? Tous les tons des choses flétries. Elles sont vigoureuses, pourtant. On les dirait plus vail-
lantes que les hommes. Je les vois porter de lourdes hottes,
5 bêcher, labourer, moissonner. Car il y a des plaques de
moissons dans cette déplorable verdure de pommes de terre,
de houblons et d'herbages sans vie. Mais ne cherchez pas les
blonds épis de Virgile.¹ La moisson mûrit toute blanche dans
cette tristesse noire, et cet aspect d'herbe morte est plus
10 navrant encore que les taches de vert éteint² du tapis fatigué
qui l'encadre. Des vols d'étourneaux, de corbeaux muets,
sont la vie de ce paysage, où de massives constructions de
briques et de bois noirci disent l'incommensurable ennui
d'être.

15 Croyez que la mélancolie du simple témoin n'est pas
beaucoup moindre. Pendant dix heures, j'ai vu cet horizon en
deuil, cerclé de collines noires. Pour unique distraction, des
automates habillés en chefs de gare, de gros Allemands lunet-
tés d'or,³ et de grosses Allemandes reluisantes, et des enfants
20 allemands très fleuris, s'empilant et se désempilant⁴ dans
toutes les voitures de mon train, parfumés de tabac, de
saucisse et de bière. De temps à autre, des soldats, isolés ou
en troupes, cavaliers ou fantassins, rompent la monotonie de
la foule. De beaux hommes bien campés, bien pris dans l'uni-
25 forme,⁵ moins raides que le Prussien, mais justement *peaus-
sés* dans l'homme de guerre.⁶ Il semble que ces gens soient
déguisés, quand ils sont en civils.

Enfin, nous franchissons la frontière à Eger.⁷ L'amabi-
lité souriante de l'Autrichien nous fait accueil. Brusque-
30 ment, c'est un autre monde. Des exclamations, des causeries
bruyantes, des gestes qui varient: une vie plus en dehors. Le
soldat, plus élégant, par contre, paraît moins redoutable. Ce
qui ne change pas, c'est le paysage. Au contraire, il s'ag-
grave. Nous voilà dans les mines de charbon, de lignite,
35 amenant avec elles les verreries renommées de Bohême, les

fabriques de porcelaine, d'autres usines encore. La forêt de pins se complique maintenant d'une autre forêt de grandes cheminées pointues empanachées d'interminables volutes noires. Frayant notre chemin à travers la fumée; yeux pleu-
5 rants, et gorge râclée, nous arrivons à Carlsbad. Que de peine pour boire une eau saumâtre à 73 degrés centigrades!¹

Vous ne pensez pas que je vais vous parler des vertus curatives des eaux de Bohême. Je serais hors d'état d'en raisonner, et permettez-moi de vous dire que tous les docteurs
10 du monde, mis en tas, n'en savent pas beaucoup plus long que vous et moi sur la question des eaux thermales. C'est
α du bon empirisme, avec une petite vapeur de science tout autour.

De la ville elle-même, il n'y a pas grand chose à dire.
15 Située au confluent de l'*Eger* et de la *Tepl*,² elle couvre d'habitations luxueuses les deux collines que sépare la petite *Tepl*, dont des hommes bottés balayent soigneusement le fond tous les matins. Un seul mot suffit pour expliquer Carlsbad: c'est le Vichy³ de l'Europe orientale. Russes, Polonais, Allemands,
20 Danubiens, Grecs et Turcs (Indous même) accourent en troupes serrées pour demander au *Sprudel* la guérison que leur ont refusée les saintes images ou la bonté divine elle-même, importunée d'un trop grand nombre de prières.

Le *Sprudel* est un gros jet d'eau chaude qui jaillit à
25 plusieurs mètres. C'est le dernier vestige des convulsions volcaniques du grand plateau central de l'Europe. Ici, le *Sprudel* est dieu. Comme tous les dieux de l'antiquité, le grand *Geiser* de Carlsbad, trônant dans son nuage de vapeur, est le père d'une belle et nombreuse lignée. Ce ne sont par-
30 tout que sources jaillissantes, de températures diverses, mais de composition identique. C'est le bon *Sprudel* qui les alimente par des canaux mystérieux. Autrefois ses concrétions calcaires,⁴ pittoresquement colorées de rose vif et de vert, avaient fini par barrer la petite *Tepl* qui s'engouffrait ainsi
35 dans un lac bouillonnant d'où s'élançaient des fusées de vapeur.

On a refait sa voie à la rivière, mais de la croûte calcaire tourmentée, des jets d'eau chaude sourdent de tous côtés attestant que le grand foyer d'enfer est toujours là. Si l'on pouvait soulever la roche, je ne serais pas surpris qu'on aperçût la
5 queue de quelque diable. Un bon diable apparemment, puisque les hommes viennent demander en foule à ce génie de la terre l'heureuse santé que Lourdes¹ n'accorde qu'à de trop rares élus.

Quand je vous disais que tous les peuples de l'Europe
10 orientale avaient leurs délégués à Carlsbad, je n'avais pas besoin d'ajouter que l'Occident est représenté, ici comme sur tous les autres points du globe, par une colonie anglaise florissante. Il y a même, par miracle, une source spéciale qui a pour fonction de guérir les maladies de l'Angleterre. Pour-
15 quoi le *Schlossbrunn* jouit-il de spéciales propriétés curatives pour l'Anglais? C'est un mystère. Toujours est-il que la rivalité politique s'en est mêlée, et nous avons maintenant, bien en face, une source russe. Il y a là une conception pathologique d'un ordre tout nouveau.

20 Jusqu'ici, les Latins seuls résistent. C'est un bien long déplacement. Et puis, la gaieté française recule devant ce "sombre entonnoir"² de Carlsbad, comme dit Michelet.³ Il est certain que nous sommes au fond d'un trou, d'un trou fumant où de grands arbres noirs retiennent toute vapeur et
25 barrent le soleil quand il lui prend fantaisie de paraître. Cependant, on peut s'échapper, car toutes ces montagnes noires de hautes futaies sont sillonnées de routes magnifiques, agencées à souhait pour la promenade et le repos. C'est là que se répand tout Carlsbad, après les trois verres de *Sprudel*
30 obligatoires. On y fait de plaisantes marches, et le jarret nerveux, modelé par le Knickerbocker, trouve l'occasion de se développer à plaisir. Seulement, ne pensez-vous pas que si vous deveniez jamais amoureux d'une belle Africaine, le jour pourrait venir où vous souhaiteriez de la voir changer de
35 couleur? Ainsi de Carlsbad, qui est pittoresque, qui est beau,

mais d'une beauté noire. La forêt très dense, arrêtant au passage l'obscur rayonnement d'un ciel gris, nous promène comme autant de fantômes dans la nuit et dans le silence. Car la solitude est muette. Pas un écureuil, pas un oiseau.

5 Rien. Ce n'est pas assez. De-ci de-là, quelque monument naïf, quelque plaque commémorative, racontant en vers ou en prose qu'une Allemande sentimentale ou un lord mélancolique s'est guéri de la jaunisse en ce trou noir.

Ai-je besoin de vous dire que Schiller¹ et Goethe sont
10 venus là, et qu'on se montre avec vénération les maisons où ils ont peut-être habité. Nous avons encore l'arbre de Marie-Louise,² impératrice des Français, et je ne sais quoi encore. Nous avons la joie de fleurs admirables qui ne coûtent presque rien. C'est une prodigalité de roses. Ni casino,
15 ni jeux. Des concerts graves avec des musiciens tchèques en chapeau haut de forme. Un petit théâtre Louis XV³ où l'on joue de six heures à neuf les opérettes viennoises. A dix heures, grand couvre-feu, après un souper bien tranquille. Et comme l'heure fatidique approche, je vais donner le bon
20 exemple en soufflant ma bougie.

EDMOND DE GONCOURT¹ ET LA LANGUE FRANÇAISE

*Messieurs,*²

Beaucoup d'entre vous peut-être, au moment où je me lève, se demandent à quel titre je vais parler,³ et comment j'ai quelque chose à dire dans une assemblée où tant de
5 maîtres de l'art français sont accourus pour honorer dans Edmond de Goncourt le merveilleux labeur d'un grand ouvrier de vérité et de beauté.

Je cherche moi aussi, messieurs, et j'admire que les organisateurs de cette noble fête aient voulu que l'art créateur
10 y fût, en ce moment, représenté par un lecteur.

Lecteur, spectateur, public des artistes de tout art, des penseurs de toute pensée, n'est-ce pas un titre vraiment? Dès lors que l'un de vous écrit, sculpte ou peint, on accourt, on collabore de sa sensation, de son émotion. On tourne
15 les pages du livre, en écoute le drame, on interroge la statue, on sollicite le tableau. Point d'analyses professionnelles,⁴ point de hautes synthèses. On est ému ou non, voilà toute l'affaire. On se le dit tout bas. Et du chuchotement redoutable des hommes capables de ne pas produire,⁵ se fait le tour-
20 ment ou la joie du créateur inquiet.

Il agit sur nous, et nous réagissons sur lui. Il y a un peu de nous dans son œuvre.

Que dis-je? Il y a nous tout entiers. Car, juges et collaborateurs, nous sommes le modèle aussi. Au fond, le grand
25 sujet d'étude pour l'homme, c'est l'homme lui-même. Ce qui le tourmente, c'est le problème vivant qu'il porte en lui. Sa vie est un miracle, son histoire une surprise de toute heure, sa destinée un mystère. Connais-toi toi-même, dit la sagesse antique. Il essaye. En dépit de Copernic,⁶ il reste, à ses
30 propres yeux, le centre du monde. Ce qu'il demande au

télescope braqué sur les étoiles, au microscope fouillant l'intimité des corps, c'est quelque parcelle de sa loi, une connaissance plus complète de lui-même. Toute la curiosité de connaître s'épuise en efforts d'observation, d'expérimentation, d'analyse, sur l'éternel sujet d'enquête de la science et de l'art.

Le savant taille, dissèque, décompose, découvre le squelette, met à nu le muscle ou le nerf, dit le fonctionnement de l'organe, ses conditions, sa loi.

10 L'écrivain arrive, qui concentre son investigation sur la vie agissante, analyste subtil, observateur puissant, savant autant que quiconque. Il regarde l'homme vivre, penser, agir, aimer, souffrir. Il ne dissèque pas le cadavre, lui. C'est dans l'homme vivant qu'il plonge le scalpel. Il met à
15 nu le nerf douloureux, le regarde tressaillir pour en noter les sursauts. Il voit l'âme déchirée, combattue de haine et de bonté, ennoblie, avilie, allant par la pitié vers la justice, par l'émotion de beauté vers l'amour. Devant lui défile le brillant et sinistre cortège des rêves, des espoirs, suivis de
20 leurs cruels retours. Illusions, enthousiasmes, mensonges, nos grandeurs, nos misères, nos gloires et nos hontes se succèdent, à ses yeux, en un prodigieux spectacle. Il dit la vie, il enseigne, encourage, console, nous entraîne éperdus à la poursuite du fuyant idéal.

25 Connaissez-vous cet homme, Edmond de Goncourt? Ce chercheur inquiet penché sur l'âme humaine, fouillant les plis secrets dans l'émoi des douloureuses trouvailles, soulevant d'une main émue les fibres criantes, débordant de pitié pour la torture humaine, et jusque dans la brutalité voulue,¹
30 cherchant la bienfaisante réaction des larmes.

Oui, vous le connaissez, cet esprit généreux, ardent, tenace, renonçant aux satisfactions du vulgaire pour l'investigation laborieuse de la vie, pour l'escalade ardue de la vérité.

Vous avez vécu de ses sensations, de ses tourments, de ses
35 espérances dans le tumulte humain, ou, le soir, accoudé sous

la lampe, quand près de vous venait s'asseoir celui qui vous ressemblait comme un frère.¹ Avec le noble compagnon, la main dans la main, dédaigneux des clameurs, des sarcasmes, vous descendites hardiment des hauteurs jusqu'au plus profond de la douleur humaine, pour projeter la lumière crue sur la fatalité mauvaise, et nous montrer de combien de nos hypocrisies et de nos mensonges nous faisons le vice d'autrui.

Étrange destinée de celui qui débuta dans les causeries raffinées des salons du XVIII^e siècle,² dans la suprême élégance de cet inquiétant Versailles³ où arrivait la fille de Marie-Thérèse⁴ pour ce règne de fêtes et de tragédies, qui sema de tant de fleurs le chemin de l'échafaud.

Vous l'avez, dès l'abord aimé, le grand siècle par qui la France a surtout rayonné dans le monde. Vous l'avez aimé pour sa pleine culture de l'esprit français, pour ses lettres de claire lumière, pour sa pensée généreuse et sa philosophie légère, pour son art exquis, pour son charme et sa fragilité.

Et puis, quand l'esprit du temps vous a définitivement conquis, quand votre révolution personnelle est accomplie, le grand bouleversement social brusquement survenu vous rejette tout à coup à votre place de combat. Il faut que vous fassiez noblement cortège à la Reine de France jusqu'à l'affreux couteau.⁵ Il faut que vous jetiez l'anathème à la foule hurlante qui attend, dans le sang, Thermidor et Brumaire.⁶

Mais déjà la Patrie en danger⁷ vous avertit que, la royauté morte, il reste quelque chose à sauver. Après avoir maudit ce peuple, vous le plaindrez d'être implacable, féroce, sanguinaire. Et puis, combattant avec lui pour la défense du foyer, vous vous apitoyez sur l'atroce misère qui lui fit cette barbarie, vous l'admirez pour son audace, vous l'aimerez pour son héroïsme et sa haute vertu d'espérance.

Vous le connaîtrez alors. Vous saurez que sous notre médiocrité bourgeoise, comme sous le vernis brillant de l'ancienne cour, une masse tumultueuse⁸ bout dans les profondeurs, qui est de l'homme aussi. Entre deux tempêtes il

faut explorer l'abîme. L'aventure vous tente. Dès 1864, dans la révolutionnaire préface de *Germinie*,¹ vous écrivez : "Étude littéraire, enquête sociale." Et renouant votre tradition, vous vous réclamez de *la religion du siècle passé : l'Humanité*. C'est bien l'apôtre de l'humanité qui suivra pas à pas, dans la voie douloureuse, *Germinie Lacerteux* jusqu'à l'horreur de la fosse commune.² Il faut un croyant de la grande religion pour assister Éli³ jusqu'à l'ultime dégradation de l'imbécilité de misère, pour apporter, sans effroi, la piété suprême à la suprême ignominie.

Mais cette foule, tant maudite, vous tient maintenant par sa douleur. Le chevalier de Marie-Antoinette a tendu sa main fière à la fille Éli³ et ne la peut plus retirer. Vous l'avez bien reconnue, pourtant, la répugnante fille. C'est elle, n'est-ce pas, qui suivit en chantant, toutes les charrettes de mort, s'enrouant à insulter les victimes, convulsée de spasmes de joie à voir tomber les têtes. Violente, féroce, vous l'avez haïe; souffrante, torturée, si vous ne l'aimez déjà, vous lui êtes noblement secourable. Votre haine maintenant va toute à la tourbe⁴ odieusement décente, plus atroce peut-être que la bande sanguinaire d'il y a cent ans, qui rit vertueusement de l'âme souillée, du cœur flétri, du corps vendu, ajoutant à toute souillure un peu de sa propre boue. A la plèbe d'en haut maintenant l'anathème. Aux victimes dégradées, la charité vengeresse, la pitié.

Oui, c'est pitié, sans doute. C'est probité aussi, respect de l'art de vérité. Exprimer l'idée⁵ par la plume, la brosse, ou le ciseau, c'est la préciser par le juste contour de la formule avec laquelle elle s'identifie. La probité de l'outil exigeant la clarté, la sincérité de la pensée fait du bon ouvrier un hâsseur de mensonges—n'est-ce pas, Goncourt?—un éternel poursuivant d'idéal, que la vérité mène à la grande commiseration des choses.

Voilà pourquoi l'écrivain, qui se croit peut-être encore de réaction aristocratique,⁶ rien que par sa probité de savant et

sa sincérité d'artiste, levant les voiles de l'humaine misère, arrachant le cri de pitié, aura plus fait peut-être qu'un révolutionnaire pour préparer les grandes réparations sociales de l'avenir. Il aura façonné les âmes, forgé les volontés.

5 La vie fera le reste.

Ainsi vous aurez fait, Maître et ami, œuvre de science sociale, et ne vous en déplaie, œuvre de politique aussi. Car le moraliste et l'artiste ne se laissent plus disjoindre. Notre siècle a proclamé l'unité de la connaissance humaine.

10 L'esprit, un, ne comporte plus l'ancienne division en compartiments étanches.¹ La science ne se doit plus séparer de son expression d'art. Newton² est un poète, Balzac³ est un savant.

Abattons toutes les cloisons de mensonges. Guerre aux
15 mots qui séparent, par qui nous nous méconnaissions, par qui nous nous haïssons. Le savant dédaignera l'homme de lettres flétri de ce mot: amuseur. L'autre croira prendre sa revanche, proclamant que la science, c'est-à-dire l'homme, a fait faillite. Tous deux se déchaîneront contre la politique
20 qui n'est que leur serviteur, ayant pour emploi de traduire en faits sociaux toute expression, toute conception venue d'eux.

Pourquoi susciter absurdement l'un contre l'autre, ces hommes dont l'union aboutit à l'homme complet? Qu'im-
25 porte que le savant construise ses merveilleuses machines, si l'ouvrier s'y trouve rivé d'une chaîne plus dure? Qu'importe que le poète de tout art nous ravisse aux sublimes hauteurs, s'il retombe dans le trou plus profond de la noire misère? Qu'importe que le politique ait, d'un coup de surprise, réalisé
30 son rêve, si l'homme accru, l'homme affiné, dont il a besoin pour la construction merveilleuse, n'a pas été formé par les grands moralistes de science et d'art.

Réunissez, réunissez ce qu'avait séparé notre ignorance. Faites-nous des savants capables d'émotions d'art, des ar-
35 tistes d'observation, des politiques qui puissent sentir et qui

sachent comprendre. Faites-nous des hommes épris d'humanité.

- Quel pays, messieurs, a fait de plus grands efforts que la France vers ce haut idéal? Je n'oserais soutenir que la
- 5 politique nous ait placés au premier rang dans le monde. La culture scientifique des grands pays civilisés est à peu près de même valeur. Mais j'affirme hardiment que par ses lettres, par sa prodigieuse expansion d'art total, la France tient le monde attentif aux manifestations de sa pensée.
- 10 Si cet art n'est pas un vain amusement, un jeu de l'esprit, une distraction passagère, si c'est une civilisation, une société, une mentalité qui s'exprime, l'artiste qui vaut par lui-même,¹ vaut aussi par l'âme qu'il reflète, par les sensations où il plonge, par l'idéal où il vit. Ainsi l'art français, triomphant,
- 15 venge la France méconnue, calomniée.

Qui, plus que le Maître que nous fêtons, a pris sa noble part de cette œuvre admirable?

- Il me pardonnera de n'avoir pas assez parlé de lui. Je ne pouvais avoir l'impertinence d'essayer un jugement raisonné
- 20 de son œuvre. Je sais trop bien que je ne suis pas qualifié pour cela.

- Et puis, le jugement, c'est le jury que j'ai sous les yeux qui le rend. La présence de cette assemblée, spontanément réunie pour acclamer en Goncourt le type accompli de l'homme
- 25 de lettres françaises, en dit assez pour faire apparaître à tous la haute signification d'un tel hommage.

- Ce que vous atteste ici, vous, messieurs, que le monde connaît, vous que le monde écoute, c'est la belle unité d'une vie tout entière consacrée à la conception la plus haute et la
- 30 plus désintéressée de l'art. Ce que vous honorez, c'est l'obstiné labeur, la puissance de vie mise au service du plus noble idéal.

- Ce que tous les Français doivent fêter avec nous, c'est le bon ouvrier du bel outil de pensée de la France, c'est la gloire
- 35 des penseurs, des écrivains, des maîtres, continués par ceux d'aujourd'hui, qui ont fait de la langue française le plus puis-

sant organe de diffusion de lumière parmi le genre numain.

Langue de simplicité, de clarté, de vérité, qui semble comme le moule parfait de pensée où se viennent spontanément formuler les sensations les plus subtiles, les conceptions les plus hautes, les affirmations les plus généreuses. Langue de liberté, qui éveilla le monde des appels de l'esprit délivré. Langue de pitié, d'équité sereine et de bonté profonde, d'où jaillit la source vive de l'humaine solidarité. Langue d'amitié, langue d'amour, dont la naturelle harmonie peut, sans le rythme du vers, ravir l'âme aux sommets de l'émotion sublime. Langue adorée de tous ceux qui la sentent mouvoir en eux, qui la vivent. Langue des aïeux, langue de la terre, langue qui est de la patrie aussi. Oui, c'est la France elle-même, c'est le génie de notre race, c'est la gloire du passé, et, en dépit des heures mauvaises, c'est l'invincible espérance, l'ancre solide de l'avenir.

Le paysan retourne le sol, l'ouvrier forge l'outil, le savant calcule, le philosophe rêve. Les hommes se ruent en des chocs douloureux pour la vie, pour l'ambition, la fortune ou la gloire. Mais le penseur solitaire, écrivant, agissant, fixe leur destinée. C'est lui qui éveille en eux les sentiments engendeurs des idées dont ils vivent, et qu'ils s'efforcent de fixer en des réalités sociales. C'est lui qui, de ses formules obsédantes les pousse à l'action, aux grandes réparations d'équité, de vérité. C'est lui qui les enchante de la jeune espérance dont l'appel enivrant les entraîne à la vie. C'est lui qui les console, les refait, et, pansant les blessures, conduit le vaincu d'hier à la victoire de demain. Il ouvre les cœurs, pénètre la vie, révèle l'homme à l'homme, et véritablement le crée dans sa conscience et dans sa volonté.

Avoir été pour un jour, pour une heure, l'ouvrier d'une telle œuvre, suffirait à la gloire d'une vie.

Qu'à ce titre, les Goncourt soient salués par nous, honorés par tous, au premier rang de ces bons travailleurs par qui la République de beauté sociale se fera quelque jour de la République des lettres.

CLAUDE MONET¹ ET LES CATHÉDRALES

J'en demande pardon aux professionnels, je ne puis résister à l'envie de m'établir, pour un jour, critique d'art. La faute en est à Claude Monet. Je suis entré chez Durand-Ruel,² pour revoir à loisir les études de la cathédrale de Rouen³
5 dont j'avais eu la joie dans l'atelier de Giverny,⁴ et voilà que cette cathédrale aux multiples aspects, je l'ai emportée avec moi, sans savoir comment. Je ne puis m'en débarrasser. Elle m'obsède. Il faut que j'en parle. Et, bien ou mal, j'en parlerai.

10 Je me présente tout simplement comme un de ces êtres à deux pieds, dont le principal mérite est de promener sur la terre une paire d'yeux prêts à jouir de toutes les fêtes que nous offre la divine lumière. Et là-dessus, d'abord, j'ai quelques remarques à faire. Comment arrive-t-il que tant de
15 gens achètent à prix d'or tant de toiles bonnes ou mauvaises—plus souvent mauvaises que bonnes—et finissent probablement par en jouir, alors qu'ils seraient incapables de s'arrêter sincèrement cinq minutes devant le paysage ou la figure dont la représentation les ravit d'aise? Je sais bien qu'on nous
20 raconte que le peintre y met du *sien*.⁵ Mais rien n'empêche le spectateur d'en faire autant, et *l'Embarquement pour Cythère*⁶ lui-même ne nous séduit que parce qu'il nous suggère des émotions de réalités.

Dans le monde multiple, ce qui nous doit précisément
25 charmer, c'est l'instable vibration de vie qui anime le ciel et la terre et la mer, et toute la nature grouillante⁷ et toute la nature inerte. Eh bien! cette mouvante merveille de toute heure qui surgit à nos yeux de tous les spectacles de la planète lumineuse, ce miracle changeant, qui ne cesse que

pour enfanter d'autres miracles, cette intensité de vie qui nous vient de l'homme ou de la bête, mais qui nous vient aussi de l'herbe, du bois, et de la pierre, la terre nous en prodigue la fête sans jamais se lasser. Il n'est donc pas du tout
5 besoin d'être millionnaire pour se procurer des jouissances d'art supérieures à celles du malheureux amateur condamné à user, pendant vingt ans, les mêmes épithètes stériles sur les mêmes toiles obstinément immuables.

Pendant que l'infortuné se rétrécit, racornit sa faculté de
10 voir¹ et de sentir, paralyse, pétrifie sa puissance d'émotion, je vais de par le monde, j'interroge les choses, je tâche de saisir leurs fuyants aspects, à me mettre à l'unisson de leur harmonie, à pénétrer leur inexprimable mystère, à jouir des spectacles changeants dans une acuité de joie que je laisse au
15 monde mouvant le soin de renouveler sans cesse. Je m'aperçois alors que pendant que mon faible curé se met à la torture pour s'ébahir de miracles qui ne sont pas, je vis, moi, au sein d'un perpétuel prodige qui m'affole et m'enivre de réalités miraculeuses.

20 Oui, l'humanité vit dans un miracle, dans un miracle vrai, d'où elle peut incessamment tirer d'incroyables joies: seulement, elle ne le perçoit pas, ou pour parler avec plus de précision, elle commence à peine à en formuler la notion. Depuis des milliers et des milliers d'années, l'œil humain
25 s'oppose à la planète qui lui renvoie, toute palpitante, les ondes de vie jaillies de l'incendie solaire. Tout ce qui nous est parvenu des monuments de l'art depuis la hache primitive d'une proportion heureuse et d'une coloration puissante, depuis les profils d'ours et de mammoth qu'un Léonard²
30 de l'âge de pierre dessina sur les os du musée de Saint-Germain³ jusqu'à la cathédrale de Monet, nous permet d'apprécier sommairement les phases de vision par où notre race a passé.

Nous savons que ce qui a frappé nos aïeux d'abord, c'est la vie dans ses manifestations les plus bruyantes. La forme
35 d'ensemble, le modelé sommaire,⁴ une coloration moyenne,

vaguement perçue, sans précision de tons ou de valeurs. N'est-ce pas aujourd'hui même la vision de l'enfant, qu'il modèle, dessine ou colorie? Nous savons que les anciens, Asiatiques, Égyptiens, Hellènes, bien que leur mythologie
 5 témoigne d'une vive impression des phénomènes du monde et des aspects mouvants de la terre, ne conçoivent pas le besoin d'exprimer comme nous les sensations reçues du spectacle des choses.

Interrogez les vases grecs dont beaucoup reproduisent
 10 quelques-unes des plus fameuses peintures de l'antiquité, cherchez un paysage, un arbre, un rocher, une mer, une eau courante ou paisible. Depuis longtemps, sans doute, les poètes avaient marqué leur vive perception de certains aspects de ce que nous résumons aujourd'hui dans le mot com-
 15 préhensif de *nature*, mais la sensation n'était pas suffisamment précisée pour que Zeuxis¹ dépassât l'effort des natures mortes. Virgile² a chanté les champs, quel Latin a entrepris de les peindre? Faut-il parler des Primitifs,³ de leurs arbres, de leurs rocs, de leurs prairies? Voyez l'étrange paysage que
 20 le grand Léonard⁴ de la Renaissance donne pour fond de tableau à sa Joconde.⁵

La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

Voilà, suivant la remarque de Théophile Gautier,⁶ la seule impression que le génie de Molière⁷ nous ait jamais
 25 transmise de ses contemplations champêtres. Il faut après, Rembrandt,⁸ La Fontaine⁹ et Rousseau¹⁰ pour s'éprendre de la terre. Comment apprécier aujourd'hui le paysage composé du Poussin?¹¹

Je n'ai pas à faire ici l'histoire du paysage. Il me suffit de
 30 remarquer avec Gustave Geffroy¹² que le soleil qui luit pour tout le monde, longtemps n'a guère lui pour la peinture: "C'est Ruysdaël,¹³ Hobbéma,¹⁴ si l'on veut des noms de grands paysagistes, le feuillage persillé, métallisé,¹⁵ est couleur d'encre, le soleil s'est éteint, tout apparaît éclairé du jour
 35 sombre de l'atelier." Corot¹⁶ eut l'émotion lumineuse.¹⁷ L'édu-

cation de l'œil progressivement se faisait. Comme le dit justement Geffroy dans cette admirable étude de l'impressionnisme qui nous a tous si vivement frappés: "Le sens de la lumière ne pouvait pas être dans l'œuvre d'art alors qu'il
5 n'était pas dans la connaissance. . . . La peinture, comme le reste de l'expression humaine, devait refléter la lente découverte des choses et de soi qui est le fond de la destinée humaine."

Avec l'école impressionniste¹ s'affirme enfin la souveraineté de la lumière. Elle éclate, elle envahit l'être, elle
10 s'impose en conquérante, elle domine le monde, support de sa gloire, instrument de son triomphe.

Qui ne comprend désormais que l'œil voit aujourd'hui d'autre façon que naguère. Il a, après de longs efforts,
15 découvert la nature, obscure d'abord, maintenant de lumière. Ce n'est pas tout. Qui peut dire quelles joies sont réservées à l'affinement du regard par l'ultérieure évolution de notre faculté de voir?

Quand je vis Monet avec ses quatre toiles devant son
20 champ de coquelicots, changeant sa palette à mesure que le soleil poursuivait sa course, j'eus le sentiment d'une étude d'autant plus précise de la lumière que le sujet immuable² accusait plus fortement la mobilité lumineuse. C'était une évolution qui s'affirmait, une manière nouvelle de regarder,
25 de sentir, d'exprimer, une révolution. De ce champ de coquelicots, bordé de ses trois ormeaux, date une époque dans la sensation comme dans l'expression des choses.

Les meules, les gerbes, les peupliers suivirent. Les mêmes meules, les mêmes gerbes, les mêmes peupliers, au couchant,
30 au levant, au midi, dans la brume et dans le soleil, dans la pluie et dans le vent. Et puis ce fut Vernon,³ éclatant de lumière ou fondu dans le brouillard.

Alors l'artiste comprit que c'était une analyse relativement sommaire du phénomène, et que si, dans une égale jour-
35 née, le matin rejoint le soir par une série de transitions infinies,

chaque moment nouveau de chaque jour variable constitue, sous la mobile lumière, un nouvel état de l'objet qui n'a jamais été et jamais ne sera plus. Cet état, l'œil parfait doit être apte à le saisir comme la main à le rendre.

5 N'est-ce pas là vraiment une conception nouvelle et de la perception et de l'expression?

L'objet obscur en soi reçoit du soleil toute vie, tout pouvoir d'impression visuelle. Mais ces ondes lumineuses qui l'enveloppent, qui le pénètrent, qui le font irradier dans le
10 monde, sont en perpétuelle turbulence, hautes lames d'éclairs, embruns de lumière,¹ tempêtes de clartés. Que sera le modèle sous cette fureur d'atomes vivants à travers laquelle il transparaît, par laquelle il nous est visible, par laquelle, pour nous, *il est*, véritablement. Voilà ce qu'il faut savoir
15 maintenant, ce qu'il faut exprimer par la peinture, ce qu'il faut décomposer de l'œil et recomposer de la main.

C'est, en effet, ce que l'audacieux Monet entreprit de faire avec ses vingt toiles de la cathédrale de Rouen, réparties en quatre séries que j'appellerais: *série grise*, *série blanche*,
20 *série irisée*,² *série bleue*. Avec vingt toiles, d'effets divers justement choisis, le peintre nous a donné le sentiment qu'il aurait pu, qu'il aurait dû en faire cinquante, cent, mille, autant qu'il y aurait de secondes dans sa vie, si sa vie durait autant que le monument de pierre, et qu'à chaque battement
25 de son pouls il pût fixer sur la toile autant de moments du modèle. Aussi longtemps que le soleil sera sur elle, il y aura autant de manières d'être³ de la cathédrale de Rouen que l'homme pourra faire de divisions dans le temps. L'œil parfait les distinguerait toutes, puisqu'elles se résument en des
30 vibrations perceptibles même pour notre actuelle rétine. L'œil de Monet, précurseur, nous devance et nous guide dans l'évolution visuelle qui rend plus pénétrante et plus subtile notre perception du monde.

Ainsi l'art, en s'attachant à exprimer la nature avec une
35 précision de plus en plus affinée, nous apprend à regarder, à

percevoir, à sentir. Et de l'expression toujours plus serrée¹ jaillit la sensation toujours plus aiguë. La merveille de la sensation de Monet, c'est de voir vibrer la pierre et de nous la donner vibrante, baignée des vagues lumineuses qui se
5 heurtent en éclaboussures d'étincelles. C'en est fini² de la toile immuable de mort. Maintenant la pierre elle-même vit, on la sent muante de la vie³ qui précède en la vie qui va suivre. Elle n'est plus comme figée pour le spectateur. Elle passe. On la voit passer.

- 10 Je ne dis rien de la technicité.⁴ Ce n'est pas mon affaire. Je ne sais plus quel peintre de l'antiquité, impuissant à rendre l'écume d'un cheval emporté, jeta sa brosse, de dépit, qui, s'écrasant sur le panneau, réalisa de hasard ce que l'art n'avait pu faire. A regarder de près ces cathédrales de Monet, il
15 semble qu'elles soient faites de je ne sais quel mortier versicolore⁵ broyé sur la toile dans un accès de fureur. Tout cet emportement sauvage est fait de passion sans doute, mais de science aussi. Comment l'artiste peut-il, à quelques centimètres de sa toile, se rendre compte d'un effet à la fois précis
20 et subtil qu'on ne peut apprécier qu'avec un recul de plusieurs mètres, c'est le déconcertant mystère de sa prunelle.

Tout ce qui m'importe, c'est que je vois surgir le monolith⁶ dans son unité puissante, dans son autorité souveraine. Le dessin serré,⁷ net, mathématiquement précis, accuse, avec
25 la conception géométrique de l'ensemble, et les masses qui s'ordonnent et les vives arêtes du fouillis sculptural⁸ où s'enchassent les statues. La pierre est dure et résistante sous le poids des siècles. La masse tient bon,⁹ solide dans l'estompe de brume, attendrie sous les ciels changeants, éclatant en
30 poudreuse fleur de pierre dans l'embrasement du soleil. Fleur de pierre vibrante, inondée de lumière de vie, offrant aux baisers de l'astre ses troublantes volutes de joie,¹⁰ et faisant jaillir la volupté de vivre des caresses d'un rayon d'or sur un peu de poussière.

- 35 Habilement choisis, les vingt états de lumière des vingt

toiles s'ordonnent, se classent, se complètent en une évolution achevée. Le monument, grand témoin du soleil, darde au ciel l'élan de sa masse autoritaire qu'il offre aux combats des clartés. Dans ses profondeurs, dans ses saillies,¹ dans ses
5 replis puissants ou ses arêtes vives, le flot de l'immense marée solaire accourt de l'espace infini, se brise en vagues lumineuses battant la pierre de tous les feux du prisme,² ou apaisée en obscurités claires. De cette rencontre, se fait le jour, le jour changeant, le jour vivant, le jour noir, gris, blanc, bleu pour-
10 pré, toutes les gammes de lumière.

Accrochées comme elles sont, les vingt toiles nous sont vingt révélations merveilleuses, mais l'étroite relation qui les lie échappe, je le crains, au rapide observateur. Ordonnées suivant leur fonction, elles feraient apparaître la parfaite
15 équivalence de l'art et du phénomène:³ le miracle. Supposez-les rangées aux quatre murailles en séries de transitions de lumière:⁴ la grande masse noire au début de la *série grise* qui va toujours s'éclairant, la *série blanche* allant de la lumière fondue⁵ aux précisions éclatantes qui se continuent et s'achè-
20 vent des feux⁶ de la *série irisée*, lesquels s'apaisent dans le calme de la *série bleue* et s'évanouissent dans la divine brume mourante.

Alors, d'un grand coup d'œil circulaire, vous auriez, en éblouissement, la perception du monstre, la révélation du
25 prodige. Et ces cathédrales grises, qui sont de pourpre ou d'azur violenté d'or;⁷ et ces cathédrales blanches, aux portiques de feu, ruisselantes de flammes vertes, rouges ou bleues; et ces cathédrales d'iris, qui semblent vues au travers d'un prisme tournant; et ces cathédrales bleues, qui sont
30 roses, vous donneraient tout à coup la durable vision, non plus de vingt mais de cent, de mille, d'un milliard d'états de la cathédrale de toujours dans le cycle immense des soleils. Ce serait la vie même telle que la sensation nous en peut être donnée dans sa réalité la plus intense. Ultime perfection
35 d'art, jusqu'ici non atteinte.

LA VENDÉE ET LES VENDÉENS

Mes chers concitoyens,¹

Je ne trouverai point de mots pour vous exprimer ma joie de l'accueil qui m'est fait au pays natal, pour vous dire à quel point je suis touché des manifestations trop flatteuses de
5 votre amitié. Si la faiblesse de mes propres mérites ne m'est que trop connue, je ne vous en suis que plus reconnaissant de vouloir bien me juger sur ma bonne volonté.

.
C'est pour l'action que je viens parmi vous, dans l'unique pensée d'apporter l'encouragement aux républicains de la
10 Vendée² en même temps que pour l'y chercher moi-même dans la constatation de l'accord de tous les républicains, depuis les rives méditerranéennes jusqu'aux extrêmes côtes françaises de l'Océan,³ du Var⁴ à la Vendée.

Cet accord nécessaire, cette collaboration de tous les
15 républicains pour l'achèvement de la grande construction de droit, conçue et commencée par nos aïeux de la Révolution française, voilà ce que je viens solliciter de vous.

Avec le salut du gouvernement républicain à la Vendée républicaine, je vous apporte la ferme et loyale proposition de
20 travailler tous d'un même effort à l'établissement définitif du régime de droit, c'est-à-dire de liberté politique et de justice sociale qui, seule, pourra fonder parmi nous la grande paix de la République française. En cette simple formule se trouve contenu en effet tout le programme du gouvernement répu-
25 blicain: paix extérieure dans l'indépendance, dans la dignité, paix intérieure dans les garanties du droit de chacun, paix à tous les hommes de bonne volonté.

Ne vous semble-t-il pas que c'est bien en Vendée, dans l'ancienne Vendée des paysans réfractaires aux idées de la

Révolution française, dans la Vendée pour une si grande part déjà républicanisée, qu'il convient de répéter aujourd'hui, à ceux qui les nient contre l'évidence, que notre but est de paix, que nos procédés de gouvernement sont de justice et de
5 liberté.

C'est bien nous, les républicains, n'est-il pas vrai, qui avons revendiqué, qui avons conquis contre l'église romaine la liberté de conscience, que le pape Grégoire XVI¹ appelait un délire. C'est bien nous dont les anciens, ici même, ont souffert, ont lutté pour nous assurer la plus précieuse conquête de
10 l'humanité, le droit de penser librement.

Qui mieux que vous, hommes de la terre vendéenne, peut savoir de quel prix fut payé, dans ces temps légendaires dont notre enfance a recueilli les sanglants récits de la bouche
15 même des derniers témoins, notre droit imprescriptible de penser, de croire, de vivre paisiblement selon les directions de notre conscience?

Ils disent une terrible histoire, nos chemins creux² bordés de chênes centenaires, qui virent passer les héroïques bleus³ du drapeau tricolore,⁴ les Mayençais⁵ revenant du Rhin glorieux, pour aller tomber sous les balles françaises dans les fourrés de Torfou.⁶ Vous, dont les aïeux furent, comme les
20 miens en cette affreuse bataille, les bons soldats de la France nouvelle, vous savez bien que ce sang généreux ne fut pas versé vainement. Les enfants ont repris l'œuvre interrompue et voici les bleus debout, au cœur de l'ancienne terre des Chouans,⁷ pour offrir aux frères égarés, non plus je ne sais
30 quelles parcelles de privilèges, mais les pleines garanties pour le droit de chacun. C'est la grande victoire républicaine qui n'est la défaite de personne, où tous avec honneur peuvent et doivent se réconcilier. Car c'est aux soldats des deux camps que je m'adresse aujourd'hui, aux Chouans ainsi que nous le disons toujours, tout comme aux champions de la Révolution française.

Au dernier Chouan je viens dire: la lutte dont tu fus le soldat s'est étendue bien au delà de ton Bocage¹ et de ton Marais, ce ne fut qu'un moment de combat éternel pour la libération de l'homme et tu peux découvrir aujourd'hui que
15 la bataille n'a pas cessé, depuis que tu as déposé les armes. Partout elle continue, en France comme ailleurs, non plus nécessairement à coups de fusil, mais plus efficacement à coups de pensée, par le livre, par la parole, par la leçon. Le combat n'est plus au chemin creux, il est à l'école. Homme
10 des générations anciennes, ne t'arrête pas aux partis pris, aux préjugés d'autrefois. Interroge bravement les faits, juge-nous sur nos actes, regarde ce pays qui se couvre d'écoles, d'asiles pour les souffrants de la terre. La loi républicaine t'a donné la liberté qu'aucune monarchie n'avait pu concéder
15 au peuple français en des siècles d'histoire. Le législateur républicain, l'administration républicaine sont tout aux préoccupations d'assainissement, d'hygiène publique, aux entreprises d'assistance sociale, recherchant toutes mesures qui peuvent rendre la vie meilleure, au premier rang les devoirs
20 de solidarité, partout les ligues des particuliers et des représentants du pouvoir public contre tous les fléaux. Déjà se prépare l'assurance contre la vieillesse, contre la maladie, contre toutes les formes de la misère. Et pour commencer, au premier rang de nos occupations actuelles, le problème
25 d'une plus juste répartition des charges publiques, qui doivent être désormais proportionnées aux forces de chacun. Compare avec l'abjection des anciens temps et prononce pour toi-même et pour ta postérité.

Ce dernier Chouan, amis, je l'ai vu, je l'ai rencontré dans
30 les courses vagabondes de ma jeunesse où j'apportais à son foyer les premiers essais de mon jeune talent de guérisseur. J'ai causé familièrement avec lui, parfois même j'ai vainement entrepris de faire le siège de son esprit fermé, toujours me heurtant à son redoutable silence. Mais aussi j'ai vu
35 grandir ses enfants, j'ai vu leurs préjugés tenaces se fondre

aux premiers enseignements de la société nouvelle, et tandis qu'à cette heure ils suivent, front courbé sur le soc, le pénible sillon de leur bœufs dans la terre rebelle de notre Bocage, qu'ils relèvent la tête et vous verrez luire en leurs yeux, grâce
5 à nos incessants efforts, l'espérance d'un avenir meilleur, la joie d'un avenir prochain dont ils seront eux-mêmes, grâce aux bienfaits de la démocratie républicaine, les artisans glorieux. Et moi, qui les ai suivis si souvent, moi qui à leurs côtés piquais jadis d'un aiguillon cruel les bonnes épaules de
10 "Tête Large"¹ et de "Farinet," moi qui suis de leur terre, moi qui sais quels trésors d'endurance, d'énergie, de vaillance se cachent en ces âmes, moi qui ne les ai quittés que pour travailler à leur affranchissement, moi qui achèverai parmi eux mes derniers jours, moi qui les aime, moi qui peux témoigner
15 de leurs aspirations, de leurs pensées, quel intérêt pourrais-je avoir qui ne fût pas le leur? Comment n'aurais-je pas le droit d'espérer en eux, de venir leur crier que nous les attendons pour le plus grand effort de rénovation sociale sous le drapeau tricolore, qui ne fut pas celui de leurs pères, et qu'ils
20 peuvent et qu'ils doivent venir à nous sans humiliation ni apostasie, puisque la réconciliation a pour condition première le droit égal de tous les Français.

Et qui me contestera le droit de parler ainsi? J'ai vu quelque chose du monde. Aucun spectacle des contrées et
25 des hommes, aucune grâce de la terre, aucune splendeur du ciel, aucun champ de la plus grande histoire, n'a pu mordre en mon cœur sur l'amour du pays natal. Le charme m'avait pris, le charme m'a gardé. Plaine, Marais, Bocage,² je suis resté fidèle à notre bonne terre. Comment aurais-je cessé
30 d'aimer notre plaine mouvementée, où moutonnent dans l'aveuglante lumière³ les grandes vagues de moissons fauves; notre Marais tout d'herbes, d'oiseaux sauvages, de troupeaux envasés, où le bâton sautoux⁴ me lançait par-dessus les perfides canaux dont plus d'une fois, à mes dépens, j'ai exploré
35 les profondeurs; notre Bocage enfin, notre cher Bocage de

granit avec ses ravins, ses eaux, ses douces vallées isolées du monde que domine la montagne des Alouettes,¹ d'où se découvrent les tours de Nantes² et les feux de La Rochelle³ et de Ré?⁴ Cette terre est la nôtre, nos anciens y dorment en
5 paix, nous y avons vécu, nous y dormirons tous, après la bonne tâche accomplie. Nôtres aussi les sentiments, les idées, les volontés, non plus seulement de la grande tourmente révolutionnaire, mais des générations qui se sont succédées sur notre sol, en pleine communion avec les sentiments, les
10 idées, les volontés de l'ensemble desquels est sortie la France d'aujourd'hui.

Nous sommes Vendéens, mais nous sommes de la France totale qui s'est faite avec le concours de nos bras, de nos cerveaux, de nos cœurs; nous ne fûmes pas tous hier de la
15 France républicaine, nous prétendons que chacun de nous en soit aujourd'hui. Sans doute, nous voulons garder la France, toute la France, mais nous voulons être Français avec tous les traits d'une individualité régionale⁵ qui nous est chère, nos traditions, nos mœurs, nos habitudes de penser et de faire
20 qui ne s'opposent pas, comme on le croit trop souvent, à l'évolution des idées. Toutes les belles qualités qui font l'originalité de votre caractère, je n'aurai garde de les revendiquer pour moi-même; mais comment nier que je doive peut-être à certaines tendances du caractère vendéen le
25 meilleur des inimitiés que j'ai pu recueillir sur mon chemin: l'instinct d'indépendance, la liberté de la critique, l'obstination têtue, la combativité? Ceux qui vous font grief de ces vertus, déplaisantes pour les oppresseurs de tous noms, ignorent peut-être que grâce à notre humeur combative nous
30 fûmes avec nos cousins bretons le dernier bataillon carré des Celtes, des Gaulois,⁶ faisant front à la fois contre les milices de Rome et contre les hordes de la Germanie, souvent défaits, jamais soumis, nous reposant dans la lutte contre l'envahisseur de la mer, ainsi que l'attestent tous les monuments de la
35 côte. C'est sur notre terre qu'est venue s'arrêter l'invasion

des Maures.¹ Notre vie fut de luttres contre l'envahisseur. Il n'y a pas de meilleurs Français que nous, et ce que les ignorants dénomment notre patois, qu'est-ce donc, sinon la belle jeunesse de la robuste et féconde langue d'oïl,² la langue
5 libératrice de notre Rabelais?³ Armorique⁴ et Vendée, nous sommes le plus pur sang des Gaules, les fils de ceux qui n'ont pas capitulé devant César.

Quel effroyable malentendu, il y a cent ans, nous jeta les uns contre les autres, nous isola des mouvements de la grande
10 patrie! Malentendu de mots plutôt que de pensées profondes. C'est l'histoire même d'aujourd'hui. Notre paysan muet, prompt de corps et de méditation lente, d'un idéalisme étroit peut-être mais puissant, aime avant tout la quiétude sur la terre, il veut la paix du travail, il a la défiance du dehors
15 jusqu'à qualifier parfois d'étranger⁵ le compatriote du village voisin; il entend être libre, il n'admet pas qu'on le violente, et dans la formidable poussée de la Révolution ce qu'il vit d'abord, c'est qu'on le troublait. Jusque-là soigneusement tenu hors du mouvement des idées par l'Eglise et par la
20 monarchie, quand il put croire que le perturbateur révolutionnaire était un nouvel oppresseur, il fit front contre lui, comme il avait fait toujours contre l'envahisseur, sans vouloir s'enquérir des idées qui pouvaient mouvoir à son profit les armées de la Révolution. C'est ainsi qu'ayant à cœur d'a-
25 bord la liberté, il se lança dans l'aveugle bataille contre les soldats de la liberté, sans voir que cette fois il se trouvait, non plus contre Rome, mais contre sa France, contre sa Vendée. C'est qu'il ne suffit pas de vouloir être libre, si l'on n'est pas capable de discerner d'abord dans la liberté de tous la sûre
30 garantie de la liberté de chacun. Nous savons assez que l'effort traditionnel de toutes les dominations toujours fut de brouiller les esprits là-dessus.

Aujourd'hui, comme au temps de l'ancienne guerre civile, c'est la question de la liberté de conscience qui nous est
35 posée. On ose dire que les républicains sont des persécuteurs

quand ils ne font rien que de réaliser les conditions de droit par lesquelles doit s'accomplir la libération des esprits. La liberté de conscience est le principe fondamental du parti républicain. Notre gloire est d'affranchir ceux-là même qui
 5 nous maudissent. Mais n'est-il pas temps que nous cessions d'être méconnus par ceux-là même de nos concitoyens à qui nous apportons en dépit d'eux-mêmes la vie de liberté? C'est pour m'expliquer avec ceux qui nous jugent sans nous comprendre, sans se comprendre eux-mêmes, que je suis
 10 venu parmi vous.

J'ai fait mes débuts dans la vie politique, non loin d'ici, au temps du plébiscite impérial,¹ et pour avoir averti mes concitoyens, quand il en était temps encore, de ce qui devait suivre, je fus hué, menacé par des hommes que toujours,
 15 jusque-là, j'avais tenu pour amis. L'erreur des paysans, ce jour-là, nous a coûté dix milliards et deux provinces,² sans parler du sang versé. Il ne faudrait pas que la leçon fût perdue. Puissé-je aujourd'hui être mieux écouté! Je le serai sans doute, car nos lois de liberté me permettent de parler
 20 plus haut et d'être mieux entendu. •

* * * * *

Notre espoir est dans l'éducation de la démocratie, non pas dans cette éducation qui se propose d'imposer les idées, mais dans l'éducation qui ouvre les intelligences et laisse à la pleine liberté de discussion le soin de faire définitivement la
 25 lumière. Les républicains n'ont pas de congrégation de l'Index.³

Ce n'est pas moi qui voudrais déprécier la grande œuvre des instituteurs des deux sexes, qui ont déjà tant fait pour l'éducation populaire et qui bientôt par nous seront mis en
 30 état de faire mieux encore. Je les en remercie publiquement. Mais je tiens à dire qu'au sens le plus élevé du mot, à toute heure de la vie, chacun de nous peut être et est véritablement un éducateur, s'il est capable de mettre à profit les moyens d'enseignement que met à son service la liberté républicaine.

Au lieu de nous congratuler tous et de chanter victoire à tout propos pour nous reposer avant d'avoir agi, considérons moins ce qui a été fait que ce qui reste à faire, et occupons-nous d'organiser en tous lieux la grande et féconde propagande de l'idée. La monarchie exige de tous la soumission irraisonnée, l'inertie. La République veut pour citoyens des hommes d'action.

S'il en est qui ont cru que la loi de séparation¹ mettait fin brusquement à l'état d'esprit qui a créé le régime de privilèges, ils se sont gravement trompés. C'est un nouveau régime qui commence, mais, comme je l'ai dit tout à l'heure, ce nouveau régime, il ne suffit pas de le proclamer, il faut être encore capable de le vivre, dans l'esprit de tolérance et de droit commun directement contraire à l'esprit de privilège qui finit
15 présentement.

C'est à cette grande œuvre que vous pouvez, que vous devez concourir par votre action quotidienne, républicains qui. m'écoutez, c'est à cette noble tâche que je vous convie.

Répandez-vous dans les campagnes, portez-y la grande parole de liberté, montrez au paysan tout ce que la République a fait pour l'affranchir, montrez-lui tout ce qu'elle prépare, tout ce qu'elle fera demain pour achever son émancipation, pour l'élever à la dignité suprême d'homme libre, d'homme éclairé. Dites-lui que la liberté se complétera par la
20 justice sociale. Enseignez-lui à ne pas s'effrayer des mots et à ne rien redouter de ce mot de socialisme dont on essaye absurdement de l'effrayer.

Le socialisme n'est pas un dogme qui puisse par la vertu d'une formule changer les conditions de la vie humaine. Il sera ce que voudront les paysans de France, qui sont la majorité des Français. Il sera la justice sociale en action, dans la mesure où les réformes proposées s'adapteront à l'état d'esprit, aux besoins permanents des populations de nos villes et de nos campagnes.

35 Qu'on ne se laisse donc pas affoler par des généralisations

hâtives, par des actes de violence tout aussitôt réprimés. La question sociale est posée dans tous les pays du monde, et nous ne voyons pas que l'autocratie soit en voie de la résoudre plus aisément que les gouvernements de liberté. Les Français, maîtres d'eux-mêmes, sauront faire leur propre destinée.

La République n'est rien qu'un instrument d'émancipation, de justification, un instrument d'évolution par l'éducation de tous, par l'effort de chacun.

Servez-vous du bon outil, organisez-vous pour la conquête des intelligences, exercez-vous dans vos conseils locaux et régionaux¹ au maniement des affaires publiques, pour la bonne démonstration des heureux résultats d'un gouvernement de liberté. L'avenir de la République est dans le développement des libertés régionales.

Organisez-vous, rencontrez-vous, délibérez, unissez-vous par l'action dans l'intérêt de la Patrie et de la République. Montrez-vous hommes d'action, à toute heure, car il n'y a pas de patrie, il n'y a pas de liberté, il n'y a pas de justice, pour l'homme résigné, pour l'homme éternellement soumis. Soyez tolérants mais résolus dans la défense des libertés publiques. Recherchez la bonté, la justice dans tous les domaines, et, pour avoir le droit d'avoir raison, soyez forts, forts pour la défense de votre droit, forts pour la défense du droit de tous dans une patrie d'humanité généreuse, selon les traditions de notre race dont il nous plaît de nous enorgueillir.

II

LE ROMANCIER

LE CHÂTEAU DE PUYMAUFRAY

(Dé son livre *les Plus forts*)

La fin d'une journée de décembre. Un soleil vitreux qui se dissout en lumière glacée² dans la brume où frissonne l'entrelacis des branches. Des sifflements de bise sur les guérets durcis, parmi le grelottement des feuilles desséchées qui
5 s'obstinent aux chênes. Des corbeaux silencieux, au plus haut, en vol droit, regagnent la forêt. La terre sonore jette au vide du ciel les derniers échos du labeur: le retentissement de la cognée lasse, le pas martelé des chevaux, le gémissement des roues, un cri d'appel, un beuglement plaintif, une chanson
10 lointaine pour l'espérance de l'aube de demain, la réponse effarée de la chouette affirmant d'abord le triomphe de la nuit.

Sur sa colline, tachée des rouilles où le soleil a laissé de sa chaude lumière aux froidures, Puymauf-ray-en-Poitou³ dresse la tourelle carrée de son église trapue. Aux vieilles tuiles
15 fauves, aux murailles pâlissantes s'attardent des restes de lueurs. Les spirales bleuâtres que disperse le vent disent l'âtre flambant pour le repas du soir. L'homme des champs les voit d'un œil ami, presse le pas vers la soupe fumante, en hâte des joies de la veillée: propos de la terre, rires bruyants,
20 bousculades amoureuses dans la chaude obscurité de l'étable. Les fenêtres s'allument de l'éclat des fagots qui pétillent.

Au travers du chemin, la forge, porte ouverte, darde une large voie d'aveuglante lumière où s'agitent des ombres. Bêtes et paysans, cheminant d'un pas lourd, émergent fantas-
25 tiquement dans une apothéose d'incendie pour se replonger tout à coup dans la nuit. Aux coups sourds sur la pâte rougie⁴ répond le clair carillon de l'enclume. Les bras nus font voler les marteaux qui retombent et pétrissent la masse

de feu d'où s'élancent des éblouissements d'étincelles. Et, quand le fer mal dompté retourne à la fournaise pour l'épreuve nouvelle, les démons, rangés en cercle, haletants dans le grondement du soufflet qui mugit en tempête, attendent, 5 la main au manche de l'outil, que le métal revienne s'offrir à leurs coups. C'est la halte de causerie, le court moment où le flâneur engourdi qui vient se "chauffer les yeux,"¹ le fermier en quête de sa ferraille, échantent les nouvelles du jour, font de l'ancre du forgeron de village un foyer de rumeurs² à 10 l'usage des curiosités survenantes.

La pause venait justement de se faire à la forge de Puy-maufray, et Pierre Queté, le bras gauche devant les yeux, aspergeait le brasier³ du petit balai trempé d'eau qui l'avive, quand un bruit de bottes ferrées sur la route, suivi d'un aboie- 15 ment, fit d'ensemble retourner les têtes. Deux hommes, peau de bique et cape fourrée,⁴ fusil en bandoulière et chiens aux talons, jaillirent brusquement de l'ombre et coupèrent d'une vive allure le faisceau de lumière.

Ce ne fut qu'une apparition, suffisante d'ailleurs pour per- 20 mettre à chacun de reconnaître les personnages. Pierre, son balai en l'air, s'arrêta net et ne dit rien. Les autres, souriaient niaisement, comme fait le paysan qui veut dissimuler sa pensée, fixaient avec attention les tabliers de cuir déchiquetés de brûlures.

25 Après un court silence:

—M. Henri⁵ rentre bien tard ce soir, fit quelqu'un à mi-voix.

—Je l'ai rencontré ce matin, au petit jour, dit un autre, qui battait le taillis des Touches. Il a manqué sa bécasse à 30 bout portant. C'est ça qui ne serait pas arrivé autrefois!

—Il était si bon tireur!

—Il bat encore les bois toute une journée.

—Il s'éreinte.⁶ Il a passé les soixante ans.

—Il est si changé!

35 —Qu'est-ce qu'il a?

—On ne sait pas. Apparemment que chacun a sa misère.

Tandis que ces propos s'échangeaient, les deux hommes avaient poursuivi leur chemin. Le marquis de Puymaufroy et son garde, encore alertes tous deux, marchaient d'un
5 bon pas, sans mot dire. Arrivés aux dernières maisons, ils tournèrent brusquement à angle droit pour s'engager dans le gouffre noir d'une avenue de hauts fûts séculaires. Toute déchue de son antique splendeur, l'"Allée," comme on dit au village, ne présente plus que d'énormes vestiges de monstres
10 disloqués, déchirés, rompus par la tempête, la foudre ou les coups non moins impitoyables de l'âge. Mais la terre, parfois, a pour ses vieux enfants d'inépuisables sources de jouvence. Des vieux troncs moussus aux blessures béantes s'élancent de jeunes rameaux tordus au travers des bois morts en
15 quête de lumière. Et les bras ancestraux, où s'accroche la nouvelle postérité de branchages, se rejoignent, se croisent, mêlent, dans l'inextricable embrassement, au suprême effort des décadences finissantes, le fol élan d'une jeunesse dont la sève se fait des décompositions de la mort.

20 La pente rapide précipite le pas des chasseurs au creux du vallon où, sous la vague lueur lunaire, déjà sommeille le château. En cinq minutes de marche, le ciel tout à coup se retrouve à l'issue des ramures qui s'entre-choquent, avec un bruit de houle, dans le vent. Par delà le fossé, en partie
25 comblé de pierres, apparaît la grande muraille flanquée de deux tours écroulées où dansent les squelettes d'arbres nains en figure de gnomes dont le vent convulse les membres noueux dans la nuit. Deux cintres inégaux, "le grand et le petit portail," avec leurs panneaux de planches pourries font
30 apparence de fermeture.¹ Mais le battant poussé du doigt s'ouvre en tremblotements,² accueille d'une sénile plainte le retour du seigneur en rustique équipage. Les chiens s'élancent avec des aboiements de joie dans la cour bordée de communs où s'entassaient jadis les redevances³ de la terre,
35 vont annoncer l'arrivée, hâter les préparatifs de bienvenue.

Les hommes suivent, toujours muets, traversent le pont de pierre du "canal," pénètrent dans la cour d'honneur toute parée de lierre et d'herbes sauvages. A droite, l'antique chapelle où bēlent maintenant les moutons. A gauche, "la
5 volière" où les tas de pommes de terre, le blé, l'avoine, ont remplacé les faucons.

Dans le quadrilatère de ses douves d'eau boueuse, le château blafard parmi les tristes nuées dresse l'inexpressive façade de ses trois étages à fenêtres croisillonées,¹ lugubre-
10 ment noires. Le pont-levis, dont les poutres branlantes sont depuis deux siècles encastrées dans la pierre, s'accule à la voûte² surmontée de créneaux qui fait l'accès de la forteresse. Car il y eut là, longtemps avant l'actuel manoir qui remonte avec sa grande tour au seizième siècle seulement, un primitif
15 donjon de rapine et de guerre. Face au pont-levis, bordant la cour intérieure, la haute muraille des premiers âges élève encore au-dessus d'un amas de décombres son triple rang de meurtrières. De la ruine jaillit parmi les ronces, avec un monstrueux serpentement de racines, un ormeau gigantesque
20 qui met aux vieilles pierres un grand panache de gloire où palpite, dans le ciel, la joie des chansons ailées. A droite, en retour d'équerre,³ des constructions de tous les temps, accommodées pour l'habitation au flanc du château désert. A gauche, une morne bâtisse sur voûtes, percée de petites
25 fenêtres jumelles à plein cintre,⁴ achève de relier les tours de défense. Jadis casernes ou prisons, aujourd'hui greniers vides ou poulaillers. Encore le bon abri de pierre se voit-il déserté des volatiles sauvages pour l'incertaine hospitalité de l'ormeau dont les branches à la nuit se chargent de lourdes
30 grappes plumeuses.⁵

Aux ébats des chiens, des cris aigus avaient répondu dans les branches. Un paon fit sonner le cuivre de son appel strident.⁶ Les coqs enroués chantèrent des sommets. Puis le tumulte aussitôt s'apaisa, tandis que le maître, accoutumé
35 dès l'enfance à ce salut du soir, apparaissait au seuil de

la haute salle empourprée des grandes flambées d'hiver.

Une ancienne salle des gardes, aux poutres enfumées, avec des murs tout nus, de crépissage doré. Les larges dalles de pierre accueillantes aux sabots, aux souliers boueux des campagnards. Une lourde huche, des bahuts égayés de cuivres et de faïences rustiques, une longue table luisante sont les seuls ornements du lieu. Toute la vie de "la salle de pierre"¹ est concentrée dans l'immense foyer, sous la hotte tombante² qui invite aux rassemblements du soir autour des landiers de fer amoureusement léchés de flammes.

Débarrassé de son poil de bique, le marquis paraît en pleine lumière. C'est un homme de solide carrure,³ robuste encore, dont la face pâle, amaigrie, contraste avec l'apparence de décision nerveuse et de vigueur musculaire. Les cheveux blancs taillés en brosse⁴ dégagent le front ramassé⁵ dans cette proéminence sourcilière, en tête de béliet, qui surprend aux médailles antiques. Des yeux gris où passent des ombres adoucissent en lumière l'énergie d'un nez droit affiné de narines mobilement sensibles.⁶ La moustache alourdie cache la bouche contractée. Le masque de tristesse bienveillante, coupé d'un grand sillon, paraît comme tendu contre une obsession douloureuse. Un beau cavalier, sans doute, il y a trente ans, résolu, fier, allant droit son chemin, prompt à la bataille, ardent à l'amour. Mais la vie a passé. . . . Et le voilà tout seul devant la pierre du foyer qu'il abandonna pour la conquête de vivre, et qui maintenant l'a repris et le garde, et ne le rendra qu'au tombeau.

—Pas de lettres? fait-il, avec une hésitation de la voix.

—Rien n'est venu, répond une vieille en coiffe blanche avec un accent de regret.

Rien! Il rêve, inquiètement observé de ses deux amis chiens, en qui les égoïstes voluptés de la cendre chaude ne ralentissent point l'offre de sympathie au compagnon dont les yeux perdus dans le vide semblent appeler de l'inconnu on ne sait quel secours. Il rêve, et, tout songeant, s'attable au som-

maire repas, devant le guéridon qu'a disposé sans bruit la
✓ vieille paysanne attentive à guigner le maître d'anxieuse
✓ amitié,¹ comme les deux bons braques de l'âtre.² Ignorants de
l'humaine hypocrisie, ceux-ci jugent que toute bonté doit
5 être payée de retour, et les voilà, familiers, réclamant
en toute candeur³ la juste rétribution des cyniques ver-
tus. Leur ami, loin de s'en offenser, leur sourit, fait part à
trois, à deux faudrait-il dire, car il n'a pas faim, lui, et les bons
morceaux font justement l'affaire de la gent exempte de
10 soucis.⁴

La chaise maintenant fait de nouveau face au feu. Le
soupleur sans souper allume d'un tison sa pipe, et, les sourcils
froncés, l'œil demi-clos, immobile, s'enivre d'odorantefumée.

Le temps passe dans l'engourdissement chaud des pensées.
15 La pipe s'éteint sans que rien bouge⁵ en la mélancolique soli-
tude.

—Alors, fait une petite voix claire, à la fois nuancée
d'audace et de timidité, qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui de
plus qu'hier, monsieur Henri?

20 C'est la vieille qui est venue se blottir dans l'angle noir du
mur et de la cheminée, aux premiers degrés de l'escalier con-
tourné qui joint la salle de pierre à la tour.

L'autre ouvre les yeux, et d'un ton lassé, comme se par-
lant à lui-même:

25 —Il n'y a rien de plus. C'est bien assez.

—Oui, c'est trop. Mais, mon pauvre monsieur, qu'est-ce
que nous allons devenir si vous n'avez pas plus de courage?

—Est-ce que je me plains?

—J'aimerais mieux ça. Vous vous tuez sans rien dire.

30 —J'ai du chagrin, comme tout le monde. Est-ce que tu
n'en as pas, toi?

—Moi, j'ai du chagrin parce que je vous aime. Vous,
parce que vous avez aimé comme on n'aime pas, et parce
qu'il faut que vous aimiez une morte dans une vivante qui est
35 comme la girouette au vent. Ma vieille mère, qui vous avait

donné son cœur avec son lait, vous le disait jadis, et je vous le répétais au plus beau de votre bonheur: "Aimer, c'est attirer la peine." Vous répondiez: "Je saurai bravement payer ma dette pour tant de belles heures." On dit ça.

5 Maintenant vous payez, et c'est cher.

—Non, ce n'est pas encore assez. Tu as raison. Je suis lâche.

—Vous êtes malheureux tout simplement. Et je ne peux rien pour vous. Et personne ne peut rien.

10 —C'est ma faute. Je n'ai pas su me faire aimer de cette enfant.¹ Comment devinerait-elle ce qui lui doit être toujours caché? Elle me disait: "Parrain, tout le monde m'aime en riant, pourquoi grondez-vous toujours?" Je ne grondais pas. J'essayais de lui faire comprendre la sottise de la vie
15 qu'on s'obstine à lui faire. Elle comprendra plus tard, quand elle aura souffert. Et moi, je ne serai plus là pour l'aider au moment où elle aura besoin de moi, où peut-être elle m'aimera . . . trop tard.

—Le dernier mot n'est pas dit. Elle est bonne, si elle ne le
20 montre pas toujours. Sa mère, à vingt ans, aurait-elle été, sans le malheur, le cœur d'amour qui a changé votre vie? Je ne veux pas désespérer. Vous avez promis de vivre pour l'enfant. Il faut vivre et lutter jusqu'à ce que le bon Dieu juge que l'épreuve est finie. Est-ce faute à cette petite
25 si elle est aux mains d'un père, comme elle dit,² qui est là toujours pour lui gâter l'esprit, lui enlever à chaque moment un peu d'elle-même, l'abîmer avec ses millions, qui sont mauvais aux autres et mauvais à lui-même, tandis que vous êtes loin, vous, entre vos chiens et votre Nannette,³ dans
30 votre vieux château croulant, sous lequel nous serons ensevelis quelque jour. . . .

Puymaufroy s'était levé brusquement.

—Assez pour aujourd'hui. Tous les soirs c'est le même inutile discours après la même bataille perdue. Je suis las.
35 Demain j'irai à Sainte-Radegonde,⁴ puisqu'on me boude

là-bas. Depuis trois jours je suis sans nouvelles. Il ne faut pas si longtemps pour faire d'irréparables sottises. Bonne nuit, Nannette, demain peut-être nous serons plus gais.

—Monsieur Henri, vous ne le croyez pas. Pourtant ça
5 viendra peut-être, si nous sommes braves. Essayons. Dormez, pour être fort demain.

Et Nannette, portant les deux flambeaux de cuivre, précède son "grand frère" sous la voûte où monte l'escalier de pierre. Un dernier coup d'œil aux apprêts de la nuit, et les
10 yeux clignotants de larmes contenues, l'humble sœur aimante, après les souhaits de bon sommeil, gagne sans bruit la petite chambre voisine d'où elle veille sur le trésor d'affection auquel est attachée sa vie.

Resté seul, l'homme las, las de corps, las de cœur, s'effondre au premier siège, suit lentement le cours des cruelles
15 pensées, évoque le fantôme de celle qui n'est plus, murmure un appel de secours dans la nuit, dans le vide, et s'étonne que rien ne réponde. Il va, de la fenêtre où s'agitent en vains signaux de détresse les silhouettes décharnées de l'hiver, au
20 grand lit qui l'invite à l'oubli bienfaisant des heures. C'est là qu'il est né. C'est là que la mort, appelée, le doit prendre. L'entr'acte ou l'action, la vie? Chacun répond, nul ne sait. Que lui importe vraiment? Il a connu la plus rare joie de vivre. Il a aimé du plus grand amour, et son déclin de
25 solitaire resplendit encore de la vision du passé. Sa part n'aura-t-elle pas été assez belle? Pourquoi lui serait-il refusé de s'ensevelir lentement dans l'engourdissement volupté du souvenir? En sa parfaite amie il a vécu l'idéal. Mieux vaut la paix de cette mort tant pleurée que le déchirement dont il
30 paye le bonheur volé. Le bonheur est loin . . . loin . . . et la vie est longue . . . longue . . . Si encore la morte était à jamais embaumée dans le miraculeux passé! Mais non, elle est là, elle revit à ses yeux en la cruelle enfant que d'impitoyables vengeurs des conventions méconnues éloignent, aliènent
35 de lui tous les jours. Et tous les jours, sous ses yeux, une

supérieure puissance martyrise, tue par degrés de lents raffinements la chère morte vivante dont le regard l'appelle et qu'il ne peut secourir. Et pourtant c'est son sang, la jeune et belle créature vers qui s'élance tout son cœur, que lui enlève implacablement la loi, le monde, que déforment, que corrompent sans espoir de retour les millions sur lesquels elle est sans droit et qui sont sans droit sur elle. Et il ne peut crier: Ma fille! Un autre usurpe le nom de père, installé dans l'inconsciente revanche.¹ Et l'enfant adorée lui échappe. On la lui vole impudemment. Bientôt le crime sera pour jamais accompli. . . .

Cent fois la pensée s'acharne sur l'insoluble problème. Cent fois l'obstiné souvenir avive les cuisantes blessures, fait sursauter l'être saignant de la vie. Et puis, toute puissance de souffrir dépassée, une torpeur se fait de l'accoutumance de douleur. L'avant-coureur béni du grand repos de la terre, le sommeil divin, berce d'obtus bien-être la douleur épuisée.² Sous le camaïeu d'olympiennes figures³ qui fut la joie de son enfance, qui retiendra son dernier regard, Henri de Puymafray dort son reste de vie, refait ses forces, au terme de la souffrance du jour, pour la souffrance de demain.

Cependant, au travers des sombres corridors, soufflant aux cheminées des grandes salles désertes, le vent farouche des ruines fait résonner en vastes sanglots d'orgue le monstrueux jeu d'anches des vieilles murailles.⁴ Lugubre célébration du mystère humain aux prises avec les forces du monde. Le hibou douloureux jette son affrè ouatée à la nuit.⁵ Le coq inquiet claironne au jour qui viendra son espérance, dont la dent de l'homme a le secret. La terre sinistre attend. . . .

Une tragédie s'achève. Une tragédie recommence.

a. sentiment

PÈRE ET FILLE¹

Quand, au lendemain matin, le poney fit son entrée dans la grande cour de Puymaufray, Henri² qui de sa fenêtre attendait l'arrivée, descendit d'un pas résolu comme le combattant à qui s'ouvre l'arène. De sa lucarne aussi, Nannette regardait et, voyant venir la face pointue de Mme Marie-Thérèse³ bleue de la bise sous les châles, lui décocha, regard dur et lèvres serrées, quelque inchrétien souhait⁴ en flèche sifflante de bienvenue.

Cependant Claude et le marquis, bras dessus, bras dessous, comme deux amoureux, avec des éclats de rire et des gestes de joie, avaient déjà franchi la douve, et, lorsque Nannette se présenta dans le petit salon aux boiseries de chêne, dont Puymaufray faisait son cabinet, deux jeunes baisers d'abord sonnèrent sur ses joues.

15 — Bonjour, ma Nannette. Qu'est-ce que tu as pensé de moi? Trois jours sans venir, sans faire prendre des nouvelles. Ça ne s'arrangeait pas. Par ma faute, bien entendu. Croirais-tu que le cher parrain ne m'a pas fait un reproche hier, et que je ne me suis pas excusée, pour ne pas mentir?

20 — Alors, mademoiselle, ne recommencez pas. La bonne amitié n'est pas commune en ce monde. Quand on a un parrain comme celui-là, on ne l'aime jamais assez. Vous saurez ça plus tard.

— Toi, fit Puymaufray, si tu viens pour nous sermonner, 25 tu peux retourner à tes affaires. Aussi bien Mme Marie-Thérèse est glacée. Va l'installer devant un bon feu, et veille à ton déjeuner. Nous allons nous promener dans le parc. Nous serons de retour avant une heure.

Et voilà Claude et le parrain de l'autre côté de l'étroit pont 30 de pierre mangé de lierres et de mousses, à l'entrée des grands

alignements de buis. Jardin ou parc, on ne sait. Une succession de parterres¹ coupés de hautes charmilles rayonnant du rond-point où trois colonnes ioniennes abritent d'une coupole à panache² "la fontaine," objet du culte païen des 5 aïeux. Des rosiers, des cultures potagères, des arbres fruitiers, des pelouses assombries de grands chênes, des pins au tronc rougeâtre tordus en bataille contre la tempête, tout cela dans un désordre de végétation heureuse parmi les allées envahies de branchages. Et puis un bois abandonné aux 10 fantaisies de la ronce, des fourrés, des clairières avec de vagues sentiers, tout un surgissement de nature qui jaillit vers l'homme, le pénètre, l'attire à la bonne terre, dont l'éloigne le byzantinisme des images gazonnées³ où se plaît l'œil barbare du hâtif millionnaire.

15 Claude aimait ce fouillis. Elle comprenait d'instinct que le faux parc anglais de Sainte-Radegonde,⁴ avec ses rochers en ciment, ses rivières blanchies des pâtes de l'usine et le chiffre de Harlé inscrit en feuillage rouge et blanc devant la grille d'honneur, n'était pas le dernier mot de la nature. Les 20 sensations du parc de Puymaufroy lui étaient à la fois plus vives et plus intimes, venues d'une libre force qui s'impose. Cependant l'éducation bourgeoise, qui veut à la campagne⁵ des grâces compassées de salon à bibelots, rendait la liberté des végétations choquante à l'élève de Mme Marie-Thérèse.

25 —Parrain, dit-elle, votre parc est bien beau, tout glacé dans cet éclat de lumière. Mais ne croyez-vous pas que ces grands choux à fourrage⁶ pourraient tout aussi bien se trouver ailleurs?

—Oui, ma chérie, je le crois. On pourrait dépenser beau- 30 coup d'argent pour ramener aux corrections du passé cet enchevêtrement de choses. Je voudrais n'avoir jamais fait de ma fortune un pire usage. Pourtant je trouve un grand charme à cet abandon de nature. C'est comme une reprise anticipée de moi par la terre qui m'attend: les joies de la mort 35 dans la vie. Tu ne peux pas comprendre. Je reconnais que

ces choux blessent l'esthétique des villes. Mais quoi! Je ne prétends pas supprimer l'homme, apparemment, et il faut que l'homme vive s'il peut. Or il se trouve justement que j'ai là des espaces superflus, et qu'à côté de moi des hommes, 5 des femmes, des vieillards soupirent après le lopin de terre qui les pourrait nourrir. Suis-je donc condamné à faire ma joie des correctes broussailles qui leur voleront de la vie? J'ai bien plus de plaisir à leur abandonner un peu de mon domaine. Je leur assigne des lots, chaque printemps. Ils 10 égayent ma solitude, me payent avec des roses aux joues des petits enfants, avec la douceur glauque de ces larges feuilles frisées où la brume se résout en perles de lumière. Pour moi c'est une transposition de plaisirs: voilà tout.

—C'est vrai, mon cher, cher parrain. Vous êtes bon.

15 —Je suis homme, tout simplement. J'ai du moins gagné cela à ma ruine. Il faut bien une compensation. La richesse isole le cœur, vois-tu. L'argent suscite autour de nous des sentiments mauvais d'égoïsme vaincu et nous apporte la démence pire de l'égoïsme vainqueur. Si j'étais fabricant, 20 je ferais sans doute comme Harlé. Je mettrais ma gloire à grossir des dividendes superflus avec des rognures d'insuffisants salaires. Tandis que, féodal déchu,¹ je ris des colères de Nannette quand ceux que j'oblige, comme tu vois, s'enhardissent jusqu'à grappiller mes fruits ou dérober mes fagots.

25 —Vous ne pouvez pas les excuser, pourtant.

—Eh bien, je les excuse. Si peu que je fasse pour eux, je ne puis me défendre du sentiment que je suis généreux, tandis qu'à leur jugement ce que je donne est infime au regard de ce que je pourrais donner. La différence de point de vue 30 cause ces malentendus.

—Enfin nous ne pouvons pas nous priver de tout pour les autres.

—Sois tranquille, ce malheur nous sera épargné. Ce que je cherche à te faire comprendre, c'est qu'en dehors de l'humanité spécialisée, socialement déformée par la richesse, 35

qu'on te montre sous ce nom ridicule: le monde, il y a une autre humanité plus vaste, déformée aussi, mais par la misère, envers qui ta situation te fait d'abord un devoir de haute indulgence. Cette humanité-là t'est toute proche, mon
5 enfant. Un revers de fortune te la ferait tout à coup découvrir. Au lieu de t'en détourner, va vers elle, mains tendues, et les joies que ne te donneront pas tes parades de classe, tu les trouveras à donner de toi-même aux moindres.

—Mais nous faisons le bien! Papa le fait. .

10 —Oui, par compte de doit et avoir.¹ Ce sont pour lui de faux frais² d'exploitation. Il se met bien vite en règle avec le paradis de son curé, puis redouble d'estoc³ contre ceux-là précisément qu'il vient de secourir. Il ne sait pas la vertu d'une parole amie, qui touche le cœur. Ce n'est pas sa faute. Il
15 n'a pas eu la chance de souffrir. Il lui faudrait la ruine. . . .

—Et à moi, vous me souhaiteriez cette chance, comme vous dites?

—Peut-être. Qu'as-tu besoin de plus que ce reste de terres que je te laisserai? Les millions te causeront plus de
20 mal que tu ne penses, ma pauvre chérie. Ils feront de toi une très belle chose artificielle, avec une âme irréparablement faussée, si tu ne sais pas te garder de l'insensible déformation de chaque heure. Moi aussi, j'ai été millionnaire. J'ai fait
beaucoup de mal aux autres, à moi-même, sans avoir con-
25 science des occasions de bien qui m'échappaient. Une chance imméritée m'a tiré de l'abîme. . . . Et puis, je suis un homme. La société n'offre pas aux femmes de revanche.

Claude écoutait sans comprendre. Elle se sentait attirée, retenue par une force d'amour vrai, en étrange rébellion contre toutes les choses d'où lui venaient des promesses de plai-
30 sirs. Que lui voulait cette affection farouche qui lui souhaitait la ruine? Mille questions se pressaient sur ses lèvres, qu'elle n'osait formuler. Puymaufray, dépité de la muette résistance, comprenant que sa faute était de parler ses pensées,
35 au lieu d'entrer d'abord dans le sentiment de celle qu'il

voulait conquérir, cherchait la voie, vainement. Et tous deux, s'aimant bien, se pénétrant mal, continuaient leur chemin, sans prendre garde, dans le tumulte de leurs pensées, que la douce causerie, troublée de muets désaccords, 5 s'achevait en silence.

La cloche du déjeuner brusquement les rappela l'un à l'autre. Claude, d'un grand saut d'enfant, mit ses deux bras autour du cou de Puymaufroy :

— Mon cher parrain, dit-elle, je vous aime tendrement, 10 comme je sais que vous m'aimez. Je vois bien que je vous afflige par ma façon de sentir, qui pourtant me paraît conforme à tout ce que j'aperçois du monde autour de moi. Il faut que j'aie tort. Mais papa me dit des choses si différentes, et, chaque jour, il appuie son dire d'un exemple. Soyez indul- 15 gent pour ma mauvaise tête, et embrassez-moi de bon cœur. Ne sais-je pas que vous voulez mon bien ?

— Quelle autre volonté pourrais-je avoir, mon enfant chérie ?

Deux grands baisers scellèrent la trêve, et l'on se hâta vers Nannette et Mme Marie-Thérèse, qui semblaient causer en 20 grande amitié près de la fontaine.

Nannette n'avait point perdu son temps. Loin de s'attarder aux vaines escarmouches, elle avait depuis des mois entrepris de s'insinuer dans la faveur de la politique dame dont elle se plaisait à proclamer l'esprit marqué de raison 25 supérieure. L'astuce jésuitique¹ elle-même doit rendre les armes à la caute paysanne,² et Nannette recevait bonnement les confidences qui, dans les vues de Mme Marie-Thérèse, devaient lui permettre d'agir sur l'esprit du marquis. Tout le matin la rustique avait écouté, bouche bée,³ l'histoire de la 30 maison de Hauteroche, pour finalement se laisser arracher ce cri de naïveté :

— C'est Mlle Claude qui ferait une jolie comtesse !

— Oui bien, dit l'autre, je n'y pensais pas.

Le déjeuner fut gai. Le dernier mot de Claude avait mis 35 du soleil au cœur de Puymaufroy, et l'enfant, heureuse du bon-

heur venu d'elle, ingénument se livrait en confiance d'aimer.

Quand ils furent seuls devant la petite table basse où le café se trouva servi, ils se regardèrent un temps en silence. Et puis Claude tout à coup :

5 —Voyons maintenant, parrain, dites ce que vous voulez de moi.

—Mais je veux que tu sois toi-même, ma chérie, c'est-à-dire une âme droite, un cœur bon, au lieu de te laisser gagner aux tentations mauvaises qui t'assiègent. Ton père t'aime,
10 je n'en doute pas. Seulement il t'aime pour lui, et moi, je t'aime pour toi. Il a des ambitions de richesses et de grandeurs auxquelles il t'associe, croyant bien faire. Il t'en veut faire l'instrument, pour son bonheur et le tien. Mais, toi, que feras-tu de cette magnificence? Je le sais, moi. De
15 l'ennui, après de courts plaisirs que tu t'épuiseras en vain à raviver. L'esprit blasé, le cœur vide, qui sait en quelles folies peut te jeter le besoin de dépenser ta domination de beauté, ta puissance d'argent? Déjà tu as vu de Paris tout ce qu'une jeune fille en peut voir. On t'a promenée en Italie,
20 avant que tu puisses comprendre. On a jeté au vent¹ ta belle fleur de surprise. On t'a enlevé la joie de désirer. Cherche ce que tu pourrais demander, tu ne trouveras pas. Voici qu'on parle de te marier, maintenant. Qu'attends-tu du mariage? Des satisfactions de vanité. Et après?

25 —Alors, c'est Hauteroche² que vous avez sur le cœur? Faudrait-il que je sois vouée au malheur parce que je serais comtesse? Vous êtes bien marquis, vous, parrain. C'est même ce qui vous donne le droit de railler la noblesse, comme vous faites à tout moment.

30 —Je ne raille pas la noblesse. Je la juge. C'est encore une plume au chapeau,³ d'ordonnance aujourd'hui pour les millionnaires. Mon grand-père Pannetier, qui paya de ses deniers le nom de mon père, s'était enrichi à vendre des semelles de papier aux héros de l'empire.⁴ Le fondateur de
35 ma race fut, il n'y a pas beaucoup de siècles, quelque berger

pouilleux comme l'indique son nom de Lepastre.¹ Je voudrais te montrer la tête d'un ancêtre des Montmorency² au temps seulement de César. De quels inouïs mélanges sommes-nous tous sortis? S'il nous était possible d'étaler au complet
5 nousaïeux, il en faudrait rabattre. Hauteroche lui-même. . . .

—Mais, mon parrain, vous avez bien vu que je ne veux pas épouser Hauteroche.

—Je n'ai jamais pensé que tu le laisserais marier à cet ivrogne. Cependant tu ne l'as point trop découragé. Tu as
10 même pris la peine de me cacher ses prétentions. Je ne suis pas sûr, d'ailleurs, que tu ne fasses pas quelque sottise pire, si c'est Mme de Fourchamps³ qui doit guider ton choix, comme te l'a signifié ton père. Cette femme ne serait pas demain à Sainte-Radegonde si ta mère vivait.

15 —Ce n'est pas Mme de Fourchamps qui m'en imposera, parrain. Je choisirai pour moi, et pas sans avoir pris votre avis, je vous le jure.

—Oh! Claude, Claude, comme tu as bien compris ce qu'il fallait me dire! Tu ne sais pas, ma chérie, tout ce qu'il y a
20 d'amour pour toi dans mon cœur. Je te voudrais femme vraie, aimante, aimée, bonne, puisque l'amour aboutit à la bonté. Cela seul peut te donner le contentement de toi, supérieur aux chances de la vie. Écoute. Personne ne te parle de ta mère, et je n'aborde, moi-même, ce sujet qu'en
25 tremblant. Mais une heure décisive est venue, où il faut que tu choisisses entre les vulgaires plaisirs, qui ne sont que d'apparence, et les joies de vérité, les joies humaines de la vie noblement dépensée. Je te l'ai dit, j'ai mal vécu, très mal, jusqu'au jour où l'admirable créature qui fut ta mère m'ouvrit
30 les yeux sur moi-même et, par la honte et la souffrance du passé, me fit meilleur. Le commun des hommes, en ce temps-là, me paraissait si loin . . . comme à toi-même aujourd'hui. J'étais d'un autre monde, comme on dit bêtement. Tout à coup je vis que ce n'était pas vrai, que nous nous tenons tous
35 étroitement prochains, qu'il faut s'aimer, s'aider: c'est tout

un. Demain, vienne pour toi la douleur, tu chercheras d'abord le secours d'une parole amie. D'un reste de malfaisante vie, si j'ai sauvé quelque chose de la puissance de bien gaspillée, c'est à ta mère que je le dois. Je lui dois tout. Et, 5 puisque l'affreuse destinée l'enlève aux devoirs de ce jour envers son enfant bien-aimée, c'est à toi que je prétends payer ma dette . . . si tu veux. Comprends-tu, maintenant?

—Oh! mon parrain, pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé ainsi?

10 —Je l'ai fait, ma chérie, mais si mal. Aujourd'hui le danger me donne du courage. Écoute encore. Quand ta mère mourut, je reçus le coup de mort avec elle, et, comme elle se débattait dans l'horrible agonie, lisant je ne sais quoi dans mes yeux, elle me cria de vivre pour Claude. Ce fut son 15 dernier mot, et j'ai vécu. Et me voilà, cherchant à retrouver, à dégager en toi ce qu'elle y a mis de son âme, car tu es son sang, son cœur, et tu ne peux pas déchoir. Mais le monde est fort pour arracher l'âme droite à la droite voie. Ceux-là mêmes qui croient t'aimer, entraînés, t'entraînent aux préjugés dont 20 leur âme s'abuse, aux erreurs qui seront d'expiation si cruelle plus tard. Et moi, je lutte pour te reprendre. Jour par jour j'ai lutté depuis vingt ans, inhabile ou lâche, inférieur au devoir que me laissa ta mère, bien près d'être vaincu, je l'ai craint, seul contre tous, en résistance désespérée à la coalition 25 des plus forts. Mais, dans l'abandon des hommes, une force fait jaillir du plus profond de mon âme le nom de celle qui t'aima, qui t'aime encore par moi, et c'est assez pour la victoire. Ton cœur bon se retrouve, se rend à elle, à nous, laisse-moi dire. Je pleure parce que j'ai souffert. Mais tu 30 pleures aussi, et cela fait une joie des souffrances. C'est ta mère qui revient. Ne parle pas: je la vois.

Et tous deux, sanglotant dans les bras l'un de l'autre, se tiennent embrassés, comme pour ne plus se déprendre.

—Parrain chéri, fait enfin Claude, soyez béni pour l'heure 35 que vous me donnez. Je ne suis qu'une enfant. De quelle

puissance d'amour m'aimez-vous donc pour parler comme vous venez de faire? Et moi, frivole et sotté, ingrate, je vous ai méconnu. J'ai fermé mon cœur au vôtre, tout grand ouvert. Dites-moi que vous me pardonnez.

5 —Je ne peux pas dire ce mot. Je t'aime.

—Si, si, dites: "Je te pardonne. Je veux que tu m'obéisses."

—Je te pardonne. Je veux que tu m'obéisses.

—C'est ça. Je vous obéirai, mon grand papa.

10 Et tandis que Henri, à ce mot, sursautait d'une affre de bonheur:

—Voyez-vous, je ne suis pas mauvaise, et, de premier mouvement, je vais à vous que j'aime. Seulement, cher parrain, vous êtes souvent si triste, et le monde est si jeune et si

15 beau. . . .

—Crois-tu?

—Il me paraît ainsi, et vous ne pouvez pas vous étonner que j'aie à lui, tout heureuse. Vous ne voudriez pas m'enfermer à Sainte-Radegonde?¹ Papa me rend tout facile, c'est

20 vrai. Vous le lui reprochez en vue de l'avenir. Peut-être avez-vous raison. Moi, pour le présent, comment ne lui en saurais-je pas gré? Tout me rit, tout m'aime. Mieux vaudrait, pensez-vous, un peu de malheur? Ne tentons pas la destinée. Laissez-moi tâcher d'être bonne sans avoir souffert.

25 C'est plus difficile, je sais; mais, avec votre aide, ne puis-je pas réussir? Mon père, lui, m'aime à sa façon et me veut triomphante de ses richesses, pour que je lui rende une force nouvelle de grandir. Nous ne le changerons pas. Pourquoi ne profiterais-je pas des spectacles que l'éclat de son succès

30 attire et retient autour de moi? Ne sais-je donc pas que mes millions seront convoités, plus aisément que ma personne aimée? C'est une comédie, mais très gaie, et dont je veux m'amuser d'abord. Les plaisirs ne sont pas mauvais en soi. Le danger, c'est qu'on en oublie de vivre. Avec vous je ne

35 cours pas ce risque. Vous serez là, féroce comme la con-

science. Je vous rapporterai tout. Nous rirons, nous pleurerons ensemble. Nous nous aimerons: c'est meilleur. Vous m'apprendrez ma mère, et je tâcherai de vous en rendre quelque chose.

5 Quel tableau de joies surhumaines! Trop de félicités, après trop de souffrances. Mais comment se refuser au bonheur?

Si Dominique avait pu se laisser distraire de l'usine,¹ il eût remarqué, au dîner de Sainte-Radegonde, les yeux brillants
10 le parler bref et nerveux, l'accent de gaieté, si rare, de son ami. Il ne s'en souciait guère. Eût-il connu les épanchements de la filleule et du parrain, il n'eût trouvé dans le revers d'un jour qu'une raison nouvelle de plus vigoureux efforts.

De son côté, Puymaufay, sûr de Claude, éprouvait vis-
15 à-vis de Harlé comme un scrupule d'abuser de sa victoire. Au retour, jusqu'après minuit, il revécut l'ineffable journée dans ses confidences à Nannette,² qui avait cru l'étonner de Hauteroche.³

—L'enfant est à nous, répétait-il en embrassant sa vieille
20 sœur affolée. J'ai vaincu pour Claire⁴ et par Claire. Je lui ai rendu sa fille. J'ai sauvé ce qui reste de la chère morte aimée.

Cette nuit-là il ne dormit guère. Chaque geste, chaque inflexion de voix, chaque parole de Claude repassaient devant
25 lui tour à tour, caressant les anciennes souffrances d'une volupté profonde. Le hibou coutumier chantait maintenant l'espérance à la nocturne rêverie, clamait contre Dominique vaincu la victoire de l'invisible. Alors une pitié se levait dans l'âme du vainqueur, à la pensée des fatalités qui, de ce fort
30 entre les forts, avaient fait sa victime. . . .

UNE JEUNE FILLE MODERNE¹

Le crépuscule était venu, le crépuscule clair des premières journées de printemps. Des lampadaires s'allumaient, faisaient des taches blafardes dans la lumière finissante du jour. Dominique, au bras de Henri, tournait d'un pas automatique
5 autour de la pelouse, expliquant dans tous les détails le succès certain de la nouvelle entreprise. Et, tandis que les deux hommes passaient et repassaient, en régularité d'horloge, l'un perdu dans le triomphe de son industrie, l'autre oppressé de la crainte de ce qui s'allait dire à quelques pas de lui, les
10 jeunes gens prirent place sur un banc pour l'entretien qui peut-être allait décider de leur destinée.

—Eh bien, mademoiselle, commença Deschars, les noces de Cana² avancent-elles à votre gré?

—Oh! pas du tout, répliqua Claude, décidée à brusquer
15 l'explication, il faudra que Mme de Fourchamps règle les choses d'autorité, car M. Montperrier, qui s'était chargé de tout, parle beaucoup et ne fait rien.

—Vous m'étonnez, je vous voyais tous deux si appliqués l'autre jour

20 —Il me disait sa flamme.³ Pourquoi cette figure? Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive. Oh! il ne prétendait pas que ce fût un incendie.

—Alors qu'est-ce donc?

—Un feu doux de petite braise,⁴ artistement échafaudée.
25 Ce n'est pas très chaud, ni très resplendissant, mais ça peut durer, sous la cendre, plus longtemps que les grandes flambées.

—Voyons. Ça dépend aussi de ce qui brûle. Vous savez bien ce que Montperrier⁵ veut de vous.

—Mon argent? Je n'en ai jamais douté. Il me fait l'honneur de ne point permettre d'illusions là-dessus, et j'en estime davantage.

—Je ne comprends pas.

5 —C'est pourtant bien simple. Pourquoi recherche-t-on une femme? Pour ce qu'elle est apparemment. Eh bien, je suis *moi*, avec ma beauté physique et morale si vous me permettez ce mot, et ma beauté sociale d'argent, qui fait partie de moi au même titre que les traits de mon visage ou de mon
10 caractère. Encore ceux-ci changeront-ils avec l'âge, à mon désavantage, tandis que l'argent restera, augmentera même, suivant toute apparence. Tout cela, c'est *moi*, voyez-vous. Il faut bien qu'on m'accepte comme je suis. Je ne puis pas plus me fâcher d'être convoitée pour mes millions que pour
15 mes yeux. D'ailleurs, je vous avoue que, si M. Montperrier a le bon goût de ne point me débiter de fadaïses, je n'admets pas qu'il reste insensible à mon charme.

—Oh! c'est affreux que vous parliez ainsi. Vous me déchirez à plaisir. Car, si je ne vous l'ai jamais dit, vous
20 savez bien que moi, je vous aime, et de toute ma vie: pour vous, non pour l'argent de votre père.

—Oui, je le sais. Et, si je vous provoque ainsi à le dire, après que vous me l'avez dit de tant de façons, c'est que l'heure me paraît venue pour tous deux de tâcher de voir
25 clair au fond de nous-mêmes. Vous m'aimez pour moi? dites-vous. Qu'est-ce que cela veut dire? Si mon père était ruiné demain, vous me resteriez fidèle, et M. Montperrier s'orienterait vers d'autres cieux. C'est vrai. En revanche, si je me trouvais subitement affligée d'un gros nez rouge, ou si j'étais
30 défigurée par quelque accident, c'est M. Montperrier qui aurait le prix de constance, tandis que vous, après de nobles efforts pour vous raccrocher à la beauté de l'âme, vous seriez bientôt réduit à vous avouer vaincu.

—Comment pouvez-vous plaisanter de ces choses?

—Je ne plaisante pas. Je transpose à mon usage l'aphorisme sur le rapport du nez de Cléopâtre¹ à la destinée du monde. Osez dire que vous m'aimeriez laide.

—Je vous aime.

5 —Vous voyez. Vous ne pouvez pas mentir.

—Je vous aime, et M. Montperrier ne vous aime pas.

—Il aime autre chose de moi. Je voudrais vous faire comprendre. . . .

—Je ne comprends rien, sinon que je vous ai fuie jusqu'au
10 bout du monde, et que je vous ai retrouvée partout, sauf ici même, où, pour le malheur de ma vie, il est des heures où je ne vous reconnais plus.

—Qu'y faire? Vous m'aimez d'un sentiment très pur, je le sais. Je serais misérable de méconnaître le désintéresse-
15 ment, la noblesse de votre cœur. Je n'aime point M. Montperrier, au sens où vous entendez ce mot. Je vous ferai même un plus complet aveu. Sans parler de mon ancienne amitié, j'ai du penchant pour vous, et ce m'est une douleur de vous parler comme je fais. Il faut bien cependant que j'aie la
20 loyauté de raisonner de moi-même, si le courage me manque pour résister au monde qui me prend. J'en souffre plus que je ne veux dire, pour moi, pour vous, pour mon parrain, qui, j'en suis sûre, serait heureux de me laisser sous votre garde. Je sens qu'il est des circonstances, que j'entrevois sans les
25 préciser, où j'aurais pu faire ma vie de réaliser votre rêve.

—Eh bien? fit-il, anxieux, en lui prenant la main.

—Eh bien, dit-elle en se dégageant péniblement de la douce pression, ces circonstances ne sont plus de notre temps. La manière de comprendre l'amour a changé. Maintenant,
30 on raisonne. Un homme peut encore s'offrir le luxe de se mettre à la mode d'autrefois. Il faut bien que je vive, moi, de la vie de mes contemporains.

—Et la vie de vos contemporains défend l'amour?

—Elle le met dans un autre cadre. Allez au parc de

Versailles. Vous verrez ce qu'il reste des bergeries. Ce fut un joli songe d'un jour. Nous voilà réveillés.

—Et pour quelles joies, maintenant?

—Pour les réalités toutes simples, que nos neveux peut-être poétiseront un jour. La réalité, si je la comprends bien, c'est la lutte de tout le monde contre tout le monde. Il faut être vainqueur ou vaincu. Nous autres femmes, nous sommes pour la victoire.

—Pas toutes. Il y a des femmes. . . .

10 —Le vainqueur a des droits sur nous, vous dis-je. Vous aviez rêvé pour moi un autre rôle, et quelque chose en moi plaide pour vous, je ne l'ai point caché. Cependant, l'attrait de la force victorieuse, la gloire des brillants triomphes m'entraînent avec mon siècle, en dépit de moi-même, et je me
15 laisse faire. Vous vous désintéressez de ces vanités. C'est très beau. Moi, je ne suis qu'une femme. Tout m'emporte vers ceux qui marchent à la puissance. Le besoin de domination m'a prise à mon tour, et je sens, malgré mes résistances, que le pouvoir du monde est le plus fort.

20 —Je suis une force aussi. Ce triomphe dont vous parlez n'est que de cabotinage.¹ Le monde est un mensonge, et moi, je suis la vérité.

—Un mensonge qui dure autant que la vie est bien près d'être la vérité.

25 —Vous serez désabusée demain.

—Non, parce qu'en l'absence de toute illusion, je vois distinctement où je vais. Pour la vie que je me prépare, il ne me faut qu'un bras.

—Et mon crime, n'est-ce pas, c'est de vous apporter
30 l'amour? C'en est trop, il me semble que je deviens fou et, je vous demande pardon de le dire, que vous devenez folle vous-même. Vous êtes jeune, et belle, et riche, et maîtresse de votre vie. Je vous sais l'âme haute, quoi que vous en disiez, et je vous ai vue bonne. Vous avez eu le bonheur
35 inouï de vous pouvoir appuyer, dès le berceau, sur la plus

belle affection du plus grand cœur que j'aie connu. Et voilà que tout ce qu'il y a de meilleur en vous, que tout ce que vous avez reçu de l'exquise bonté qui vous couve et vous aime, se dissipe en fumée parce que M. Harlé, qui est un grand lutteur, 5 aura lancé quelque boutade,¹ parce qu'un Montperrier convoite vos millions et fait impudemment la théorie de son égoïsme, parce qu'une vicomtesse de Fourchamps² vous aura versé dans l'oreille je ne sais quels conseils empoisonnés. . . .

—Non, non. Mme de Fourchamps n'a pas eu besoin de 10 me conseiller. C'est un assez clair enseignement que sa vie.

—Eh bien, sa vie n'est pas la vie. Vous prenez pour l'univers un salon, et lequel!

—Celui où m'a fait entrer mon père.

—M. Harlé est tout à ses affaires. Ce que vous découvrez 15 autour de vous, ce sont les apparences. Ah! si vous pouviez voir au travers des yeux menteurs jusqu'à l'abîme de l'âme. Un jour vous soulèverez les voiles. Souvenez-vous de notre entretien d'aujourd'hui. Je ne parle plus pour moi, car je me sens perdu. Vous voulez raisonner, c'est que vous n'aimez pas. 20 Et si vous raisonniez encore! Pardon. L'heure est trop grave pour que je cache ma pensée. Vous vous dites: "L'amour est un accident de la vie," et vous lui réservez ce qu'il vous restera d'âme fatiguée, usée, vieillie, après l'immense effort d'universelle conquête pour l'apparence du bonheur. A cette 25 folie de paraître, de vous tromper vous-même, avec les autres, vous sacrifiez—vous qui parlez de réalités—la réalité la plus belle, la royale générosité de soi dans l'amour. Ce sentiment, vous en parlez sans le connaître, et ce n'est pas votre faute si rien encore n'a pu l'évoquer en vous. Vous ignorez qu'on ne 30 lui fait pas sa part, qu'il veut tout l'être, qu'il le prend, qu'il transforme tout, l'homme et le monde, qu'il fait de l'impétueux embrasement de deux vies un éblouissement de l'univers, qui demeure jusqu'à la mort. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ces choses, et vous allez prononcer sur 35 vous-même le plus terrible arrêt. Comment ne tremblez-

vous pas à la seule pensée de mettre, avant d'avoir tenté la vie, la vie elle-même hors de votre atteinte? Si vous étiez comme certaines femmes que vous connaissez. . . . Mais vous avez un cœur, vous! Quelle torture vous préparez-
5 vous dans l'avenir?

—Et moi aussi, je vous ai écouté. Et je vous admire. Et je vous plains. Vous dites de très belles choses, et très bien. Je n'y vois qu'un malheur, c'est qu'il n'y a dans tout cela qu'un songe. Vous me reprochez de ne pas connaître la vie,
10 de ne rien savoir de l'amour. J'en sais pourtant ce que chacun en peut voir. Dans la grande mêlée des créatures, savez-vous ce qui me frappe, moi? C'est qu'on a essayé de tout, et que rien n'a réussi. Je vois toutes les combinaisons possibles de fortune, d'âge, de caractère, et de sentiments. Les blonds avec
15 les brunes, les riches avec les pauvres, les bons avec les méchantes, avec les bonnes même si vous voulez, l'ambitieux avec la passive ou avec l'intrigante, tout, vous dis-je, a été tenté! Écoutez monter de la terre l'universel cri de désappointement et de rage. Je veux bien que tout un jour ces gens
20 se soient dit des choses, mais pour reconnaître aussitôt que c'était une fumée d'ivresse,¹ et, revenus de leur folie, pour pleurer sur eux-mêmes, et se maudire, et s'entre-déchirer les
* uns les autres. Votre brasier, c'est un éclair, avec des cendres éternelles.

25 —Alors ce qui vous blesse de l'amour, c'est qu'il soit une entreprise trop belle. Vous l'auriez voulu plus vulgaire. Dans le tas on se serait rencontré de fortune, et les chanceux n'auraient eu qu'à bénir le hasard. Eh bien, non. Il en va d'autre sorte. Et je trouve malheureux vraiment que cette
30 pensée vous décourage, avant de tenter l'aventure. Vous seule pouvez juger de vos forces, y mesurer vos désirs. L'amour est une folie commune, dites-vous, dont tous, ou presque tous, un jour se désespèrent. Soit. Mais comment savez-vous si ces hommes, si ces femmes qui crient leur
35 éternel regret de la grande vision perdue ne préfèrent pas cent

fois leur misère à votre triste indifférence? Comment savez-vous s'ils n'en conservent pas une volupté profonde jusqu'au tombeau? Et puis, combien voulez-vous que j'en compte de millions et de milliards qui échouent? Consentez-vous
5 qu'ils soient deux tous les dix mille siècles à réaliser l'idéalité de l'amour? Quel plus bel emploi de l'audace humaine, que d'ajouter de soi aux chances du hasard, pour le plus haut achèvement de la vie? Un jour vous m'avez dit: "Je vous croyais brave." Faut-il donc que je vous retourne le reproche
10 aujourd'hui?

—La bravoure n'est pas la démente. Vous souvenez-vous d'un petit poème du Nord? La fleur du pommier est aimée de l'abeille, puis de la souris quand elle se transforme en fruit vert, enfin du pierrot¹ lorsqu'elle est devenue pulpe savou-
15 reuse. Que serai-je dans dix ans, et que serez-vous vous-même?

—Oui! C'est le problème, de subir en accord les métamorphoses de la vie. L'amour fait ce miracle, car il se renouvelle.

20 —Ou s'envole. Car c'est bien un miracle, en effet, deux vies diverses se développant dans le même cadre de sentiments et de volontés! On ne joue pas sa vie sur un miracle. Ne sais-je pas que ma fortune vous est odieuse, et que, si elle s'évanouissait demain, vous penseriez que c'est pour moi une
25 chance heureuse? Nous ne sentons point là-dessus de même façon, mon pauvre ami, et c'est ce qui me fait peur. Vous voyez bien que j'appartiens au monde et que je ne puis me reprendre. Je suis dans le camp des plus forts, comme dirait mon père; et vous prenez place, de votre volonté, dans celui
30 des vaincus. La fortune, la naissance, les hasards du destin groupent les hommes pour des victoires d'un jour, que vous méprisez, et dans la vanité desquelles il faut que je trouve mes joies. Vous ne croyez à rien des choses auxquelles il m'est ordonné de croire. Vous n'aimez rien des choses qu'il
35 est de ma destinée d'aimer.

—Non. Non. Je ne vous laisserai pas dire cela. Vous savez bien, vous, que j'aime tout, moi, tout de la terre et de la vie, tout du ciel et de sa lumière. J'aime les hommes, et c'est peut-être, au fond de votre cœur, ce dont vous me faites
5 reproche. J'aime la vie pour l'action, oui, pour l'action—même modeste, dans ma sphère—où se continuent en moi les nobles efforts des grandes âmes passées. J'aime la vie pour la beauté de ses rêves. J'aime jusqu'à la mort, pour ce qu'elle emporte à l'oubli de la douleur des choses. Je n'ai pas besoin,
10 moi, de catégoriser¹ les effets et les causes, et de m'abîmer devant un mot, de m'affoler devant le son de mes lèvres. J'aime, vous dis-je, et c'est moi-même qui vis en moi, et non d'autres, moi qui parle, et qui veux, et qui suis un vainqueur, puisque toute la force du monde vient échouer contre ma
15 volonté. J'aime, et c'est ma façon de prier, d'adorer. J'aime tout au plus haut, car je ne rabaisse pas l'universelle puissance jusqu'à en faire l'instrument de cette oppression de l'homme par l'homme où vous allez chercher vos plaisirs contre toute justice et toute vérité. J'aime, et tout cet immense amour,
20 c'est là qu'est ma folie, je l'avais mis dans vos yeux. Quel orgueil d'y voir luire, par moi, l'enchantement du monde! Vous m'en punissez. Soit. J'en saurai subir avec fierté le châtiment. Un si beau rêve, même évanoui, peut encore laisser, jusque dans la douleur de vos *réalités*, de la joie.

25 Claude se taisait, abattue, puis tout bas :

—Qui sait? Vous avez raison, peut-être. Mais on n'a pas raison contre tous. Je ne saurais, comme vous, me faire de la défaite une félicité amère. A chacun sa destinée. Une association d'intérêts, comme dit M. Montperrier, voilà mon
30 lot à moi.

—C'est vous, c'est vous qui ferez votre destinée.

—Non, je vous dis que c'est ce monde qui me tente et me veut. Cette force de tous à qui ma force d'argent est due, pour ces joies de régner que vous dites fausses . . . et qui le
35 sont peut-être.

—Ce sera mon éternelle douleur, de vous voir périr et de n'avoir pu vous sauver. A mains jointes, je vous en prie, aidez-vous, aidez-moi, quand il en est temps encore. Vos yeux, malgré tout, ne m'ont point trompé. Quelque chose en
5 vous s'insurgera contre le sort que vous aurez voulu.

—Ne serai-je donc pas libre alors, comme les autres, de chercher les diversions qui se peuvent offrir? . . . Vous savez bien que le monde permet tout aux plus forts.

—Non. Vous ne voudrez pas.

10 —Eh bien, j'aurai l'oubli.

—L'oubli ne répond pas toujours à l'appel de la volonté.

—Peut-être. Je connais des moyens. . . .

Il s'était levé.

—Au revoir? ou adieu? dit-il

15 —Au revoir. Ne resterez-vous pas toujours mon ami?

—Oui, je le crois, mais loin de vous, très loin. Je ne commande pas à l'oubli, moi. Quand j'aurai dit adieu, il faudra que ce soit pour toujours.

Il prit la main qu'elle lui tendait, et crut sentir comme un
20 frémissement de douleur. Il allait s'écrier, tenter un suprême effort. Mais la main, d'un geste désespéré, s'arracha de son étreinte, et Deschars, comme si le dernier fil qui le tenait suspendu sur l'abîme se fût enfin rompu, subitement s'engouffra dans la nuit.

25 Claude restait là écoutant cette parole: "Quand j'aurai dit adieu, il faudra que ce soit pour toujours."

III

PHILOSOPHIE ET SOCIOLOGIE



J. F. Raffaëlli, Salon de 1885.

LA RÉUNION PUBLIQUE

“Clemenceau, debout sur les planches du Cirque Fernando, darde un regard noir ; le poing osseux assène l’argument ; c’est bien là le front bossué de l’implacable analyste jacobin, ses pommettes de kalmouk, ses moustaches retombantes. Derrière lui, une foule d’auditeurs haletants s’entasse, portraits fouillés et vrais.”

(LOUIS VAUXCELLES).

PIERRE ET PAUL

I

PIERRE

L'univers est-il bon ou mauvais? L'homme doit-il se féliciter de naître ou de mourir? Voilà beaucoup de siècles que les sages se posent cette question sans avoir pu trouver le joint¹ pour la résoudre. Le commun du troupeau, qui ne
5 s'avise ni du pourquoi ni du comment, va tout droit devant lui, bêlant sa plainte ou chantant son plaisir, sans s'occuper d'une addition de bien ou de mal au bout du compte. Les simples expédient ainsi leur existence tout aussi sûrement que les raisonneurs, et c'est là le grand point, puisque la mort
10 résout tous les problèmes dont s'embarrasse l'esprit humain. Pour un méchant bol de ciguë, Socrate² fit de longs discours. Encore prétendait-il que tout était au mieux. Il ne faut jamais trop prouver en ces matières. Une démonstration de rhétorique³ ne paraît point nécessaire pour permettre à
15 chacun de sentir son bonheur, et le raisonnement le mieux construit empêchera rarement l'homme de crier dans la souffrance.

Toutefois, le bien et le mal, qui nous sont répartis suivant la justice distributive du hasard, rencontrent des sensibilités
20 différentes. Le même coup de malheur retentira diversement sur chacun, suivant sa nature et les circonstances. J'ai connu des hommes qui faisaient plus d'état⁴ d'une porte fermée

bruyamment que d'un mort dans leur famille. D'autre part, il semble certain que la plupart de ceux qu'on appelle vulgairement "les heureux de la terre" sont bien vite blasés sur la monotonie de leurs "plaisirs," et ressentent d'autant plus
5 cruellement les misères inhérentes à la condition d'homme que la vie ne leur a point fait une éducation de combat.

Tout cela réduit l'éternelle question de l'optimisme et du pessimisme à bien peu de chose. Le monde est. Nous n'avons été consultés ni sur les conditions de son existence ni
10 sur l'utilité de la nôtre. La sagesse commande fatalement de s'accommoder à l'inévitable. Dire que la vie est bonne ou mauvaise, c'est déclarer que tel ou tel s'accommode bien ou mal: pas davantage. Encore, combien de fois chacun change-t-il de langage selon l'événement du jour? Schopenhauer¹ ne s'accommodait pas. Qu'est-ce que cela prouve? Pourquoi m'atrabiler de ses humeurs? Le pessimisme lyrique du grand Leopardi² n'est au fond que la poétique souffrance d'un optimisme éperdu qui ne peut se satisfaire. Donnez-lui un autre âge de son Italie, supprimez le poison qui le tue,
15 quels chants d'amour, quelle épopée de gloire! Même valeur de l'une ou l'autre manifestation au regard de l'univers.

Tenez pour³ privé de raison quiconque, fût-il doué du plus beau génie, prétendra réduire la vie en formules de bonheur ou de malheur à l'usage de notre humanité. Tout
25 ce que nous pouvons, c'est d'apporter chacun une note de sensations passagères. Les grands artistes font écouter leur morceau d'un nombre plus considérable d'auditeurs que le vulgaire coryphée dont la voix se perd dans la foule. Admirez-les, car vous trouverez chez eux la forte expression de
30 choses qui furent en vous passagèrement senties. Mais la jouissance d'art épuisée, vivez par vous-même surtout, si vous en trouvez l'énergie. Joies et souffrances, vous serez ballotté de l'un à l'autre pôle de vos facultés de sentir, et comprenant que toute la gamme s'enchaîne, de l'extrême
35 plaisir à l'extrême douleur, vous n'éprouverez pas le be-

soin de conclure nécessairement à l'une ou l'autre des sensations extrêmes. C'est bien assez d'opposer un bras fort à l'adversité quand on en est capable, ou de ne pas chanceler sous le poids d'une accumulation de chances heureuses.

5 Les enragés de règles générales veulent que le bonheur fasse des égoïstes, et le malheur des méchants. A ce compte, la société ne serait pas belle. Il nous resterait les vies médiocres où nous reprendre. Mais les trop faciles généralisations dont les ignorants se contentent ne nous fournissent le plus
10 souvent qu'une vérité d'apparence sous laquelle se dérobe inexpliqué le mystère profond des âmes.

J'ai eu pour camarades de classe à Nantes,¹ deux frères, Pierre et Paul, dont le sort, diversement tragique, fut tout contraire aux conditions de vie que leur voulaient les rencontres de la destinée. Deux aimables garçons de médiocre
15 bourgeoisie, remarquablement doués, et n'ayant point d'ennemis, bien qu'ils eussent, chacun de son côté, atteint le succès du premier bond. Pierre sortit en bon rang de l'École Centrale.² Une place extraordinairement avantageuse lui
20 fut offerte. Il la refusa, s'enferma toute une année dans sa chambre, et en sortit avec un perfectionnement de machine qui l'enrichit sans plus tarder.

Je le retrouvai tel que je l'avais connu au quartier Latin,³ tout simple, très positif, mais d'humeur douce, enjouée
25 même, bienveillant à tout le monde, faisant l'usage le plus désintéressé de la fortune qui lui était subitement échue. Ses anciens compagnons de "Centrale" lui étaient demeurés chers. Il n'avait pas de plus grand plaisir que de leur trouver des emplois et de les lancer dans le monde. Curieux de
30 toutes choses, d'ailleurs, il voyageait pour "voir" et se perfectionner dans la connaissance des langues étrangères. Je fus surpris de découvrir, un jour, que les études littéraires occupaient une notable partie de son temps. Étranger à toute action politique, il jugeait les hommes et les choses en
35 toute liberté d'esprit, ne demandant rien pour lui-même et

n'ayant de haine ou même de dédain pour qui que ce fût.

Content de vivre et de faire sa vie, il me donnait, par sa placidité souriante, la sensation de cet équilibre parfait d'impulsion imaginative et de raison modératrice propre à fournir
 5 un développement de vie heureuse. Rien d'un rêveur, pas même une envolée d'idéalisme, mais la plénitude du bon sens, au meilleur sens du mot. Ni égoïsme bourgeois, ni *don-*
quichottisme.¹ L'homme qui proportionne ses désirs à ses forces, et paraît se créer, sans effort, un bonheur intangible.
 10 Il se peut, à la vérité, que les plus hautes aspirations demeurent ignorées d'une telle nature, mais Pierre n'en pouvait souffrir, jouissant de toutes les joies qui lui étaient concevables. Pour tous ses amis, il réalisait le type de l'homme qui obtient, en toutes choses, le succès mérité.

15 Par surcroît, la fortune permit qu'il rencontrât l'amour. Une jeune fille belle à souhait et d'un esprit charmant, s'éprit de lui. Il connut enfin la passion. Mais comme il ne l'éprouva que lorsqu'il fut en son pouvoir de la satisfaire, il ne lui fut donné d'en ressentir que les transports de félicité
 20 souveraine. Il était adoré. Il vivait dans l'extase. Le bonheur des fiançailles fut si grand que, d'un commun accord, Pierre et sa bien-aimée retardèrent l'échéance du mariage. Je les voyais souvent alors. Il m'avait toujours marqué, depuis les bancs du collège, une fraternelle amitié. Dans le
 25 cœur ouvert, tombaient à flots pressés toutes ses belles confidences d'amour eux. Le bonheur débordant s'épanchait en bouillonnements d'hymnes à l'univers.

Il eut l'idée d'un voyage de fiançailles en Italie. La famille de la jeune fille se prêta à cette fantaisie. Je les vis
 30 s'envoler pour ne plus revenir. A trois mois de là, je reçus de Venise la lettre suivante:

"Cher ami,

"Tu m'as aimé: tu ne m'as pas connu. Maintenant que tu peux le dire sans me chagriner, avoue que tu m'as toujours
 35 jugé un peu "terre-à-terre."² Ne nie pas: tu me l'as fait

sentir parfois sans le vouloir. Eh bien! tu t'es trompé, car je suis capable, moi aussi, de regarder par-delà l'horizon du vulgaire. Dans le plein paroxysme du bonheur, voilà que je renonce à la vie, non par un coup de démente, comme tu le
5 croiras sans peine, mais par un effort, froidement médité, de haute raison.

“Des fous se tuent par désespoir de se trouver hors d'état de réaliser l'impossible. Ceux-là, je les prends en pitié. Le monde leur paraît affreux parce qu'il se permet d'être autre
10 qu'il a plu à leur fantaisie de le vouloir. Autant maudire la vie parce que nous ne pouvons point bondir de planète en planète, ou même simplement suivre l'oiseau dans son essor. Tu sais que je ne suis point de ces insensés. Je n'ai rien voulu que de possible, et une chance véritablement peu com-
15 mune m'a contraint de subir la pleine satisfaction de toutes mes espérances.

“Si quelque chose m'a manqué, c'est l'âpre joie des luttes où se trempe l'énergie de vivre. Tout m'a réussi. J'ai souvent fait de douloureux retours,¹ quand je voyais autour
20 de moi tant de nobles esprits, tant de braves cœurs, fléchir sous le poids d'infortunes imméritées. L'homme, en général, vaut par ses épreuves. Mon unique malheur est de ne pas avoir obtenu de la destinée qu'elle m'éprouve. Ainsi tu as pu penser que je n'avais pas connu le plein de la vie, et le
25 fait, hélas! ne pouvait que te donner raison. Mais si je n'ai pas vécu le malheur, je l'ai vu d'assez près pour n'y pas rester insensible: tu peux m'en croire. Peut-être diras-tu que jamais tu n'en as rien vu sur mon visage. J'ai toujours eu la pudeur de mes sentiments profonds. La tristesse des specta-
30 cles de la terre a, dès les premiers jours, compensé dans mon cœur la joie de mes succès. C'est le secret de cette vie sans exubérance où se neutralisaient deux sentiments contraires.

“J'ai donc compris, jugé très clairement le bien et le mal de l'existence qui nous est offerte en ce monde. Je ne suis
35 pas pessimiste: ce serait, en vérité, trop honteux, n'ayant

connu que le bonheur, et jouissant, à l'heure où je t'écris, de la plus parfaite félicité qu'il puisse m'être donné d'obtenir. Je ne puis pas être optimiste, ayant vu partout trop de mal, et ressenti trop vivement—moi, doué de tant de moyens d'ac-
15 tion—mon impuissance absolue à l'atténuer dans une proportion notable.

“Malgré tout, je crois sincèrement que la vie vaut la peine de vivre. La merveille de l'univers vaut d'être¹ contemplée, et la chance de jouer dans la grande œuvre un rôle d'une jour-
10 née doit être acceptée avec vaillance et bonne humeur. Car l'immense bienfait nous fut départi de pouvoir disposer de nous-mêmes. La clef du grand repos est dans nos mains. Il dépend de nous d'échapper au malheur ou de couronner magnifiquement notre bonheur d'un hommage suprême de
15 reconnaissance qui atteste en nous la conscience d'être allé, d'un seul bond, aux limites du bien ultime.

“C'est là mon cas, cher ami, et je viens de te dire en deux mots la raison profonde qui nous décide, ma fiancée et moi, au départ.² Nous sommes tout au bout du bonheur: voilà le
20 fait très simple dont la sensation aiguë nous est, par miracle, venue à tous deux en même temps. Par l'amour absolu, notre jouissance de vivre ne saurait être dépassée. Les éclairs de plaisir où le vulgaire met sa joie, s'évanouissent aussitôt apparus. Nous les avons fixés, l'un pour l'autre, dans l'extrême
25 achèvement de la béatitude souveraine. Tu vas rire: quelquefois, nous avons eu peur d'être dieux et de ne pouvoir rompre un cycle d'éternité³ qui, supprimant la fragilité de nos délices, les aurait faites moins exquises. Mais non, nous sommes bien mortels, et cette dernière chance nous
30 vient de pouvoir arrêter la fortune au passage, en échappant aux pièges de la vie qui nous guettent pour paralyser, au jour le jour, quelque chose de nos facultés de bonheur.

“Quoi de plus! Quelle raison pour justifier le courage utile de vivre plus longtemps? Je ne puis pas changer le
35 monde. Les parents de ma fiancée ont d'autres enfants

qu'ils adorent. Je te laisse Paul, que sa disposition d'esprit met au-dessus du malheur. Pensez à moi comme à l'homme le plus enviable qui ait vécu. Tout à l'heure, au Lido,¹ nous éloignerons le gondolier pour un moment et, quand nous
 5 serons au large, enlacés l'un à l'autre, nous nous élancerons, l'extase suprême au cœur, dans ce grand ciel bleu d'en bas² dont nous tentent les eaux. Quand tu recevras ce papier, nous aurons achevé notre apothéose.

"Adieux de l'amitié,

10

"PIERRE."

II

PAUL

Ma surprise fut extrême, comme on pense, d'apprendre que mon ami Pierre venait de se tuer parce qu'il était au comble du bonheur. L'acte paraissait d'un fou.³ Cependant, je fus bien obligé de reconnaître que sa lettre, sans être d'une
 15 logique impeccable peut-être, gardait l'apparence d'une détermination raisonnée. En fin de compte,⁴ l'homme a le privilège, entre tous les êtres de la nature, de se voir maître de sa destinée. Sans doute la résolution de ceux qui renoncent à la vie s'explique presque toujours par l'excès de malheur.
 20 Pourquoi l'extrême bonheur n'épuiserait-il pas aussi complètement nos facultés de vivre? Dans l'un et l'autre cas, c'est une même disproportion entre le fait et la capacité de le subir. La belle affaire quand les gens de sensibilité obtuse⁵ taxent d'insanité ceux qui leur faussent compagnie S'ils ne
 25 s'étaient mis d'un coup hors la critique, ces derniers auraient beau jeu à répondre:⁶ "Ily a une méthode dans notre folie."

J'avais, depuis l'enfance, une très bonne amitié pour Pierre. Chose étrange, je lus sa lettre sans un sursaut d'horreur. D'un esprit attentif, je suivais l'enchaînement

de ses pensées, cherchant à en trouver le défaut, et ma première sensation fut du désappointement de n'y pas réussir. Puis, un reflux d'émotion tardive emporta mes pensées. Je voulus me représenter les derniers moments de mon ami.

5 Je cherchai ma douleur et ne la trouvai point. Comment gémir sur le sort d'un homme qui se déclarait tout simplement le plus heureux de la terre, et qui probablement avait dit vrai? Il était plus facile de l'envier que de le plaindre, ainsi qu'il avait dit lui-même. Au point où il lui avait plu, il avait

10 arrêté la fortune, et s'était mis joyeusement au-dessus de toutes les chances de malheur. Je l'admirais malgré moi: je ne pouvais pas le pleurer.

Je ne fus donc pas choqué de trouver Paul, à quelques semaines de là, dans une disposition d'esprit analogue.

15 Nous avons échangé des dépêches de Carlsbad¹ à Paris. Ma première visite, en arrivant, fut pour l'Arsenal,² où Paul était bibliothécaire. Je le trouvai parmi ses livres, très calme, comme toujours, et d'âme composée.

Son histoire n'était pas, en somme, très différente de celle

20 de son frère. Après de grands succès à l'École des Chartes,³ il avait rapidement acquis une célébrité dans le monde savant par ses publications sur les temps mérovingiens.⁴ Une place était vacante à la bibliothèque de l'Arsenal. On la lui offrit avant qu'il eût osé la demander. Il aima. Il fut adoré. Trois

25 enfants, une fille et deux garçons, faisaient la joie de son foyer. L'Institut⁵ lui ouvrit ses portes. Un bibliophile millionnaire, de Béziers,⁶ qui s'était épris de ses travaux, lui légua tous ses biens en mourant. La bibliothèque, très précieuse, fut accueillie avec plus de reconnaissance que l'ar-

30 gent, car Paul, ayant toujours vécu très simplement, manquait de temps et d'usage pour les soucis de la dépense.

Les deux frères, orphelins dès le jeune âge, avaient toujours vécu dans l'intimité la plus affectueuse. Leur amitié n'était pas de celles qui se répandent en discours; mais depuis

35 trente ans, je la voyais toujours plus recueillie, plus douce,

plus profonde. Je ne pouvais douter que l'événement de Venise¹ (j'ai beau faire, ma plume se refuse au mot catastrophe) apportât à Paul le plus cruel déchirement. N'ayant rien connu, jusque-là, du malheur, il n'en devait ressentir que plus vivement la douloureuse épreuve. Deux lettres que j'écrivis restèrent sans réponse.

—Je ne t'ai pas écrit, me dit-il, quand j'entrai dans son cabinet, parce que j'avais besoin de te parler sincèrement et que j'avais peur de n'être pas bien compris. Tu sais si j'aimais mon frère. Eh bien! je ne puis le pleurer. Certes, il m'est dur de songer que je ne le verrai plus, que je ne sentirai plus ma main dans la sienne, que mes yeux ne s'arrêteront plus sur les siens. Mais je suis capable d'un sentiment supérieur à cet égoïsme vulgaire. Ce n'est pas à moi, c'est à Pierre que vont mes pensées. Or, que pourrais-je désirer pour lui de meilleur que ce qui lui est échu? Que lui a-t-il manqué? Quel bonheur fut refusé à sa vie? Il n'a point fait de mal. Il a reçu tous les biens. Que souhaiter au-delà? Je pourrais l'envier si je ne possédais moi-même le bonheur. Nous aurons été tous deux des créatures privilégiées. Pierre a clos son destin par un acte de volonté. Il faudrait connaître l'avenir pour dire si ce fut sagesse ou folie. Je ne me crois pas moins heureux que Pierre. L'idée ne m'est jamais venue d'en rester là. D'abord, j'ai des devoirs, qui ne furent pas son lot. Et puis, si je n'avais pas de devoirs, je serais retenu par des curiosités au terme desquelles je n'arriverai jamais, par une habitude de vivre d'où me vient je ne sais quelle nonchalance vers la mort. Le malheur ne m'a pas éprouvé. Je ne m'étais donc jamais posé la question, je l'avoue. Mais en lisant la lettre que Pierre m'a écrite de Venise—ce n'est qu'une variante² de la tienne—j'ai senti monter soudainement en moi une énergie tranquille qui m'élevait au-dessus des coups du sort. La pensée de Pierre renonçant à la vie heureuse en un effort de raison que je ne jugeais pas insensé, m'inspirait, par une inexplicable contradiction, une invincible volonté de

poursuivre ma route, en demeurant, quoi qu'il pût advenir, supérieur à la fortune, bonne ou mauvaise.

Ceci n'est que le résumé d'une longue conversation. Souvent nous revînmes à cet entretien, car nous nous plaissions à parler de Pierre dont le souvenir nous'était d'un grand charme. Cependant Paul était en compte avec une implacable destinée. Son fils aîné fut tué dans un accident de chemin de fer, et la tuberculose se déclara chez sa fille. Bravement, Paul, cuirassé de stoïcisme,¹ fit tête à l'ennemi. Sous le coup terrible, il n'avait pas chancelé. Sa femme, ses enfants lui étaient l'univers. Quand on lui rapporta le corps mutilé de son fils, il se raidit dans un violent effort et se porta d'abord au secours de la pauvre mère convulsée. A quelque temps de là, lorsqu'il entendit prononcer l'arrêt de sa fille chérie, il n'eut d'autre pensée que de cacher à tous, à la malade surtout, la fin inévitable. Un combat de deux ans sans une défaillance. Et quel retour? La mère, épuisée de douleur, frappée de consommation, s'éteignant lentement, ne trouvant ni parole ni plainte, pas même un regret de partir.

J'aidais mon malheureux ami de ma présence, plutôt que d'inutiles discours. Dite au moment qu'il faut, dans un élan de sympathie vraie, une parole—même banale d'apparence—ouvre le cœur et le pénètre d'une force nouvelle. Par les yeux nous échangeons des pensées. Et puis j'étais là quand il avait besoin de parler. Il ne redoutait point l'entretien sur ses morts, sur lui-même, et le contraste était poignant de l'accent² de sérénité irréductible avec les tourments inscrits aux sillons de la face ravagée.

Depuis le jour où, en possession de la parfaite félicité de la vie, Paul n'avait puisé dans l'exemple de Pierre éliminant le malheur par la mort, qu'une résolution inflexible d'affronter le sort contraire, je ne l'avais vu ni changer ni faiblir. L'enfant qui lui restait faisait l'objet des préoccupations de toute heure. Paul cependant ne s'illusionnait pas sur les fâcheuses dispositions d'un esprit mal équilibré. Comme pour la petite phthisique, il ne cédait pas un pouce au destin sans résis-

tance. Ses livres lui étaient demeurés fidèles. Il lui venait d'eux encore des plaisirs, et son orgueil était d'en prendre acte dans un sourire.

—J'ai été cruellement frappé, aimait-il à me dire. J'ai
5 senti le vif de chaque blessure. J'en porterai toujours la douleur. Mais ce serait une erreur de croire que la vie me soit à charge, et même que je me juge malheureux. J'ai tenu dans mes mains la plus belle floraison de bonheur. Je l'ai perdue. Mais ne savais-je pas que rien n'était durable de la fragile vie
10 humaine? Comment pouvait-il m'être donné de me soustraire à l'universelle fatalité? La mort aurait pu me prendre. Quelle douleur pour les êtres si chers qui m'avaient donné leur amour? Mieux vaut qu'ils m'aient devancé pour laisser le fardeau sur mes épaules d'homme fort. Est-ce à moi de me
15 plaindre de ce qui les a sauvés du malheur? Et, pour porter ma peine, n'ai-je point de consolations? Mon fils, comme tu l'as pu voir, a besoin d'une attention constante. J'en veux faire un homme capable d'honorer son temps, son pays. Il m'inquiète quelquefois par sa fougue. Il m'aime: je le
20 ramènerai. Pour mes livres, j'y trouve chaque jour une source de joies infinies. Mon rôle peut te sembler modeste. Il n'en est pas moins vrai que mes travaux d'érudition auront heureusement facilité la voie aux historiens à venir. Plus tard, quand d'autres qui font du bruit présentement seront
25 oubliés, on me rendra justice, j'en suis sûr. Cette pensée m'est douce: je n'ai pas besoin d'autre récompense. Le legs inestimable que j'ai reçu de la bibliothèque la plus rare, j'en ai fait don à l'Arsenal.¹ J'ai obtenu de faire aménager à mes frais une salle où j'aurai la joie d'installer, de mon vivant,
30 chaque volume précieux, un à un, dans le casier qui lui sera destiné. Mes successeurs trouveront là des plaisirs de science et d'art qu'ils sauront me payer de cette gratitude dont tu me vois si souvent faire montre à l'égard de mes grands devanciers.

35 A dix-huit mois de là, son fils le quittait pour courir les aventures en Australie, après une folle équipée où il aurait

laissé l'honneur si l'argent de son père n'avait pourvu à tout. Un an après, nous apprenions sa mort. L'éloignement avait préparé la séparation définitive. Mais c'était tout ce qui restait du foyer perdu, et cet effondrement final retentit au
5 cœur de Paul comme le glas de sa destinée. Sa tendresse pour l'enfant prodigue était d'autant plus vive qu'il lui en était venu plus de chagrins et que cette mort ne lui laissait plus rien où se reprendre. Mais de cela même, en toute sincérité d'âme, il ne voulut jamais convenir.

- 10 —Je ne suis pas malheureux, malgré tant de malheurs, s'obstinait-il à me dire, puisque je me trouve encore des raisons de vivre.

Et c'étaient des propos sur sa bibliothèque dont l'installation était prochaine. Il s'en promettait de rares plaisirs
15 quand, du premier au dernier livre, tout disparut dans un incendie.

Je courus chez lui, en proie à toutes les craintes. Je le trouvai très pâle, avec un imperceptible tremblement des lèvres.

- 20 —La catastrophe est irréparable, dit-il, pour ceux qui viendront, car il y avait là des pièces que probablement on ne retrouvera plus. Par bonheur, j'avais le catalogue chez moi avec la photographie des manuscrits originaux. C'est une chance dont il faut se réjouir.

- 25 Ma stupéfaction de ce mot fut extrême.

—Tu penses peut-être, observa-t-il, à la salle que j'avais préparée avec tant d'amour? Eh bien! elle servira aux agrandissements de la bibliothèque publique. C'est encore un service que j'aurai rendu.

- 30 —Mais, mon pauvre ami! . . . m'écriai-je sans savoir exactement ce que j'allais dire.

Il comprit, cette fois.

- Ah! oui, fit-il. Notre grande querelle! Tu veux que je sois désespéré, que je songe à mourir, que pour des feuilles de
35 papier, qui me tenaient au cœur assurément, je me lamente plus encore que je n'ai fait pour les êtres si chers qui me furent

enlevés? Eh bien! le coup est douloureux, certes, venant après tant d'autres. Hors dans mon amitié, le destin ne trouvera plus en moi d'autre place où frapper. Soit. Mais moi, je ne me sens vraiment détaché ni de ce qui m'est ôté ni
5 de ce qui me reste. J'ai trouvé, je trouverai encore une extrême douceur dans le souvenir. Je ne suis pas au bout de mon besoin de connaître. Le travail nous mène par de merveilleux chemins à l'achèvement de la vie.

—Je pense de même.

10 —Pourtant, ce n'était pas l'avis de ton Schopenhauer,¹ qui vécut fort longtemps sans avoir pu trouver une bonne raison de vivre. Il n'aimait rien. Crois-moi, il y a quelque chose de supérieur à tout: c'est l'acceptation courageuse de la destinée. As-tu lu, dans les récits des voyageurs, l'his-
15 toire de ces esclaves que les tribus anthropophages de l'Afrique centrale achètent pour les manger? On les promène au marché, où chacun marque d'un trait de craie sur la peau noire le morceau qui convient à son appétit. S'il reste des parts sans preneurs, on ramène la victime à sa case, on la
20 gorge de nourriture jusqu'à ce que les amateurs aient tout retenu sur le vif. Alors on l'abat, et c'est un grand festin. Or, il est sans exemple, nous dit-on, que ces malheureux, voués à l'abattoir, laissent échapper une plainte. Ils savent ce qui les attend, ayant chez eux, sans doute, marqué sur
25 d'autres hommes des portions à la craie. Pas un cri, pas une lamentation, pas une larme. Nieras-tu qu'il y ait une grandeur dans la simplicité stoïque de cette soumission? Eh bien! regarde-moi, cher ami; je ne suis pas encore marqué tout entier à la craie. Sur moi, comme sur nous tous, la hache
30 du destin est levée. Je puis, d'une âme égale, affronter la vue du fer, tant que je ne serai pas abattu.

Dans l'année qui suivit, une fluxion de poitrine l'emporta. Sur sa table, un volume d'une histoire de Philippe II² était ouvert. Un coup de crayon signalait le passage où l'au-
35 teur racontait que le duc d'Ossuna³ avait fait graver cette parole sur sa tombe: "*Il est beau de vivre, il est bon de mourir.*"

LE BUISSON QUI MARCHE

Depuis le jour où la forêt de Birnam¹ se mit en mouvement contre Macbeth, on a rarement signalé des arbres ou même de simples arbrisseaux en voyage. Le chêne et le roseau, pliés par la tempête, n'ont d'autre ambition que de
5 tenir bon dans le sol, chacun suivant ses moyens, et de pousser bravement vers le ciel, aussi haut que les pourra lancer la sève nourricière. Attachés à leur bonne planète, fidèles à la motte de terre où le conflit des choses a fixé le germe chanceux, ils font d'un berceau de hasard² leur éternelle patrie. Et si
10 c'est infériorité chez eux³ de ne pouvoir lui prodiguer leurs mensonges d'amour, que l'avantage d'une immuable constance leur soit au moins reconnu sur l'imparfaite créature supérieure dont ils humilient la capricieuse mobilité.

Nager, ramper, voler, courir, c'est du végétal perfection-
15 né⁴ qu'on nomme l'animal, à ses degrés divers. L'ancêtre impassible des forêts regarde passer ces fils inquiets, affolés, tout à la fois déprédateurs et proies fuyantes.⁵ Pourquoi les envier? Tandis que les troupes voyageuses de la terre, de l'air et de l'eau peinent à grands cris pour écraser le faible ou
20 pour échapper au fort, la mousse et l'ormeau, sans manifestations bruyantes, suivent même loi, même destin.

Non qu'ils soient immobiles,⁶ pourtant. Dans les orbites mouvants des champs toujours nouveaux de l'espace, la terre emporte tout son peuple, plante tranquille et bête
25 agitée. Mais tout être organisé mû d'une impulsion personnelle de vie, complique ce chemin d'une course au bien-être qui, insensible ou échevelée,⁷ trace un équivalent sillon dans l'infini. Si, au soir de notre vie, nous pouvions découvrir

dans l'espace le sillage de nos déplacements, que de surprises en l'inextricable complication des lacets, des crochets, des détours.¹ Cela paraîtrait d'un fou, et peut-être serait-ce raison de le croire.

5 L'arbre, moins compliqué, plus naïf, pique droit dans le sol² pour la sève de la vie, et, cherchant l'air et la lumière, s'élance dans le ciel bleu. Seulement, le sol et le ciel ne sont pas toujours libres au point précis où le vent de hasard a déposé la graine. Le grand conflit vital³ tend à les rendre
10 indisponibles tout au contraire. Alors, de sa racine et de sa branche, il faut que la tige nouvelle contourne les obstacles et se fraye une voie vers la vie. Ainsi toute la nature végétante—chêne, arbrisseaux, plantes annuelles ou vivaces—s'efforce, se tourmente, se torture dans l'atmosphère ou sous le
15 sol, pour être, pour croître, pour finir. Ainsi la plante, comme l'homme lui-même, se met en mouvement pour chercher la vie, pour trouver la mort. Course silencieuse et lente où tout concurrent tâche à devancer l'autre, non moins dramatiquement que dans le tumulte humain.

20 Telle est l'explication du "chemin creux"⁴ de Vendée,⁵ où se rencontre "le buisson qui marche." L'heureuse terre qui fait l'extrémité occidentale du continent d'Europe n'a connu que par de vagues contre-coups le lointain refoulement des invasions, les agitations de l'histoire, les mouvements de
25 l'humanité industrialisant le sol que le paysan vendéen s'obstine à retourner, suivant la tradition des ancêtres, sans pensée de progrès.

Dans un tel pays, les chemins ne sont point établis en vertu d'une vue de l'esprit,⁶ pour relier suivant les méthodes
30 de l'art, villages, hameaux fermes, ou lieux de culture. C'est l'instinct primitif qui a fait la voie là où elle se trouve encore. Le piétinement des anciens a tracé le sentier que de nouveaux venus ont élargi de leurs troupeaux, de leurs charriots, pour un agrandissement de culture. En ces temps, les domaines se
35 limitaient vaguement, la terre étant moins précieuse. Point

d'École polytechnique,¹ partant point de tracasseries certaines pour un bien douteux. Le maître prenant tout le surplus de vie, pourquoi s'imposer l'effort d'une production supérieure? Dans quel but améliorer ce qui ne récompense-
 5 rait pas le travailleur? Les hommes passaient obscurs, à peine pensants, creusant d'une lourde semelle² de bois la route argileuse que ravinait l'hiver sans réparations possibles, préparant des jours meilleurs sans le savoir.

Ainsi se faisait "le chemin creux," témoin des âges passés.
 10 Nos lois modernes l'auront bientôt fait disparaître à son tour. Quand je revois le pays natal, je retrouve de blanches routes rigides,³ là où je connus de verdoyantes fondrières, de sombres futaies, de mystérieux détours. C'est la civilisation meurtrière qui détruit implacablement les antiques ves-
 15 tiges où nous entrevoyons, vivant encore, le passé momifié dans les livres.

Cependant, le "Bocage"⁴ gardera longtemps encore quelques-uns de ses "chemins creux," rivières caillouteuses ou cloaques de boue dominés de talus, où huit bons bœufs font
 20 péniblement cahoter sous l'aiguillon pressant la lourde charrette qui penche. Au sommet du talus, en bordure, les "tétards"⁵ tourmentés, évidés,⁶ bossués, figés en contorsions de souffrances sous la frondaison que la serpe abat tous les cinq ans pour les flambées de l'hiver.

25 Le grand buisson de ronces court sous les branches, accompagnant le chemin jusqu'à la coupée des barrières.⁷ Seulement, pourquoi, contrairement à l'usage, l'arbre n'est-il pas en pleine haie?⁸ Pourquoi ce large "routin,"⁹ qui permet à l'homme des champs de passer à pied sec, tandis que ses
 30 bêtes pataugent en contrebas,¹⁰ dans la bouillie ocreuse et s'éclaboussent à plaisir? C'est que le buisson a marché. Si l'homme qui l'a planté pouvait surgir des âges disparus, il vous dirait qu'arbres et ronces furent fichés de compagnie en limite du champ, et s'ébahirait de leur séparation merveilleuse.

L'entrecroisement des racines coupant de mille pièges "le routin" battu des sabots vous dit l'histoire. L'argile compacte du chemin repoussait toute vie, qu'appelait, avec le soleil, la terre labourée du champ. Alors, ronciers et futaie
5 se sont mis en marche vers la lumière, vers le sol nourricier. Mais d'un pas inégal. Embarrassé de sa grandeur, le chêne-roi s'est courbé, a dépêché les longues racines heurtées du passant. Le roncier tumultueux, plus agile, l'a bientôt devancé, faisant serpenter vers la vie ses lianes heureuses,¹
10 tandis que mourait sous l'arbre la primitive frondaison. Les voilà séparés à jamais, les compagnons des premiers jours, et si le bûcheron, d'âge en âge, content de la ramure des "tétards" n'a que faire du tronc, les témoins seront là pour dire le buisson voyageur.

15 Qu'importe au rustique passant qui se hâte vers la char-rue, l'étable ou le foyer? Il vit dans le miracle de la terre, sans le comprendre, sans le voir. Enfoncé dans sa glèbe, il répète l'effort lent des ancêtres, sans autre attente que de l'aliment quotidien, sans autre espoir que des jours succédant aux
20 jours jusqu'à ce que la terre, sa victime, fasse de lui sa proie. Que sait-il? sinon que le blé germera, mûrira après les façons données, si la gelée, la grêle ou le vent ne l'arrêtent.

Est-ce miracle? est-ce loi naturelle? Il ne sait, n'en a cure. Que cache le miracle ou que cache la loi? Il ignore
25 jusqu'à la question même, remplaçant les croyances du passé par les gestes machinés de l'Église, vains simulacres d'une foi disparue. Que veut-il? il se le demande à peine, engagé, dès sa naissance, dans une antique routine d'action qui le dispense de volonté, et lui montre toute initiative nouvelle comme un
30 danger, comme un malheur.

Enraciné dans sa terre, comme les buissons du "chemin creux," quelque pousse inconsciente vient de lui, qui va vers une lumière plus grande, vers une vie meilleure. Semblable au roncier qui voyage, il paraît immobile à qui ne dispose que
35 d'une existence pour le regarder.² Pourtant, la reculée des

âges, par les témoins de l'histoire, atteste qu'il a marché, qu'il marche toujours, et que la même loi d'évolution qui fait avancer le buisson, entraîne le primitif automate aux lumières de pensée, à la vie d'action consciente de justice et de bonté
5 progressives. Cela semble prodige à qui, oubliant d'où sortirent les grands apôtres d'humanité, n'aperçoit dans l'homme rudimentaire¹ que d'obscurcs idées vagissantes. C'est prodige, en effet.

Ce fut prodige aussi quand Macbeth,² confiant dans la
10 parole des ténèbres, joyeusement cria: "Je ne puis être vaincu que si la forêt de Birnam marche sur Dunsinane." Alors, levant les yeux, il aperçut l'immense buisson qui venait avec l'armée de Malcolm.

Maîtres des hommes, bourgeois républicains ou monar-
15 ques, qui croyez léguer à vos fils le droit de bûcheronner dans le taillis humain, sachez que derrière l'horizon immobile, une fatalité pousse le buisson qui marche à la conquête de sa terre, au plein développement de sa puissance de vie.

LA MÊLÉE SOCIALE

La mêlée sociale! “Déclamation, métaphore,” disent superbement les heureux.—“Poignante réalité,” geignent les misérables.

Contre l'accablante évidence, les dénégations intéressées ne peuvent plus prévaloir. Ce simple recueil d'épisodes fournis par la rencontre du jour atteste assez haut le fait violent, l'âme cruelle.

N'est-ce pas vraiment un prodige que l'humanité ait eu besoin des méditations des siècles, des observations, des recherches, de l'effort de pensée des plus grands esprits pour aboutir à découvrir avec surprise, après tant d'âges écoulés, *le combat pour la vie*?

Que de lampes oscillèrent des poutres avant de rencontrer l'œil d'un Galilée!¹ Que de pommes tombèrent de l'arbre avant qu'un Newton² se présentât pour tirer de l'accident vulgaire les lois de la gravitation. Combien de sang répandu, de morts affreuses, lentes, ou soudaines, de plaintes des mourants, de gémissements désespérés, de cris de haine et de malédiction des vaincus avant que Darwin³ dénonçât le grand conflit vital.

Encore n'est-ce pas le spectacle de la douleur humaine dans l'effrayant champ de bataille, qui lui a révélé la loi de l'universelle tuerie. Non. Ni le tumulte plaintif de la nature peinant, ni le cri de souffrance de l'humanité douloureuse ne furent primitivement perçus du cerveau subtil aux écoutes. Tant nous vivons dans l'inconscience des choses!

La lutte pour l'existence! Le combat pour la vie! Dès que le mot fut jeté, les généralisations abondèrent, et la loi

de tout et de tous apparut. Que sont les corps, sinon un équilibre plus ou moins stable de forces? Même loi pour les êtres vivants: avec cette différence, qu'en proportion de sa sensibilité, chaque organisme, du grand au petit, oscille, dans
 5 la douleur ou dans la joie, entre les forces de conservation et d'évolution qui se le disputent. Pour le maintien de la composante,¹ qui est la vie, tout s'efforce, tout s'acharne, et la plante, et la bête et l'homme presque divin. La loi du développement de l'un se heurte à la loi du développement de
 10 l'autre. Conflit. Bataille. Il faut un vainqueur et un vaincu.

* * * * *

Aux jours où les lourdes mers du globe encore fumant bouillonnèrent de vie naissante, les premiers vivants de la terre, à peine apparus, commencèrent le premier combat pour
 15 l'obscur accroissement qui contenait en puissance l'avenir du génie humain. L'imagination fait défaut pour la vision de la monstrueuse rencontre. Le noir cimetière de houille² atteste plus tard d'incroyables batailles, et toute la terre recèle en ses flancs les empreintes d'une indescriptible mêlée.

20 De la terre au soleil trente-sept millions de lieues.³ Sur ce ruban de route,⁴ écrivez un chiffre qui rejoigne les deux globes, et vous n'aurez pas dénombré les êtres vivants de notre planète à l'heure où j'écris. Comptez les morts depuis les siècles innombrables, et jugez, si vous pouvez, la somme de
 25 douleur obtuse ou déchirante d'où nous sommes sortis.

Nous renfermerons-nous dans le temps présent? Pénétrez dans la forêt vierge, comptez de combien de milliards de cadavres votre pied recouvre la tombe, et songez combien d'autres milliards gisent dans la profondeur, accumulés par
 30 le temps impassible. Du baobab à la fougère, du lichen pointant du spore⁵ à l'évoluante cellule, c'est une bataille éperdue. Et le monstrueux amas de morts et de mourants lutte encore, par la fièvre foudroyante, contre l'organisme supérieur brusquement survenu: tel, le preux de la légende,
 35 qui, mort, combattait toujours.

Et la faune multipliante du sol ou de la mer non visités de l'homme, comment se maintient-elle sinon par le combat sans merci de toute heure entre la vie qui est et la vie qui veut être. J'écarte l'infini pullulement des organismes inférieurs.

5 Cela n'est rien encore. Où tend cet universel massacre de toujours? Où aboutit l'évolution de vie surgie du champ de carnage? Tous ces êtres qui s'empressent dans le mortel tumulte, du primitif organisme à l'ancêtre du mystérieux anthropoïde, où vont-ils? A quelle œuvre les entraîne
10 l'obscur fatalité?

A la génération de l'homme, à l'apparition de la conscience, avec sa réaction de volonté, au prodige qui, sans l'excuser, rachète peut-être en partie l'universelle douleur où il fut enfanté. D'un être souverain, ce serait crime assuré-
15 ment. Nécessité: subissons vaillamment ce qui s'impose.

* * * * *

L'œuvre est accomplie. Dans sa force, dans son intelligence, dans son action supérieure, l'homme surgit, aspirant Dieu.¹ De ses saisons, de ses climats ennemis, la terre le refoule et le garde aux régions heureuses qui lui sont accueill-
20 lantes et douces. La mort pour qui s'aventure au delà devient préservatrice de l'espèce. C'est le paradis perdu qui ne sera plus retrouvé. Au dernier venu, au chéri de la terre, le sol offre son antre et l'eau sa ligne de défense. L'arbre étend sur lui son grand bras protecteur. L'herbe lui fait un lit. La
25 fleur le charme et l'enivre. Le fruit mûr tombe à ses pieds. L'oiseau s'approche confiant. La bête grondante attend, pour savoir à qui l'empire.

L'empire est à lui. C'est la loi. L'empire par la force, l'empire par la guerre. La même nécessité le régit qui régit
30 tous les êtres. Il régnera par la violence et par le meurtre, qu'impose le besoin fatal. Le silex frappé vole en éclats tranchants, la roche dure est taillée ou polie, elle s'aiguise en lame ou s'use en pointe. L'étincelle jaillit du bois qui s'en-

flamme au feu retrouvé de la planète éteinte—prodige qui retentira jusque dans les derniers temples, à travers toutes les mythologies qui viendront. Le métal extrait du sol, y rentre pour le fouiller, le cultiver, en extraire les trésors.

5 L'industrie, la science rudimentaire naissent du lent effort qui doit transformer le monde.

Action de guerre toujours. Guerre à la planète entaillée,¹ guerre à la plante dont le fruit déchiré rend à la mort ce qui voulait vivre et ne naîtra pas, guerre à la bête tremblante que
10 réclame la dent meurtrière. La troupe épouvantée fuit en vain. Dans la forêt sans fin, dans la grande mer protectrice, au plus haut de l'air, le projectile l'atteint quand elle échappe au piège. La peau, la chair et l'os, il faut toute la bête à l'homme pour ses premiers besoins, comme pour son évolu-
15 tion de progrès. Il est le plus fort, étant le plus perfide. Donc il sera roi, et son règne de violence et de perfidie mêlées.

Mieux armé contre les climats, il a maintenant quitté le primitif Eden pour se lancer à la conquête de sa Terre. La
20 mort, partout la mort. Les continents et les mers gémissent de l'effroyable offrande de massacre. C'est le cirque, l'immense Colysée² de la Terre, où tout ce qui ne pouvait vivre que de mort, se pare de lumière et de vie pour mourir. De l'herbe à l'éléphant, pas d'autre loi que la loi du plus fort.
25 Au nom de la même loi, le dernier né de l'évolution vivante confond tout ce qui est de vie dans une prodigieuse hécatombe offerte à la suprématie de sa race. Point de pitié. Le pouce retourné³ commande la mort. L'âme ingrate répudie l'antique solidarité des êtres enlacés en la chaîne des généra-
30 tions transformées. Le cœur dur est fermé. Tout ce qui échappe au carnage prémédité, voulu, s'entretue pour la gloire du grand barbare. La splendeur de la floraison de vie s'éteint dans le sang, pour en renaître, pour y sombrer encore. Et le cirque, toujours vidé, s'emplit toujours. . . .

Patience. Voici le vengeur. La loi a dit: "Le plus fort tue." Et l'homme a tué. Par lui, tout ce qui vit succombe, et ne renaît que pour expirer sous sa main. "Tout arbre qui porte semence, lui dit le Dieu de la Bible, sera ta nourriture, et tu domineras sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur toute bête qui se meut sur la terre." Puisque l'arrêt de cette domination c'est la mort, puisque le *frère supérieur*¹ est condamné à détruire le *frère inférieur*, pourquoi, qui veut croître aussi, s'arrêterait-il frappé d'un soudain respect devant son frère en humanité?

Il ne s'arrête pas. Il tuait la bête plus faible. Il tue l'homme vaincu. Il le tue pour vivre aussi, pour apaiser l'inexorable faim qui ne peut pas attendre. Rien de sacré que le besoin de vivre à tout prix. Ainsi la muette victime a légué sa vengeance au bourreau. Contre l'homme tortionnaire de la bête, se dresse l'homme tortionnaire de l'homme. Il lève le fer, il déchire, il torture dans la joie anticipée du festin ou dans le ravissement du carnage, il tue, il mange.

C'est la guerre, la guerre du cannibale sous l'aiguillon du besoin. Plus tard la guerre d'impulsion acquise, l'inutile massacre. Encore le cirque. Mais l'homme est dans l'arène maintenant. S'il tue, il est tué enfin. Plaines, collines et vallées, toute la terre et toute la mer aussi s'offrent aux meurtrières rencontres. Et sur les monstrueux gradins du cirque immense, sur les montagnes, sur les pentes, sur les sommets, toute la nature vivante entassée contemple la mort vengeresse fauchant à grands coups l'ennemi commun. La bête libre encore dans son fourré, l'arbre dominateur envahi de spectateurs voletants, bourdonnants, la liane qui monte aux branches, et la mousse du bois mort et le lichen du roc inaccessible, sont témoins de la sanglante revanche par laquelle ils changent d'ennemis, sans échapper jamais à leur destinée de lutte éternelle.

* * * * *

Depuis le premier meurtre, que symbolise Caïn, l'homme

est demeuré le meurtrier de l'homme par toute la terre. Mais une minorité seulement se délecte encore d'une chair fraternelle, et l'homicide de guerre ouverte n'est plus qu'intermittent. Quel immense progrès, semble-t-il, si, par miracle, le
5 fer échappait de la main levée, si soudainement l'œuvre de meurtre humain s'arrêtait sur la terre étonnée. Changement admirable, en effet, qui nous ferait des sociétés nouvelles. Et cependant, même alors, la loi de tuerie, pour être moins frappante aux yeux, moins douloureuse au cœur, n'en continuerait pas moins son éternelle fauchée dans le pâle trou-
10 peau.

Ce fut un progrès—jugez par là du mot—d'asservir le vaincu, pour tirer de son labeur une plus grande provision de subsistances que n'en eût pu donner sa chair. L'intérêt
15 d'abord commanda l'acte qui nous semble aujourd'hui de pitié. Les animaux eux-mêmes nous donnent de ces exemples. Après avoir péniblement rejoint la fourmi, nous l'avons dépassée . . . peut-être.

L'espèce humaine, sociable comme tant d'autres, mais
20 arrivant à disposer de ce merveilleux agent de rapprochement, d'entente, de suggestion, qui s'appelle le langage articulé, fonde des groupements—famille, tribu, cité, peuple—capables d'évoluer à mesure que se modifie la conception de l'intérêt du groupe, ou, plus simplement, de ceux qui le
25 dominent. La mêlée bestiale de la lutte sanglante pour la vie, dès cette heure devient la *mêlée sociale*, aussi violente, aussi brutale—forme nouvelle des manifestations de l'ancien appétit—mais de violence atténuée, de brutalité admise, parée de cette hypocrisie qui, affirmant la bonté, lui prépare les
30 voies.

Il ne s'agit plus de se ruer et de tuer ouvertement. L'homme sociable se propose d'user et d'abuser de l'homme comme du bœuf—sauf la boucherie finale, peu à peu devenue répugnante. Dans le cœur de l'homme, le respect de la vie de
35 l'homme s'est fait jour. Rudimentaire assurément, puisque

aujourd'hui encore, après tant de siècles passés, nous continuons de tuer, d'impulsion atavique, dans la guerre et dans la paix.

L'esclave cependant se sépare du bœuf en ce point qu'il
5 a conquis la paix de la tombe. Et sa vie sauvegardée implique à son égard un sentiment nouveau: l'altruisme, que déjà la bête montrait formidablement mêlé d'égoïsme, envers sa femelle, sa progéniture, ses compagnons de vie, et qui, gagnant de proche en proche, dans le groupement humain,
10 s'étendra de la famille à la tribu, au peuple, à la race, et plus tard à toute l'espèce, à tout ce qui vit, à tout ce qui est.

Un nouveau sentiment entraîne l'homme vers autrui, malgré les résistances du besoin égoïste. D'abord non désintéressé peut-être: aider pour être aidé, donner pour recevoir.
15 Et plus tard, par le perfectionnement de l'être, donner pour donner: l'altruisme. De l'éternel conflit de ces deux sentiments se fera l'homme désormais, l'homme social oscillant—incertain—du négrier à l'ascète.¹

Déjà la dignité de l'homme, outragée dans l'esclave,
20 s'affirme vaguement par l'obligation que s'impose le maître de respecter, en quelque point, sa propre apparence dans la créature dégradée. C'est la civilisation qui commence par la *mêlée sociale* du travail servile.

Elle commence mal. Nous sommes trop près de la bar-
25 barie primitive pour que le contact de l'esclave et du maître ne soit pas tout de violence. C'est un perpétuel écrasement du vaincu avec un luxe incroyablement raffiné de tortures. Atroce cruauté du bourreau, rage féroce de la victime, ultime dégradation de l'un et de l'autre: voilà le spectacle de la
30 *mêlée sociale* dans l'état esclavagiste. Cela nous paraît monstrueux, et le Dahomey de Behanzin² nous fait horreur. Songez aux abominations de l'esclavage *chrétien* des États-Unis, il y a quarante ans. Songez aux actes innombrables de sang dont le continent d'Afrique est témoin de nos jours.
35 Sous nos yeux encore, les nouveau-nés ne sont-ils pas mutilés

par milliers, sans qu'aucun effort soit tenté contre cette barbarie?

Mais l'esclavage, après tout, est un rapport d'homme à homme. Le contact quotidien, même de violence, finit par user la brutalité native. Une certaine somme de souffrance chez la victime tôt ou tard lasserait la férocité du bourreau. Après des siècles de tortures, un apitoiement se fait. Le tortionnaire, impuissant à jouir plus longtemps de la souffrance qu'il inflige, s'émerveille d'en ressentir maintenant le contre-coup douloureux. C'est l'obscur pitié naissante, c'est le lent altruisme qui se précise, c'est le besoin de se dire et plus tard de se sentir bon, généreux, secourable. C'est la brutale loi d'un rapport de violence, qui se modifie, par voie d'évolution psychique, en un rapport de sociabilité. C'est l'apparition de je ne sais quel rudiment de droit dont se réclamera l'homme, sous les sanglantes lanières.

Dès que l'idée d'un droit intervient entre l'esclave et le maître, l'esclavage est condamné. Il n'y a plus qu'à vivre des siècles de cris et de sang, pour attendre que l'idée de justice passe de l'esprit dans les actes, et que la main obéisse au cerveau commandant que les chaînes tombent. Le lent processus est l'histoire même de l'humanité. Que de transitions douloureuses, que de pénibles progrès, suivis de quels cruels retours! Que de paroles de paix vaines en apparence, tandis que se poursuit la lutte mortelle!

* * * * *

A côté du labeur servile, voici que le travail libre s'est installé, avec la primitive justice pour garantie du droit naissant. Travail libre ou nécessaire? Il faut vivre, donc faire effort pour entretenir et propager la vie contre les efforts de vie concurrents. Il faut travailler ou faire travailler. Le travail sous le bâton du maître n'est que la forme primitive de la fatalité du travail sous le commandement de la nécessité. Le travail, même avili par l'esclavage, suggère le travail de volonté libre, qu'exige le besoin, notre maître suprême. Et du consentement de l'effort laborieux pour la

vie—qui est notre condition même—un pouvoir de libération se dégage, qui nous affranchit peu à peu de toute autre dépendance que celle des lois d'évolution vers une individualité plus haute. La sélection du plus fort, mortelle au plus
 5 faible d'aujourd'hui, prépare le progrès favorable au plus faible de demain. Le besoin, la douleur, provoquant l'effort, sont les agents de l'évolution qui nous entraîne, à travers l'éternel combat, à une liberté, à une justice agrandies, à une humanité supérieure.

10 Ainsi s'accomplit l'œuvre des âges. Si dans des régions privilégiées, l'homme ne lutte plus pour le dépeçage du vaincu, si le meurtre en masse est intermittent désormais, si l'on ne combat plus quotidiennement, le fer à la main, pour le champ, pour l'enclos, la hutte ou le troupeau, il faut batailler
 15 encore, par des règles nouvelles, pour les possibilités de vivre qui s'offrent sous la forme d'une propriété allant du cultivateur à la moisson. Formes changées, fond immuable.¹

L'humanité passe, déroulant des états sociaux successifs dont nous retrouvons encore aujourd'hui le vivant témoi-
 20 gnagesur les différents continents du globe. Toute l'histoire est là, présente sous nos yeux. A travers le temps et l'espace, le spectacle éternel de la violence et de l'iniquité. Mais la violence qui s'atténue, l'iniquité qui décroît.

Esclavage, servage, *travail libre* du salarié, tous ces états
 25 de progrès reposent sur la commune base de la défaite du plus faible et de son exploitation par le plus fort. L'évolution a changé les conditions de bataille; mais, sous les muantes apparences, le combat mortel est demeuré. Accaparer de la vie d'autrui, pour s'en faire un secours de vie, voilà, du cannibal
 30 e au propriétaire d'esclaves ou de serfs, au baron féodal, à l'employeur petit ou grand de nos jours, tout l'effort des activités majeures. L'homme n'a pas plutôt cessé d'être un objet de commerce que son travail devient maintenant marchandise, et qu'un abonnement léonin² le tient encore
 35 d'une solide chaîne.

Il est vrai, l'ancienne tuerie brutale ne se voit plus qu'aux époques de guerre ouverte, ou dans les accès de violence individuelle promptement réprimés. Pourtant le goût du sang demeure, et Napoléon est grand parmi les hommes pour avoir
5 fait, hier, les plus grand massacres dont on ait mémoire. Ces champs de cadavres, ces plaines hurlantes de mourants éventrés, écartelés, broyés, sont l'affreux témoignage de l'histoire dénonçant l'homme qui fut, l'homme qui est encore, à l'homme qui sera.

10 Mais déjà ce n'est plus là qu'un intermède, un énorme divertissement de carnage offert aux penchants ataviques qui veulent du sang. La bataille maintenant, dans sa forme moderne, c'est l'effort de labeur, solitaire ou par troupes enrégimentées, se heurtant à l'effort concurrent pour la vie.
15 C'est la *mêlée sociale* d'aujourd'hui, notre lutte pour la vie, puis pour le bonheur, c'est-à-dire pour une plus grande intensité de vie, le corps à corps opiniâtre qui jamais ne s'arrête, et tue, à chaque battement du poulx, plus d'êtres qu'on n'en saurait faire le compte.

20 Il faut combattre, car l'homme gêne l'homme. Éternellement Diogène¹ dit à Alexandre: "Ote-toi de mon soleil." Alexandre n'a pas trop de tout le soleil. Allons, tous les gueux hâves, méchants, affamés, contre tous les potentats infatués ou abêtis, mais de redoutable pouvoir! D'un côté le
25 nombre, l'indiscipline, l'ignorance; de l'autre, toute la puissance accumulée du passé. Sur toute l'étendue de la terre, la faim, la misère, la maladie sont déchaînées faisant rage, dévastant, dans l'humanité soumise ou résistante, tout ce qui est marqué du destin. Hommes vaillants, femmes, vieillards,
30 enfants, tout succombe, portant et recevant des coups dans la nuit de l'incessante bataille. Les morts crispés d'impuissante rage, les mourants, les blessés, les captifs voués aux tortures, hier comme aujourd'hui, c'est l'ancienne tuerie de toujours, mais dépouillée, pour notre sensibilité accrue, de la sanglante
35 franchise des premiers jours.

On ne tue plus l'homme d'un coup: on l'use. De l'activité de chacun, chacun tâche à surprendre le bénéfice, ne laissant à qui s'efforce que la part de vie nécessaire pour s'efforcer encore. On n'a plus la pitié de tuer. On entretient la
5 vie pour tirer avantage du supplice de la vie. On tourmente le nerf, on galvanise le muscle du vaincu pour soulager d'autant le nerf et le muscle du vainqueur.

Longues journées d'efforts sans réparation suffisante, accidents de toute heure, étiolement de vie dès l'enfance, la
10 femme arrachée au berceau pour l'usine ou la prostitution, l'ancienne sélection de force remplacée par la sélection de fraude et de ruse, les vices qui sont de la vie dévoyée, les violences qui sont de la vie détruite, un résidu de mendiants dont la fonction sociale est d'obtenir pour autrui les félicités
15 éternelles au prix d'une modique aumône, voilà les faits¹ de toute seconde marquée du balancier, sur la planète indifférente roulant, dans les cieux sourds le cri accusateur de la vie torturée

* * * * *

Et puis, parce que nous sommes au plus fort du carnage,
20 parce que nous sommes tout à notre bataille, nous n'avons pas conscience de l'universel massacre nous n'en sommes pas émus.

Dans l'usine, dans le champ, au travail, au repos, dans sa tanière ou sous le ciel, toujours un vaincu qui succombe. Pas
25 de vainqueur, sinon d'un moment éphémère. L'homme qui va frapper s'arrête, et, raidi dans son geste de victoire, tombe foudroyé. Pour une catastrophe isolée, l'émotion, la sympathie se feraient jour. Mais cent, mais mille, mais des milliers. Que faire? On se détourne, on passe. "Défends-toi," crie
30 l'égoïsme. On se met en défense: on est frappé. L'ambulance sociale, hôpital, geôle on morgue, recueille le blessé, et, sous les menaces du prêtre qui surenchérit de son éternité de tortures, la terre, enfin apaisée, se referme pour l'oubli.

Loi de nature que, de ses propres mains, l'homme forge

plus dure et plus impitoyable. Loi féroce¹ment raillée dans la danse macabre¹ du moyen âge. Loi méconnue jusqu'à nos jours, de ceux-là mêmes qui, marchant inconscients dans leur rêve d'espérance, glissent—hallucinés—dans le sang.

- 5 “De la nature, dit Darwin,² nous apercevons la face qui brille de bonheur. Nous oublions que parmi tant d'oiseaux qui chantent à loisir autour de nous, la plupart ne vivent que d'insectes ou de graines, c'est-à-dire que par une destruction constante d'êtres vivants. Nous oublions que ces chanteurs,
10 ou leurs œufs, ou leurs couvées, sont détruits par des oiseaux ou des bêtes de proie.”

- Oui, le chant de l'oiseau pâmé d'amour,³ enivré de vie, se fait des plaintes de l'insecte broyé; oui, le hurlement de joie du fauve se fait des cris de douleur de sa proie pantelante; oui,
15 les grands rêves de l'Orient, la sublime pensée de la Grèce, l'art, la science, toute la gloire de la civilisation des peuples, et jusqu'à la conception de justice et de bonté se font du concours obscur des iniquités meurtrières où succombent tous les vaincus de l'éternelle bataille. Écoutez cependant. Par
20 l'accumulation des siècles, voici que le gémissement des faibles qu'on écrase, d'abord inentendu, monte des profondeurs. Bientôt peut-être, la plainte de l'insecte torturé couvrira le chant de l'oiseau; le cri de l'oiseau déchiré, le hurlement du fauve; la malédiction des révoltés, l'expansion de
25 joie des heureux de la terre.

- Déjà la clameur croissante emplit le monde, accusatrice de la cruauté des forts. L'homme ému s'arrête incertain. Et, même continuant l'affreux combat, se prend à juger l'œuvre de mort, à la détester. L'altruisme de la bête ne
30 va pas jusqu'à la pitié de sa proie. L'homme s'exalte, lui, de la conscience de son crime. Il se sent atroce et suit sa loi. Mais sa loi c'est aussi l'intime protestation contre l'injuste souffrance qu'il inflige, c'est le besoin de la réduire, de l'atténuer, de la supprimer même, s'il se peut. Et voilà la pitié,
35 et voilà la bonté, nées de l'homme—comme la cruauté fatale

—contenant l'égoïsme effréné, lui traçant sa limite mouvante, et ballottant l'âme étonnée de la férocité barbare à la générosité divine.

Car c'est une vue incomplète de la mêlée sociale, de la
5 montrer toute de carnage et de sang. Le soir de la Moskowa,¹
80,000 hommes gisaient sur la terre épouvantée. Qui sait,
pourtant, dans cette inexcusable tuerie du grand carnassier
supérieur, combien d'actes de pitié, de bonté, de dévouement,
essayèrent de racheter quelque chose de l'effroyable crime
10 contre l'humanité. Tour à tour cruel, indifférent, pitoyable,
l'homme qui venait de blesser secourut, le meutrier, soudaine-
ment attendri, tendit une main de frère à sa victime, et le
bien et le mal tragiquement mêlés se confondirent en une
œuvre sans nom.

15 Même spectacle dans *la mêlée sociale*. Brutalité, pitié,
barbarie, charité, incroyablement enchevêtrées. L'homme
qui affame, donne, et se calomnie peut-être, parlant de
récompense attendue. Malfaisants, bienfaisants, multiples,
monstrueux mélange de ce qu'il y a de meilleur et de pire,
20 nous aimons en tuant, acharnés à l'œuvre de mort où se
perd l'œuvre d'amour en qui nous vivons.

Et comme le bienfaiteur a la fierté du bienfait, comme il y
voit l'atténuation de maux jugés inévitables, le peu de bien
qui vient de nous, démesurément amplifié à nos yeux, nous
25 cache le mal immense, et nous incite à persévérer dans l'acte
inexorable.

Cependant l'altruisme a pris son vol. Il s'est emparé des
cœurs. Sous mille noms divers nous avons prêché l'amour du
prochain, en le rattachant à toutes les conceptions de vie
30 formulées par les dogmes. Seulement, si notre cœur géné-
reux se donne, notre vie égoïste se refuse. Si la noble doctrine
nous exalte à nos yeux, la volonté mauvaise, impitoyable,
atteste l'écart entre le rêve de paix et le fait de bataille.

De longs siècles avant Jésus-Christ, l'Inde, la Chine aussi
35 avaient dit le détachement suprême. Pour quels résultats?

Qu'est-il sorti de la parole de paix et d'amour du *Sermon sur la montagne*, sinon le massacre et la mort? Plutarque¹ blâme Caton l'Ancien qui vendait ses vieux esclaves "pour ne pas les nourrir à rien faire." "C'est la marque, dit-il, 5 d'un naturel trop dur qui s'imagine que d'homme à homme, il n'y a pas d'autre lien social que le besoin. Or, nous voyons que la bonté s'étend plus loin que la justice. La loi et la justice ne nous tiennent rigoureusement qu'envers les hommes; la bienfaisance et la libéralité *vont souvent jusqu'aux* 10 *êtres privés de raison*. La bonté est comme une source abondante qui jaillit de notre cœur." Que pourrions nous dire de plus aujourd'hui?

Ce n'est pas la prédication qui manque. Les hommes recueillent pieusement la grande parole d'amour, la prodiguent aux carrefours, et portant superbement la charité du genre humain dans le cœur, prêchant la paix de justice, se jettent aveuglément dans le combat d'iniquité. Ainsi triomphe l'égoïsme silencieux de l'altruisme bruyant qui emplit nos cathédrales de sa gloire. Et cependant nous allons vers 20 la justice et vers l'amour, et la haute parole n'est pas vaine. Seulement nous accomplissons l'évolution vers la règle de paix dans la violence et dans la guerre

* * * * *

Cette loi de massacre est fatale, intangible, disent les économistes qui attendent du seul effort de l'individu l'atténuation du mal. Est-ce que la loi d'altruisme n'est pas aussi naturelle à l'homme—bien que tardive—aussi fatale que la loi d'égoïsme elle-même? La société n'est pas seulement la mise en commun de tous les égoïsmes individuels. L'altruisme moyen de tous se retrouve aussi dans la formule 30 sociale de l'État. Pourquoi vouloir le corps social égoïste? Pourquoi barrer la route à l'altruisme collectif? A quoi bon constituer une puissance de tous, si c'est pour la faire spectatrice impuissante de l'écrasement de tous les faibles par tous les forts?

Mieux vaudrait disperser les hommes et les rendre aux forêts, que de les réunir uniquement pour en faire les témoins impassibles des iniquités communes. Isolé, chacun aurait du moins la sensation d'un mal qui vient de lui. L'association passive qu'on nous propose, en permettant à l'individu de noyer sa part de responsabilité dans l'irresponsabilité commune, tendrait à détruire en nous tout effort vers autrui. C'est donc la négation même de notre nature, cet état social, de chimère, que les économistes s'obstinent à fonder sur la moitié purement égoïste de l'âme humaine.

L'âme altruiste n'est pas moins légitime que l'autre, et veut être satisfaite. L'égoïste vie rachète le crime obligatoire, par l'appétit de justice, par le jaillissement de pitié, par le besoin d'amour. Il faut bien que l'individu, d'égoïsme et de bonté, se retrouve dans la société faite à son image. Sans doute, la bonté du corps social, étant moyenne, sera nécessairement dépassée par l'effort individuel. Elle n'en ira pas moins croissant avec le développement, dans l'âme humaine, du désir de justice, et du besoin pressant de toute réparation possible.

Le socialisme, c'est la bonté sociale en action, c'est l'intervention de tous au profit de la victime de la vitalité meurtrière de quelques-uns. Prétendre, avec les économistes, qu'on doit s'opposer à l'effort d'altruisme social, c'est méconnaître l'homme, le calomnier gravement. Se plaindre que l'action collective amoindrira l'individu par quelque diminution de liberté, c'est réclamer en faveur de la liberté du plus fort, qui s'appelle l'oppression.

N'est-ce pas, au contraire, fortifier l'individu, que de contenir et de réprimer tout homme qui abuse de l'homme, comme fait l'usinier de nos jours, quand on l'abandonne aux seules sollicitations de la concurrence? N'est-ce pas exalter la créature humaine, que de susciter en elle un sentiment de justice supérieure, de bonté suprême, et de le lui montrer sanctionné de la volonté de tous?

Laissez faire l'individu, dit l'économiste anti-social, et bientôt vous verrez accourir une légion de dévouements au secours du vaincu. Nous attendons toujours, et ne voyons rien, sinon l'affreuse condition de l'humanité qui demeure.

5 Vivre c'est tuer, puisque tuer, c'est se défendre. Qui suspend ses coups, voit toute la nature insurgée contre lui. *Chacun pour soi*, voilà le mot d'ordre des éléments déchainés.

Contre cette anarchie, l'homme met sa gloire à réagir. Il prétend modérer, régler la fatalité s'il ne peut s'y soustraire.

10 Comment? A la fois, par l'acte individuel, où l'altruisme peut se donner carrière, jusqu'à la folie de l'amour, et par l'action collective, plus mesurée, mais d'un effet plus durable par les règles de vie sociale qu'elle transmet aux générations, préparant, façonnant, imposant les mœurs. L'individu agit

15 par la suggestion de la parole et l'exemple. La loi, en décrétant un minimum de moralité publique.

L'homme gêne l'homme, ai-je dit. L'homme aide l'homme aussi. L'aide pour la vie dans la lutte pour la vie, voilà l'ordre pour la vie, né de la loi suprême de la solidarité de

20 tous. Toute la nature fournit l'exemple du secours pour la vie, et la sociabilité n'a pas d'autre raison d'être. Les organismes associés pour vivre, même luttant entre eux, s'entr'aident. La cellule avoisinant la cellule lui prend sa part de vie quand elle peut, mais réglée dans son action de vie par

25 l'équilibre des forces environnantes, apporte la solidarité de son effort individuel à l'effort de commune défense. Ainsi fait l'homme dans le corps social: une partie de sa force nuit au voisin, une autre le protège et le soutient.

Seulement cette force d'altruisme, rudimentaire en bas de

30 l'échelle organique, va grandissant dans l'espèce humaine, se développant en justice, en bonté, toujours conquérant, sur la loi mauvaise, une part de souffrance atténuée.

Comment l'action de progrès serait-elle de l'individu,¹ sans être du corps social en même temps? A la notion plus haute

35 de justice, imposant une morale individuelle supérieure, cor-

respond nécessairement une règle plus sévère de moralité sociale. C'est cette règle nouvelle de respect plus complet de l'individu et de justice accrue, que le socialisme entend fixer par la loi, alléguant que les libertés ainsi supprimées sont
5 des libertés de barbarie.

De l'Afrique centrale à Paris, tous les échantillons historiques de la mêlée sociale sont présentement sous nos yeux. L'esclavage africain, rudiment de l'histoire, témoigne des premiers jours. Il est d'hier aux États-Unis, comme le ser-
10 vage en Russie.¹ A l'autre extrémité de l'évolution sociale, le salariat,² venu de l'esclavage atténué de l'antiquité, déjà couvre les continents de la terre. "Mendiant, salarié ou voleur," disait Mirabeau.³ Le socialisme cherche un quatrième terme: associé. Déterminer le nouveau contrat, voilà
15 le problème, dont la solution veut à la fois la réforme progressive des conditions de la lutte économique, et la réforme mentale qui rend l'homme capable d'une civilisation meilleure.

L'association n'a pas la vertu de supprimer la lutte, soit
20 des éléments, soit des groupements entre eux. C'est les conditions mêmes de l'association qu'il s'agit de transformer, en vue d'un idéal de justice que notre grandeur est de concevoir, même si notre loi nous en refuse la réalité.

Rapprocher les hommes, encore séparés par les sentiments
25 subsistants de l'antique barbarie, resserrer les liens de solidarité de l'espèce, développer la mentalité altruiste par la restriction sociale des égoïsmes effrénés, telle est la tâche consciente ou non des politiques. Les uns s'y efforcent; les autres, en résistant aveuglément, provoquent une impulsion plus vive de
30 l'altruisme social. Entre ces actions et ces réactions se meut l'humanité diverse, subissant sa loi de lente évolution en dépit des bonds qui la tentent et des reculs qui la désespèrent. D'une part, la guerre du capital contre le travail, du travail contre le travail, du capital associé contre le travail associé,
35 les syndicats⁴ violentés, les marchandages⁵, les grèves, les

usines à l'index,¹ tous les tumultes de la concurrence pour le salaire, pour la vie, avec leurs conséquences de misères, de maladies, de famines, de suicides, de tourments et de morts. D'autre part, les grandes luttes d'idées, avec leur éternel
 5 aboutissant de massacres, de bûchers, d'échafauds. Autant de pas douloureux vers la libération, vers l'accroissement de la créature humaine, vers son ascension dans la justice et dans la bonté. Ainsi le bien qui toujours croît, naît du mal d'abord sans mesure. Ainsi l'homme lentement² se fait de sa larve
 10 d'humanité.

* * * * *

Que sera-t-il des sociétés futures? Qui peut le dire, ou même l'entrevoir? Toujours évoluant vers la justice, vers la bonté supérieure, elles se maintiendront dans les conditions de la vie: la lutte pour le mieux-être,³ le conflit d'égoïsme et
 15 d'altruisme, source de tout progrès.

Une certaine part de misère supprimée—comme on a déjà fait, comme il est facile de faire encore—de nouveaux maux, hélas! s'offriront aux efforts de la pitié croissante. Plus de guerre, plus de faim sur la terre, plus de froid, à tous
 20 l'abri assuré contre les intempéries. plus de pauvreté, plus de misère, quel emploi de l'activité humaine? Qu'on se rassure. Si cet idéal était jamais atteint, les ressorts d'action ne manqueraient pas à l'homme et l'éternel aiguillon du mieux-être le pousserait encore en avant. La bonté sociale accrue
 25 jusqu'aux ultimes limites maintiendrait vivante en l'individu l'éternelle aspiration vers des satisfactions nouvelles. Nous n'avons pas plutôt le nécessaire qu'il nous faut le superflu. Et combien mouvante, la limite de l'un à l'autre? La notion s'en déplace à toute heure. Qui de nous ne fait autant d'ef-
 30 forts pour des satisfactions de convention pure, que pour les nécessités premières? Il n'est pas à craindre que le socialisme atteigne jamais le point mort⁴ de l'activité humaine.

Le socialisme, d'ailleurs, n'est sans doute qu'une des

phases de l'humanité. La mentalité inférieure de la masse bourgeoise ou plébéienne nous réduit seule à la nécessité de certaines contraintes sociales. Le progrès consistant, après tout, dans l'extrême culture de l'individu, le jour doit venir
5 où des mœurs nouvelles rendront certaines obligations des lois sociales futures aussi superflues que les prescriptions actuelles des lois de décence publique, qui nous sont légères aujourd'hui après avoir été peut-être vexatoires à nos aïeux. Le premier besoin de justice sociale satisfait, l'esprit de
10 liberté réclamera sa part. Et, tour à tour épris de plus de justice et de plus de liberté, oscillant des prêcheurs de communisme aux prêcheurs d'anarchie, l'homme social toujours rencontrera de nouveaux domaines pour son initiative indépendante ou associée.

15 Et puis, la vie extérieure, qu'est-elle sinon le support de la vie intérieure merveilleusement fertile en émotions, en déterminations décisives. Puisque l'homme n'est pas tout entier dans la faim, dans l'égoïste besoin de vivre pour vivre, puisqu'il veut ajouter à la satisfaction d'être le sentiment de la
20 plénitude de l'être, le bonheur d'être au profit d'autrui, quel vaste champ de vie morale s'ouvre à ses aspirations, à ses rêves, à ses espoirs, à ses efforts!

Le meilleur de l'activité humaine n'est-il pas au service des exigences de l'esprit? Le besoin de connaître et de sentir,
25 aussi impérieux que la faim, se confond avec le besoin d'être. Et la connaissance acquise et l'émotion reçue se traduisent en action d'industrie ou en expression d'art, qui fatalement nous sortent de nous-mêmes pour nous livrer à autrui. Quelle dépense de forces vives en ces luttes épiques pour la grandeur
30 idéale! Que d'espérances et que de déceptions, que de triomphes enivrants, que d'effroyables défaites dans l'éternelle rivalité des hommes pour la science et pour l'art, pour la noblesse de l'âme, pour l'amour, pour l'émotion de beauté. Toute la tragédie de la vie humaine est là, de la joie suraiguë
35 à l'affolante douleur. Le bonheur court est-il trop payé de la

longue torture? Qui donc consentirait que l'ennoblissante souffrance lui fût enlevée?

Notre destinée ne comporte point de remède pour le mal qui fait la dignité de notre joie. Même le désordre social
 5 dissipé, la souffrance morale, comme la douleur du désordre organique, demeure la condition de la vie. Alors qu'il n'y aurait plus de pauvres, il y aura encore des malades, il y aura encore des malheureux. Le domaine est assez vaste pour l'effort désintéressé d'altruisme obstiné.

10 Le mal social lui-même ne sera pas aisément vaincu. Il y faudra des prodiges: des prodiges de réforme sociale, des prodiges de réforme mentale.

Quelles tentatives inouïes contre la souffrance infinie, pourra suggérer à l'âme harcelée de pitié, le spectacle du mal
 15 amoindri sans doute, mais plus vivement ressenti, par l'affinement de l'être? Je pose la question. Et, songeant de quelle sanglante barbarie se sont faits un Lao-Tseu,¹ un Çakya-Mouni,² un Jésus, un Socrate,³ un Spinoza,⁴ je me demande quels hommes sortiront de notre présent trouble, et quelle
 20 humanité agrandie surgira, dans les mêlées sociales futures, de nos sociétés relativement policées?

Que de meurtres, pourtant, que de massacres encore en préparation dans la terre innocente! A quel prix rachetés?

Par la parole et par l'écrit, la suggestion de pensée, d'émo-
 25 tion, gagnant de proche en proche, nous fera peut-être, quelque jour, une bonté de génie dont nous ne saurions calculer l'essor. Pour l'évolution magnifique que nul de nous ne doit voir, efforçons-nous donc sans repos, et tâchons d'apporter le plus possible de nous-mêmes à la construction sublime,
 30 conçue toujours plus haute dans l'inachèvement humain.

* * * * *

Qui dit évolution, dit courbe, hélas! et l'ascension ne peut être infinie. Après le sommet atteint, c'est la descente, la chute lente ou rapide dans la vertigineuse nuit.

Il faut savoir regarder le malheur de notre espèce en face,

comme nous faisons de notre propre sort. Les lois immanentes,¹ éternelles qui règnent—connues ou inconnues—de la terre à l'étoile la plus reculée, ne sont qu'une misérable contingence dans le temps et dans l'espace infinis, un moment de
5 la force universelle dans un devenir ignoré. Notre système solaire, démesuré pour nos organes, n'est qu'une imperceptible poussière entraînée dans l'univers sans fin, par une puissance sans nom, vers des destinées imprévues. L'heur² d'avoir commencé, évolué, vécu, se paye de la nécessité de
10 finir, c'est-à-dire de se continuer sous des formes nouvelles.

Un jour, après des gestes inconnus, l'humanité ayant gravi sa cime—pour un temps de raison, immobile entre deux impulsions contraires—verra le gouffre devant elle et douloureusement subira la noire descente dans l'Averne.³ Quelle
15 horrible angoisse quand l'être le plus parfait, né de nous, ultime expansion de joie en qui se rachetait le malheur humain, au moment de jeter le cri de triomphe, se retournant tout à coup, verra la sinistre pente déjà parcourue, la pente vers le gouffre insondable qui attend sa proie dans la sérénité
20 de l'inévitable.

A cette heure déchirante, qui ne regrettera les douleurs ennoblies d'espérance, perdues dans l'ombre du passé? Oui, nos fils en seront là que l'horrible massacre des temps historiques, et même la barbarie primitive, leur sembleront de
25 l'humanité heureuse au regard de l'effrayante catastrophe qui, d'un pas irrésistible, à toute heure gagnera sur eux. Ce serait, jusque dans la décadence dernière, une monstrueuse ascension de douleur si la notion, déjà présente, de la fin nécessaire, ne suscitait en nous la philosophie supérieure qui
30 nous permet d'affronter toute destinée sans pâlir.

L'affreuse décroissance insensiblement sous nos yeux s'accomplira. La décrépitude envahissante amortira les chocs⁴ pour la conscience de sensibilité diminuée, et pas à pas, par le chemin de mort déjà parcouru vers la vie, l'homme
35 venu de la terre, retournant à la terre, trouvera sa tombe dans

son berceau, noyé d'oubli dans la source de douleur. La lente régression sans pitié fera son œuvre. Le dernier humain qui vivra s'éteindra dans le même mystère où surgit le premier qui vécut. Ainsi s'achèvera, dans la suprême
5 misère, la lutte commencée pour la vie aux jours de la naissance heureuse dans le monde enchanté.

La vie humaine avait été de domination mortelle¹ sur toute vie inférieure. De nouvelles conditions de vie font maintenant de nouvelles conditions de lutte. L'heure est
10 venue de la grande revanche de la nature d'en bas contre la nature d'en haut. L'organisme inférieur, moins exigeant que ses grands concurrents, se contente de conditions médiocres pour vivre. A mesure que les conditions de vie s'atténuent, l'homme, la bête, l'arbre, rabougris, s'appauvrissent, s'ané-
15 mient, s'étiolent. Incapables de réprimer plus longtemps l'obscur végétation des formes primitives, ils reculent maintenant: et la vie inférieure envahit l'immense domaine d'où la vie supérieure la refoula jadis. C'est la suprême bataille, la grande déroute de la vie vaincue cédant le terrain
20 pas à pas, sous le regard des siècles indifférents à quelque moisissure humiliée² qui dans quelque bas-fonds ignoré, attend dès à présent son heure.

Nos cités croulantes, parmi d'informes vestiges humains, les dernières ruines effondrées sur la vie mourante, toute la
25 pensée, tout l'art—ô horreur dont le chrétien n'a cure—engloutis dans la grande mort montante! Toute l'œuvre humaine sous la dernière viscosité de vie!³ Horrible jour, que, du moins, nous ne verrons pas!

Et puis l'ultime manifestation de vie terrestre sera
30 détruite à son tour. Inutilement, le globe froid et nu promènera son indifférence par les stériles chemins de l'espace. Alors s'accomplira le cycle des dernières planètes-sœurs, les unes mortes dès aujourd'hui peut-être, les autres prêtes à enfanter demain. Et le soleil éteint, suivi de son funèbre
35 cortège, précipitera dans la nuit sa course incalculée vers l'inconnu.

Comment se refera, si elle doit se refaire, l'antique nébuleuse?¹ En vertu de quelles lois? Dans quel temps? Pour quelle puissance nouvelle de fécondité vivante? Hypothèses. On peut rêver, comme fit Auguste Blanqui² dans son merveilleux poème: *L'éternité par les astres*.

* * * * *

Ainsi, me dira-t-on, voici tout ce que vous pouvez nous offrir. Une lutte effroyable, des siècles déchirants de douleur et de mort pour une inutile vie. La désespérance et le néant. Le rêve tout au plus.

10 Hélas! Je ne vous offre rien, ne disposant de rien, et ne me trouvant responsable de rien dans l'ordre de l'univers. Je cherche, et je constate. Et quand la nuit se fait, je le dis: voilà tout. Je suis tenu de ne pas leurrer, volontairement: rien de plus. Si la consolation n'est pas dans le monde,
15 pourquoi m'imputer la faute de ne l'y pas rencontrer? L'inconsciente paix du non-être est-elle plus troublante que la menace d'éternelles tortures à tout instant suspendue sur nos têtes?

Il est vrai, l'homme est hanté d'éternité: à ce point de ne
20 pas trouver son immortalité trop chèrement payée de l'enfer. Je vois là l'obscur sentiment des forces immortelles dont il est la manifestation passagère. Autour de lui, tout évolue, tout meurt, mais rien ne se perd. C'est la loi de l'univers. Toute force humaine se répercute à l'infini, comme toute
25 autre. Nous vivons des morts. Aussi longtemps que l'humanité vivra, tout effort pour l'humanité demeure visible en elle.

Au delà, j'ai mis le rêve. Gardons-nous d'en médire. N'est-ce pas la consolation tant cherchée, cette admirable
30 faculté de rebâtir à notre guise le monde où nous vivons? Concevoir ce qui est, paraît merveilleux sans doute. Combien plus prodigieuse encore la faculté de concevoir ce qui pourrait être. Dans la conscience humaine, fragment de l'univers

où se réfléchit l'univers, voici qu'apparaissent, à côté des vivantes images de vérité, les miroitantes visions¹ d'une combinaison fantastique d'impressions déformées de réalités.

La vue de l'esprit en est fatalement obscurcie. Il faut
5 que la patiente investigation du monde remette laborieusement chaque chose à son point. Par l'illusion première, l'homme, avant d'être capable de vérité, aura vécu dans le monde divin qu'il a lui-même édifié pour la satisfaction de son rêve. Point de barrières à l'imagination féconde qui
10 épuise, dans le cours des âges, toutes les possibilités d'univers. La vie est jugée, trouvée mauvaise, refaite sur un plan meilleur, prolongée dans les paradis égoïstes d'éternelle félicité. Qu'importe, pour la mentalité inférieure, qu'aucune réalité ne corresponde au rêve, si nulle déception ne s'ensuit
15 après la vie terminée?

Cependant l'impitoyable vérité nous harcèle, et dissipe les visions merveilleuses. Le rêve s'enfuit, se transforme, s'adapte aux données nouvelles, et toujours nous séduisant d'images heureuses, proches ou lointaines, nous entraîne à
20 l'action et nous conduit, dans l'hallucination décevante, jusqu'au terme de la vie de labeur et de peine.

Que serait l'horrible vie sans le rêve, refuge de l'homme douloureux, consolation du vaincu, vision d'idéal qui entraîne le vainqueur dans sa marche à l'étoile jusqu'au
25 trébuchement suprême.

Aussi longtemps qu'elle subira sa loi de lutte, l'humanité vivante ne se laissera pas dépouiller de sa puissance de rêve, source d'espoir, principe de force et d'action. Rêvons donc librement, et, sur le fondement solide de ce que nous savons,
30 ou croyons savoir, élevons hardiment le miraculeux édifice de notre espérance, et de notre volonté.

Quoi qu'il arrive, où que nous conduise notre rêve, la force immortelle qui fut comme filtrée en nous,² pour une heure, subsistera éternellement active dans le temps et dans l'espace.
35 En ce sens notre action demeure. Qui peut dire si la vie et

la mort de nos globes d'un jour ne sont pas des stages d'une évolution inconnue vers le grand *devenir* où s'élabore l'Être?¹ Qui pourrait réfuter l'hypothèse de l'inconsciente collaboration de l'homme et de sa terre à quelque prodigieuse trans-
5 mutation de l'avenir?

* * * * *

Eh bien! même si tout l'homme s'engloutit à jamais dans la nuit de la terre, si toute sensation, toute pensée, toute conscience, est pour toujours éteinte, si les lois biologiques ont irrévocablement succombé sous la loi mécanique éternelle, si
10 dans l'espace infini tous les astres éteints, immobiles d'un stupide équilibre, n'attendent plus rien, même du hasard, si l'univers est à son point mort,² une chose, du moins, ne peut être supprimée: c'est que nous avons vécu, c'est que nous avons souffert, c'est que nous avons voulu, c'est que nous
15 avons aimé. Si, par impossible, l'éternité a dit en nous son premier, son dernier mot, si nous sommes le grand miracle qui jamais n'avait été et jamais ne sera plus, au moins aurons-nous été ce miracle de conscience et de volonté, surgi de l'obscur matrice terrestre pour s'opposer, dans un instant de
20 vie changeante, à l'immutabilité morne de l'éternel absolu.

Tout corps est impressionné d'un autre, et tout corps au contact d'un autre réagit: voilà de quoi se font la conscience et la volonté brièvement rassemblées dans une vie humaine. De l'amibe à l'homme intense,³ la puissance d'impression et
25 de réaction s'amasse pour éclater soudain en mentalité supérieure. Parce que la conscience et la volonté, diluées dans le monde, se trouvent en nous subitement condensées, l'éclair de raison, de justice et d'amour a jailli de l'éternel inconscient sans raison, sans justice, sans amour. L'éclair de
30 la foudre n'est pas plus miraculeux dans la nuit noire. La puissance électrique qu'il exprime, obscurément dispersée dans le monde, s'accumule pour jaillir en aveuglante lumière. Ainsi de l'homme, éclair de conscience et de volonté, dans la nuit d'inconscience et de *nolonté*⁴ ambiantes. Et puis les

forces, heurtées en lumière, retournent en obscurité au commun réservoir et, des âmes lumineuses, dispersées, se fait le crépuscule des choses.

Mais l'homme d'un jour n'en aura pas moins affronté
5 l'éternité, et, de sa conscience et de sa volonté, momentanément vaincu l'inconsciente fatalité. "Si l'univers m'écrase, dit Pascal,¹ j'ai sur lui l'avantage: car je sais qu'il m'écrase et l'univers n'en sait rien." Ce n'est pas assez dire. L'homme vivant qui passe² a sur l'impassible absolu qui est, mais ne
10 vit pas, d'autres supériorités encore, et non moins décisives.

Oui, l'homme a pris conscience des lois inconscientes, mais pour les retourner contre elles-mêmes, et leur arracher quelque chose du crime de la fatalité. Il a conçu la justice, et n'en eût-il rien réalisé, ce serait assez de l'avoir portée en lui vivan-
15 te, agissante dans le monde intérieur où s'objective l'autre,³ pour surpasser de la beauté de l'idéal le sombre Cosmos où tout s'enchaîne par une loi de fer sans autre justification que ce mot stupide et formidable: cela est.

Il a fait plus encore, cet être misérable et perdu, con-
20 damné avant de naître, en butte aux lois fatales du mal et de la mort, attaqué, tourmenté, déchiré, abandonné sans secours. Il a trouvé, dans l'affreuse angoisse des tortures, assez de désintéressement et de grandeur pour dompter sa souffrance, et, de sa chair vaincue, soutenir son compagnon de supplice.
25 Il a tendu vers autrui, il a secouru, il a aimé. Ayant conçu la justice, il a réalisé l'amour et la bonté. De la souffrance imposée, il a tiré la joie de soulager la souffrance d'autrui. De l'égoïste absolu qui se suffit à lui-même, il a tiré l'altruisme secourant d'un jour, la bonté désintéressée qui ne veut
30 pas de récompense et se prodigue à qui ne s'en souviendra pas.

Du mal, sous sa main puissante, a jailli le bien rédempteur. Il a vaincu la dure loi des siècles, le fils éphémère de la dure loi des siècles, et dans sa conscience et dans sa volonté
35 s'est résumé, s'est justifié l'univers.

* * * * *

Vue de cette hauteur, *la mêlée sociale* se juge avec une sérénité qui, loin d'exclure la passion de justice, la commande, oserai-je dire. Contenir le vainqueur, relever le vaincu, paraît le premier devoir à qui comprend la loi suprême. Devoir secourable au vainqueur lui-même, dont la victoire n'est que l'engrenage de la défaite prochaine.¹

Plaignons le faible de souffrir. Plaignons le fort de faire souffrir. Montrons-lui que, sous d'autres formes, le mal qu'il inflige lui est rendu. Faisons apparaître dans l'égoïsme triomphant l'ignominieuse déroute de toute noblesse. Combattons les sophistes qui mettent en doctrine moderne l'antique barbarie du *chacun pour soi*. Faisons la société profitable à tous, et non plus seulement à quelques-uns. Qu'elle soit plus douce à qui faiblit, plus rude à qui opprime, sévère gardienne de vie, relevée d'un plus haut sentiment du devoir.

Prêchons la paix, puisqu'il n'y a que bataille; la justice, puisque l'iniquité nous enveloppe, la bonté, puisque la haine sévit.

Surtout, agissons, puisque notre mérite est de protester par l'action contre la loi fatale de la déchéance des faibles. Ennoblissons la *mêlée sociale* de notre cri de secours, de notre acte de bonté. Donnons de tout notre être contre la nature marâtre, contre la stupide brutalité de la force, contre l'insolence heureuse, le dédain, l'indifférence ou la peur. Et prodiguons-nous sans mesure. Pour l'atome titanesque, dans sa lutte sublime contre l'écrasant univers, s'efforcer seulement de toute sa puissance, c'est mal mériter la victoire qui, pendant tout un éclair de temps, le fait dieu

IV

LA FRANCE DEVANT L'ALLEMAGNE



CLEMENCEAU ARRIVE SUR LE FRONT

DU PATRIOTISME

Depuis la publication de son fameux livre contre le patriotisme, Tolstoï¹ ne perd pas une occasion de dénoncer, comme la source de tout mal parmi les peuples, l'amour de la Patrie.

5 La *Revue Blanche*,² depuis, nous donne encore deux virulents articles où le penseur russe exprime avec abondance son horreur pour cette forme d'égoïsme qui nous porte à chérir la terre natale, à défendre le foyer de nos pères, à maintenir, en le continuant dans les formes reçues des tradi-
10 tions ancestrales, l'effort commun vers une humanité meilleure.

Tolstoï ne veut point consentir qu'il y ait *un bon* et *un mauvais patriotisme*. Il sait que certains esprits d'inférieure culture s'éprennent en enfants des aspects théâtraux de la
15 guerre, et *jouent au patriote* en des attitudes méditées, en des écrits faciles, croyant répondre à tout par le beau mot qu'ils ne sauraient comprendre, et qu'ils discréditent en le prétendant servir. Il sait aussi que le commun des hommes, pour aimer la patrie sans l'éclat tapageur du vulgaire cabotinage,³
20 ne se sent pas moins rivé de la plus forte chaîne d'attachement humain au sol qui l'a vu naître, au foyer familial agrandi dont il est, par une longue filiation d'efforts, l'aboutissant légitime. Il sait cela, Tolstoï, mais il n'admet point de distinction entre ce sentiment qui nous apparaît comme le
25 fond immuable de l'histoire, et les sottises parfois criminelles qu'il peut engendrer.

Condamne-t-il donc l'amour parce qu'il entraîne de malheureux déséquilibres aux folies, aux crimes, que nous voyons

tous les jours? “Le feu, dit-il, sera toujours le feu, ardent et *dangereux*, qu’il flambe en un bûcher, ou brûle au bout d’une allumette.” Un Russe ne saurait ignorer que le feu, tout dangereux qu’il est, ne peut être proscrit, parce que, 5 entre l’allumette et le bûcher, il y a le foyer qui réchauffe les membres engourdis par la neige et la gelée. Qui ne sait que les plus beaux sentiments de l’homme peuvent dégénérer, se pervertir dans les mentalités moindres?

La thèse de Tolstoï—car ce n’est, au vrai, qu’une thèse—
10 directement contraire aux sentiments de la plupart des hommes, choque l’opinion la plus solidement ancrée au fond de nous-mêmes, montre toute l’histoire humaine comme une erreur immense, et conclut à la totale subversion des rapports de l’actuelle humanité telle que les conflits du patriotisme l’ont jusqu’ici distribuée sur les continents de la terre. 15

Cela ne suffit pas sans doute à démontrer que c’est Tolstoï, et non l’humanité qui erre. Raisonnons donc de notre sentiment au lieu de nous borner à attester qu’il est en nous.

Le patriotisme a pour lui d’avoir fait l’homme d’aujourd’hui, de nous avoir sauvés à Marathon,¹ à Salamine,² à Platée,³ de la stupéfaction de l’Asie,⁴ et, quand l’Asie nous eût reconquis par ses dieux, d’avoir maintenu l’indépendance des groupes schismatiques par où s’est lentement libéré l’esprit. Patriotisme, c’est diversité, c’est-à-dire liberté. La 20 liberté jusqu’à nos jours n’a pu se persévérer⁵ qu’en contenant la force ennemie par une force opposante. C’est notre effort de substituer à la violence le pouvoir de raison. Mais condamner la puissance par qui s’est affranchi l’homme, au même titre que celle qui le voulut écraser, c’est faire une con- 30 fusion étrange.

Cela n’est pas, d’ailleurs, sans embarrasser le grand esprit de Tolstoï, qui confesse péniblement que le patriotisme ne fut pas sans avantages, autrefois. A quel moment, de bien-faisant devint-il nuisible, voilà ce qu’il a seulement négligé de 35 nous dire. Il serait fâché, je pense, que Darius⁶ et Xercès⁷

eussent conquis le monde, *asiatisé*¹ l'Occident. Que dirait-il, aujourd'hui, si les hommes jaunes, ennemis de son Christ, parce qu'ils sont les plus nombreux et qu'ils seront peut-être un jour les plus forts, prétendaient tuer, avec nos nationalités,

- 5 la pensée d'Occident que nous reçûmes des ancêtres et que nous essayons de transmettre, agrandie, à nos enfants? Il croit, il dit qu'il laisserait faire. Eh bien! non. L'homme bientôt reparaitrait en lui sous le déguisement de l'ange. Il défendrait son Christ, qui est son idéale patrie, s'apercevant
10 que la patrie de l'âme ne se peut séparer de l'autre.

Ainsi se découvrirait tout à coup, aux yeux de l'antipatriote lui-même, la vanité de son maître argument: le "patriotisme est contraire à l'enseignement du Christ." Cela est vrai sans doute. Le chrétien essayant de pratiquer la doctrine du Christ, s'il en est d'autres que Tolstoï, n'a pas et ne
15 peut pas avoir d'autre véritable patrie que le paradis de celui qui a proclamé: "Mon royaume n'est pas de ce monde."

- Mais qui donc vit et peut vivre selon le Christ dans la pratique loyale de l'Évangile? Pas même Tolstoï, qui fait
20 des souliers à ses heures, oubliant que le lis des champs ne travaille ni ne file et que Dieu prend soin de lui. Et s'il est chrétien authentique, les conquérants qui chasseront le Christ de partout, sauf de sa conscience profonde, le paralyseront, l'anéantiront encore dans le meilleur de son devoir
25 chrétien: la propagande pour le salut des âmes. Même si Tolstoï venait à bout, en ce cas, d'étouffer en lui le cri de liberté, quelque chose d'invincible protesterait encore, au plus secret de lui-même, pour le droit, pour la possibilité de vivre suivant sa loi, de faire et de donner sa pensée. Cela
30 c'est la patrie, ô chrétien égoïste qui oubliez de demander au moins à la patrie d'un jour le moyen de conduire vos frères aux félicités de l'éternelle patrie.

- Et puis, il n'y a pas eu que le Christ dans le monde. Et quelque maître que l'on suive,—si l'on suit un maître—à
35 quelque pensée que l'on soit en proie, comment ne pas sou-

haïr de maintenir, comment ne pas s'efforcer de défendre le champ où cette pensée se développe en parole, en action, parmi les hommes qu'une communauté de traditions et de sentiments séculaires dispose particulièrement à la compréhension, à l'acceptation d'un effort particulier de vérité, de bonté

Egoïsme! s'écrie Tolstoï. Sans doute. L'égoïsme est la condition première de la conservation de l'individu, et, par là, de toute pensée, de toute action d'altruisme. L'homme n'est-il pas le produit des deux sentiments contraires qui lui font d'abord *rapporter*¹ toutes choses à lui, pour *reporter* ensuite le plus qu'il peut de lui-même à autrui. Quand Tolstoï déjeune, il commet un acte caractérisé d'égoïsme, puisqu'il y a des hommes, à la même heure, qui sont torturés par la faim. Il déjeune cependant, de quoi je l'approuve. Et il se sert de la force acquise pour soulager, par l'acte, la parole ou l'écrit, qui il peut, comme il peut. Ainsi faisait le Christ en personne, dont l'immense charité serait morte stérile faute du panier de figes dont s'entretenait l'ardeur de sa prédication.

L'égoïsme de la patrie n'est pas d'une autre sorte. Il est même, à titre d'*égoïsme collectif*,—si les deux mots se peuvent accoupler—d'une nature infiniment supérieure, puisqu'il exige, au besoin, jusqu'au sacrifice total de soi, c'est-à-dire jusqu'au terme ultime du dévouement à autrui. L'égoïsme individuel le plus utilement employé n'aboutit qu'à disposer les forces de l'être isolé au profit de l'ensemble des hommes. L'égoïsme patriotique peut faire concourir tout un groupement humain au profit de l'humanité tout entière.

L'erreur singulière de Tolstoï est de croire que l'amour de la patrie implique nécessairement la haine des autres patries. Un amour engendreur de haine n'est qu'un retentissement attardé de la barbarie. L'amour que nous concevons, que nous sommes en voie d'atteindre, tend, d'une invincible force, à l'expansion toujours plus grande, et c'est par le patriotisme

montant du foyer familial à la cité, au peuple, par le patriotisme conçu comme la condition du plus utile effort au profit de la race tout entière, que nous édifierons en nous le grand patriotisme humain qui, même dans l'humanité réconciliée, maintiendra l'homme divers groupé suivant ses affinités d'origine et de pensée. De cette diversité vivante, naît la rivalité, l'émulation de progrès. Et l'idée de patrie, dans son ascension de la pierre du foyer à l'ensemble des continents habités, se révèle ainsi comme l'une des forces premières de l'évolution humaine, comme un des plus puissants agents de la civilisation.

Au lieu de vous acharner à l'impossible destruction de l'égoïsme, élevez-le jusqu'aux régions supérieures où il se confond avec l'altruisme, où le suprême dévouement devient le suprême plaisir. Au lieu de vous user en d'inutiles paroles contre la patrie, haussez-la jusqu'à l'orgueil du dévouement de tous. Sachez en faire, avec la justice croissante, un magnifique support d'humanité grandie.

VERDUN¹

. . . Nous défendons en nous, en notre terre, en notre histoire, ces fameux droits de l'individu dont la seule proclamation amena le bouleversement de l'Europe, malgré Brunswick et son manifeste boche² d'asservissement. Il se trouve
5 ainsi que nos revendications sont celles de tous les peuples dignes de ce nom dans l'histoire, et que nous sommes, nous, la civilisation. C'est ce qu'ont magnifiquement dit les parlementaires anglais, l'autre jour, lorsque apportant à
10 "*l'héroïne de la vieille France*"³ l'hommage d'une réconciliation définitive, ils l'ont prise à témoin que les deux grands peuples s'unissaient enfin pour "*défendre ensemble la liberté du monde*." Combien d'explosions de mines, de gaz asphyxiants et de coups de canon faudra-t-il pour produire un développement de force équivalente aux énergies suscitées
15 dans la masse des peuples de civilisation?

L'Angleterre et la France, si persévéramment ennemies, au cours de longs siècles de sang, les voilà qui se réconcilient, d'une façon définitive, dans un accord public de hautes âmes, non plus pour des disputes de territoires, mais pour "*défendre*
20 *ensemble la liberté des hommes*." Quiconque reste sourd aux suggestions de cet appel prouve simplement ainsi qu'il est étranger à toute vie profonde de la communauté humaine. Les peuples neutres, qu'il me sera permis de plaindre, n'en voudront pas convenir officiellement—j'en suis bien sûr.
25 Mais les meilleurs de leurs citoyens, ceux qui font la dignité de l'État, comprendront ce que cela veut dire, et se demanderont, et demanderont même à leurs concitoyens, quel monstrueux écroulement d'histoire ce pourrait être s'il était possible qu'avec la complicité de leur inertie l'humanité

puisse rebrousser chemin. Pas plus que les astres du ciel, les organismes de la terre ne peuvent changer leur cours. Notre mot d'ordre est bien simple: nous voulons que l'humanité continue, tandis que la Germanie s'épuise en la plus
5 folle tentative d'une régression contraire aux lois de la nature humaine.

La constatation de ce fait ne suffit pas, sans doute, à nous donner du matériel de guerre. Cependant, elle nous assure, en tous les continents de la terre, des concours,
10 toujours croissants, de consciences et de volontés. Et de la conscience, et de la volonté, ce sera, de plus en plus, toute l'histoire humaine.

C'est de là que jailliront pour nous toutes les forces d'endurance dont nous avons besoin pour réparer de grandes
15 fautes, pour arracher la victoire à des faiblesses de direction dont notre peuple lui-même n'est pas responsable. Nous pouvons durer, et nous saurons durer, parce que nous sommes non seulement la coalition visible des plus grands et des plus puissants peuples de la terre, mais le concert
20 supérieur des plus hautes forces d'humanité. Avec un pareil réservoir d'énergie, de quoi pourrions-nous donc manquer? Nos succès porteront leurs fruits naturels. Nos échecs, si nous en devons subir, ne feraient que susciter, de toutes parts, de nouveaux afflux de secours.

25 Nous avons la mer, nous avons l'argent, nous aurons, de plus en plus, tous les hommes qu'il faudra, dont le choc décisif ne sera possible que lorsque nous en serons arrivés à cette idée, trop simple pour certaines intelligences, que nous devons nous concentrer pour agir efficacement contre un
30 front ennemi trop étendu, sur lequel, au moins, le *Kaiser* sait manœuvrer. Trop de nos hommes, encore, tomberont. Mais France, Angleterre, Russie, Italie, avec un bel apport de grandes colonies, sont là pour fournir les remplaçants. Encore, et encore. Une meilleure préparation eût épargné
35 je ne sais quel chiffre de vies humaines. Nous compterons

plus tard, pour les leçons à venir. Toutes les fautes se payent. Nos fils se présentent, sourire aux lèvres, pour payer. Et nous paierons aussi, nous, civils, de tout sexe et de tout âge. Nous apporterons notre tribut de souffrances et
 5 d'inébranlable courage, grâce auquel nos frères et nos fils ne seront pas tombés en vain.

C'est pourquoi, confiants en nous-mêmes, et sûrs de la destinée, nous écoutons, dans le calme des résolutions définitives, le canon de Verdun.

10 Verdun! Verdun! En ce moment, il ne peut y avoir d'autres pensées. Toutes les âmes, tous les cœurs sont tendus vers ces champs tragiques où se déploie, jour et nuit, dans une inépuisable prodigalité d'héroïsme français, une bataille qui ne s'interrompt que pour un renouveau de fureur.

15 Stupéfaits de l'audace de la défense, les communiqués¹ de l'ennemi ne peuvent s'empêcher de dire l'émerveillement d'une résistance infrangible aux folles dévastations de leur grosse artillerie. En quelques heures, les monstrueux obus ont si complètement bouleversé le terrain que l'œil n'y peut
 20 plus découvrir qu'un recommencement de chaos. Tout à coup le silence se fait, et voici qu'en colonnes serrées,—coude à coude, avec leurs officiers dans le dos, revolver au poing contre les fuyards—les noirs bataillons du *Kaiser* s'avancent, pour achever, de leurs masses compactes, la
 25 conquête d'un sol où rien, semble-t-il, n'a pu subsister. Ils avancent, et l'illusion d'un terrain désert peut, pour un moment, les bercer. Mais, si l'œil ne peut rien découvrir, assez de leçons leur enseignent qu'il y a dans ce mortel silence, succédant aux plus effroyable fracas de tous les éléments de
 30 destruction déchaînés, une muette résolution de riposte, qui va tout dépasser.

En avant! En avant! crient les officiers, de l'arrière. Et chacun sait quel geste de mort répondrait à toute hésitation du pas fiévreusement saccadé.² Ils avancent, ceux qui vont
 35 conquérir le monde au fer dominateur de la Germanie. Ils

sont là marchant d'une détente automatique, parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement que de marcher. Ils vont en files profondes, aux rafales d'ouragan qui répondront tout à l'heure, à l'appel du canon. Ils vont massés, si bien soudés, si bien fondus, qu'une expressive légende de nos hommes veut
5 que, sous les foudres du prochain cyclone, tous frappés simultanément dans l'action de rigidité continue, meurent d'un coup étayés l'un par l'autre, sans pouvoir tomber. Ils vont à l'hécatombe en bloc,¹ au-devant du coup d'arrêt inévitable, dans la lointaine espérance que quelques survivants,
10 peut-être, aborderont "l'ennemi héréditaire," qui ose défendre le sol de sa patrie contre le maître pour la suprématie duquel la terre fut créée par une divinité de furie.

De vivre et de mourir pour cet accomplissement, ce n'est
15 pas une très haute manifestation d'humanité. Ces machines humaines ne conçoivent même pas qu'un autre emploi eût pu s'offrir à leur activité. Machines à tuer, il leur est impossible de voir au delà de la tuerie. Des atrocités qui ont à jamais déshonoré le nom de ces tueurs dans le monde, il est
20 probable qu'à ce moment terrible le souvenir leur est étranger. Ce n'est pas leur affaire de sentir, de penser. Ils vont d'une offensive implacable de passivité mouvante, confiants dans une puissance providentielle de meurtre, sans cette flamme de noblesse au cœur, sans cette lumière d'invincible
25 espérance, sans cette ardente volonté de faire au delà de la mort qui donnent à nos soldats une vie d'humanité supérieure à la mort elle-même, parce qu'il se transmet d'homme à homme un flambeau de survie que la pire tourmente, toujours sur le point de l'éteindre, ne fait qu'alimenter.

30 Nos soldats, les voilà, car leurs petits canons enfin, viennent subitement d'embraser la plaine. A son tour, l'effroyable roulement des nuages dévastateurs. Le pire répond au pire, et les lentes masses d'offensive s'abattent dans l'orage d'acier qui fauche, au ras du sol, tout ce qui tente de l'affronter.
35 Des grands trous noirs, où s'agitent des choses con-

vulsées, marquent la place où progressait machinalement la formidable catapulte humaine. A peine réduite en fragments dispersés, une autre se présente, et encore, et encore, et toujours, et toujours. Qu'est-ce que la vie des hommes, de
5 leurs hommes, pour ces chefs de massacres qui ne voient dans la vie qu'une organisation de meurtre universel au profit d'un Moloch chargé de tirer d'un prodigieux entassement de cadavres une formule suprême de barbarie "civilisée"? D'un œil morne, ils regardent tomber les sombres files, et tombent,
10 à leur tour, dans leur morgue de stupidité. Et les torrents d'offensive succèdent aux torrents d'offensive, et des parties du troupeau, échappant à l'immense fauchée, arrivent, *par chance*, jusqu'à nos lignes.

Par chance! ce n'est pas longtemps leur pensée. Car, si
15 les hommes d'Allemagne sont maintenant face à face avec les hommes de France, le sort du Germain est fixé. Après vingt mois d'une guerre où les Boches, vraiment, ont eu le temps d'apprendre à connaître nos jeunes et vieux poilus, ils les ont rencontrés devant Verdun pour se voir contraints
20 d'avouer qu'ils ne les avaient pas encore bien connus. C'est ce qui fait qu'ils clament à tous leurs journaux, depuis les premiers combats d'une bataille inouïe, qu'ils se sont, cette fois, heurtés à une force de résistance inattendue.

Il se trouvent ainsi unanimes à faire l'éloge effaré de ces
25 *Welches*,¹ aux dépens de qui s'est tant exercé, depuis un demi-siècle l'empêchement de leurs lourdes railleries. Oui, c'est dans les journaux de la pangermanie que nous voyons célébrer, aujourd'hui, l'irrésistible vaillance de nos soldats français, qu'on n'avait que trop bien éprouvée, mais dont on
30 évitait de convenir, pour s'épargner l'aveu que le *Kaiser* avait trop présumé de sa puissance de sauvagerie. Maintenant, il faut qu'ils en prennent leur parti, parce que c'est la seule excuse qui s'impose pour expliquer l'épuisement des hordes "organisées," et puis parce que, lorsque les survivants
35 des colonnes décimées voient sortir les casques bleus² des

entonnoirs¹ devenus leurs abris, ils ne peuvent que courber la tête, sous le sentiment d'une fatalité qui va s'accomplir.

J'essaye de dégager la psychologie du combat, faute de pouvoir librement parler d'une situation générale dont les critiques modérées que je pourrais me permettre ne feraient qu'accuser, en de nouveaux reliefs, l'incomparable valeur de nos sublimes Français. Il y a quelques jours, j'assistais à l'entretien familial d'un capitaine et d'un gradé,² tous deux blessés, dont le régiment, là-bas, avait cruellement fondu. Le sergent,
10 "vieux blessé," interrogeait l'officier, récemment évacué, sur le sort des camarades, des amis, laissés au fort de la bataille, où l'on était bien sûr qu'ils ne s'étaient pas contentés de faire leur devoir. Le capitaine était tout plein de lettres.³ A mi-voix, d'une gorge étranglée, il disait, frémissant, le sort de
15 celui-ci, l'aventure de celui-là. Paul? On l'avait cru mort. Ah bien oui! Il s'était jeté dans un trou, et, de son fusil sûr, il n'avait pas abattu moins de vingt ou trente Boches dans sa journée. Après quoi, on l'avait vu reparaître pour se plaindre qu'on ne lui eût pas envoyé son déjeuner. Et Louis? Tombé
20 sur le tas qu'il avait abattu. Et les autres? Que d'héroïques récits jaillissaient de la douloureuse fierté des lèvres!

Nous n'avons pas le temps, hélas! de nous arrêter aux actions d'incomparable beauté. La bataille nous tient. C'est à la bataille, dont la fin ne nous apparaît pas encore, qu'il
25 faut nous fixer. Le bois des Corbeaux⁴ est pris et repris tour à tour, submergé par des vagues humaines qui y viennent déferler en des chocs de chair et d'acier, sous le formidable grondement des lourdes gueules de mort. Chaque tertre, chaque vallon ajoute aux hurlements du ciel et de la terre, le cri, le
30 geste d'un héros.

(*L'Homme enchaîné, février 1916*)

IL LE FAUT

Je viens de visiter le front, depuis le Pas-de-Calais¹ jusqu'à la frontière suisse, et, pour la première fois, après vingt-deux mois de guerre, j'ai pu tout voir, tout constater, interroger librement chefs et soldats sur toutes matières, et recevoir
5 des réponses faites en toute liberté.

. . . Il y a visite aux armées et visite aux armées. Nulle trace de parade dans l'extrême simplicité de mon cas. J'ai pu aller partout, accompagné d'hommes qui avaient qualité pour dire et commenter techniquement. *J'ai voulu voir:*
10 *j'ai vu.* Je dois, aujourd'hui, me contenter d'une indication sommaire, dont je donnerai les raisons ici ou ailleurs, selon qu'il appartiendra.

La première pensée qui se présente à l'esprit de mes interlocuteurs est, tout naturellement, de me demander le résultat
15 d'une enquête qui m'a fait parcourir plus de deux mille kilomètres en automobile, avec des *repos* de trois ou quatre heures de marche, par jour, dans la boue des tranchées—le tout coupé d'entretiens d'autant plus instructifs qu'ils ont abouti, sur tous les points, à des conclusions unanimes.

20 La formule que je puis aujourd'hui présenter au public n'est pas pour l'inquiéter. Loin de là, puisqu'elle est de confiance absolue dans la victoire finale de nos armes, pourvu que certaines *conditions d'organisation* soient non plus seulement parlées, mais effectivement *réalisées*. Soit que
25 j'aie interrogé les légendaires soldats qui revenaient, souriants, de l'enfer de Verdun, soit qu'à Verdun même je les aie vus à l'œuvre, sous une canonnade comme il ne s'en entendit jamais, soit que j'aie poursuivi jusqu'à leurs extrêmes repaires

de boue, de pierres et d'abatis les détachements perdus dans l'inextricable bouleversement du sol broyé, pulvérisé par les formidables obus de l'artillerie allemande, je n'ai vu que des hommes immuablement fixés dans cet état d'esprit qu'on appelle le *cran*.¹

Je ne pourrais pas résister au désir d'en présenter quelques aspects en raccourci, parce que les faits seront toujours plus éloquents que les phrases, et que la concision du verbe, issu de la bouche de héros qui s'ignorent, apporte aux actions les plus belles un magnifique supplément de grandeur. J'ai peut-être, cette fois, pénétré plus avant dans l'âme du soldat que je n'avais fait jusqu'alors, parce qu'il lui a été donné pleine liberté de langage, soit en présence de ses chefs, soit en des entretiens particuliers. A la vérité, je n'ai pas recueilli une parole qui n'eût pu être répétée devant l'officier du corps de troupes² ou le général même, invitant en ces mots aux confidences en tous domaines: "*De quoi vous plaignez-vous? Que demandez-vous? Dites tout ce que vous voudrez.*"

Ah! ce n'était pas long. On peut dire qu'il n'y avait qu'une voix. Le travail des tranchées, non moins cruel que le combat. La femme, les enfants, l'anticipation du retour, jamais envisagé autrement qu'après la grande œuvre accomplie. Des vieux de 44 ans se plaignant de certaines marches, sac au dos, dont la nécessité ne leur paraissait pas prouvée puisqu'elles les ramenaient, après quelques jours, à leur point de départ. Fatigue passagère du corps. Fatigue de l'âme, jamais. Et de certains, qui donnaient le plus librement cours à leur verve,³ l'officier, loin de vouloir atténuer la liberté de langage, me soufflait gaiement à l'oreille: "*C'est un de nos meilleurs soldats.*" Et l'autre, qui n'entendait pas, éclatait d'un grand rire, parce qu'il connaissait d'avance ce qu'on pouvait dire de lui. Encore, le mauvais soldat—j'en ai vu jusqu'à un—tout déchu qu'il pût être d'alcoolisme, hâve, poussif, le regard perdu, accoté à son arbre, comme pour ne pas tomber, était-il venu là de sa volonté, au lieu d'invoquer,

comme il lui eût été facile, l'excuse de la maladie. Il geignait, parce qu'on lui donnait l'occasion de geindre, mais il était à son poste, ayant décliné l'invitation de l'infirmerie. Et le capitaine :

- 5 —Quand j'arrive au cantonnement, il y a parfois, tout à coup, une abondance de malades. Quand nous partons pour la tranchée, *il n'y en a pas un*. Jamais. Jamais. L'homme ne veut pas laisser une surcharge de travail à son camarade.

Cela, dit du ton le plus simple, à mi-voix, comme si cette
10 suprême abnégation ne méritait pas même une parole de louange. L'esprit de haute camaraderie universel,¹ d'homme à homme, de soldat à chef et de chef à soldat. Pas de punition. C'est la formule partout, et la gouaillerie française,² en tous lieux, reprenant ses droits. Les récriminations par
15 nous sollicitées, accueillies dans la cordialité des éclats de rire de ceux-là mêmes qui s'y étaient abandonnés.

Et puis, cette conclusion unanime, à voix sourde: "*On ira. Il le faut.*" Ah! ce: "*Il le faut,*" que ne l'avez-vous entendu, jeté d'une voix implacable à l'invisible ennemi, tout
20 proche de l'autre côté du parapet, dans le silence tragique du Boche souterrain, par delà les fils de fer ou les chevaux de frise! "*Il le faut,*" *Il le faut*, c'est le *Dieu le veut*³ de cette grande et dernière croisade de la civilisation contre la barbarie. Cet homme, gauchement empaqueté d'une tunique
25 terreuse, avec deux jets de flamme⁴ sous la visière de son casque bleu, vous assure, d'un mot, qu'il a la pleine conscience de ce qu'il fait, de ce qu'il veut. *Il le faut*, cela veut tout dire. Le soldat a accepté les sacrifices terribles que lui demande la destinée de sa France, dont l'histoire, lourde à
30 porter, mais si grande et si belle, exige, à cette heure décisive, un héroïque redoublement de sacrifices continus. Il le sait, il le dit avec un joyeux sursaut d'amère gaieté populaire, où le flot d'une supérieure noblesse du sang emporte à l'avenir tous les débris de fautes où il sut mettre encore des éclats
35 de beauté.

Il le faut! Il le faut! Gardons ce mot, amis. C'est le mot d'ordre que je vous rapporte des tranchées. C'est la parole suprême de ceux qui sont à la bataille pour la plus grande patrie qu'il fut donné à l'homme de construire en vue des plus
5 hautes fins d'humanité. *Il le faut*, c'est le cri de celui qui tombe. *Il le faut*, c'est l'unique pensée du soldat blotti au fond d'un cratère d'obus quand tout lui manque jusqu'à l'écroulement de sa tranchée, et que, dans le tonnerre infernal des monstrueux blocs d'acier, hébété du ciel et de la terre dé-
10 chaînés contre lui, il n'attend plus que la mort, sans même le réconfort d'un geste personnel de bataille, parce que, s'il reculait d'un pas, c'est d'un pas que l'ennemi avancerait. *Il le faut! Il le faut!* En cette inexorable nécessité d'être au-dessus de lui-même se résume tout ce qu'il est capable de sen-
15 tir, de penser. Et il s'agrippe¹ à la pierraille croulante, qui l'enfoncé encore plus profondément dans sa terre, au lieu de l'en chasser.

Et nous admirons, dans l'émerveillement de ce prodige du sang français. Mais cela ne suffit pas. *Il le faut*, c'est le
20 mot d'ordre du soldat, c'est le mot d'ordre de son chef encore, à tous les degrés de la hiérarchie. Dans la modestie de leur rôle, lieutenants, capitaines, commandants sont dignes de commander à de tels soldats. On ne me l'a pas raconté. Je l'ai vu. Je sais ce qu'ils disent les uns des autres. Et il n'est
25 pas besoin de le leur demander. Il suffit d'entendre les paroles qu'ils échangent, ou même de cueillir simplement les regards qui se croisent. Sublimes familiarités d'épopée. A ce point de sublime vertige, un signe, un temps de silence sont d'un accent tragique incomparable. Si j'en ai le temps, quelque
30 jour, je voudrais montrer un capitaine, un colonel parmi ses hommes, hors du poste de commandement.² Un général surtout. Certains chefs, que je connais bien, ont pu mériter, en des mesures que je n'ai pas à fixer ici, certaines critiques, qui ont retenti jusque dans les Chambres.³ Je ne crois pas
35 que ce soit l'heure d'établir un règlement de comptes, où

nous ne devons désirer qu'une stricte justice pour chacun. Ce qu'il faut dire, dès à présent, *parce que c'est vrai*, parce que nous y trouvons un réconfort de réalité aussi loin des éloges fabriqués à la grosse¹ que des critiques trop exactes d'un
 5 temps déjà passé, ce qu'il faut dire, c'est qu'il est impossible qu'une race qui a produit de tels soldats, pour une rencontre d'hommes et de choses comme il ne s'en était pas vu, n'ait pas récélé en elle-même les forces productrices d'une puissance correspondante du commandement.

- 10 Nous avons des chefs militaires, des *vrais*, parce qu'ils sont sortis de nous, au même titre que nos soldats. Je le dis, après trois visites sur le front, dont cette dernière m'a permis amplement de juger par moi-même, dans une complète indépendance d'esprit, avec l'unique souci de l'intérêt
 15 national, l'armée française, dans son ensemble, possède des chefs dignes de lui commander, capables de la mettre en œuvre, à la condition, nécessairement indispensable, qu'à leur tour ils soient commandés. Leurs vertus civiques ne sont point au-dessous de leurs qualités militaires. Je parle
 20 du plus grand nombre, et l'on m'accordera que c'est assez beau. Ils savent, ils peuvent, ils veulent, et, puisqu'ils ne font qu'un avec leurs soldats, nous pouvons vraiment dire que nous avons en mains l'instrument nécessaire, si l'organisation s'achève en un couronnement de coordination, sous la
 25 conduite d'une volonté.

Je n'en dirai pas plus. Je suis revenu de ce long voyage avec une vision très nette de ce qui nous manque, de ce que nous devons réaliser. Pour l'arrière, tout comme pour l'avant, il y a un devoir supérieur à remplir. Notre mot
 30 d'ordre est le même. *Il le faut*. Je l'ai reçu d'hommes qui sont sous les obus et qu'il nous appartient de rejoindre, en accommodant nos actes de citoyens à leurs actes de soldats. *Il le faut*. Honte à qui ne le comprendrait pas.

(*L'Homme enchaîné*, 14 mai 1916.)

LE SERGENT POISSONNIER¹

J'ai dit que la tranchée où m'avait jeté le hasard n'était *plus* de première ligne, depuis que nos soldats s'étaient emparés des installations des Boches, quelque part dans le voisinage de la ferme de Navarin.² Sans parler des morts qui
5 tachent la plaine, assez de signes attestent qu'hier la bataille sévit entre les deux remparts de terre où je me trouve passagèrement abrité. Partout des débris d'armes, des éclats d'obus, des fragments de choses qu'il est inutile de préciser. Un cyclone a passé. . .

10 Le couloir, cependant, a gardé son récent aspect de vie. Tout y porte encore la marque d'une habitation ingénieusement disposée. Des entailles, à portée de la main, font office d'étagères, où des grenades toutes prêtes à être lancées, des cartouches répandues, et sur le sol, parfois, des machines
15 d'acier qu'on nous recommande d'enjamber, en évitant le choc, demeurent en souvenir de la lutte dont le fracas se prolonge au-dessus de nos têtes. Je ne présenterai pas la tranchée comme un lieu de délices, mais il apparaît bien que des hommes, des combattants, s'y sont résolument adaptés.
20 Quelques-uns même gisent encore là, dans l'immobilité suprême. Les camarades sont en avant, dans les tranchées boches conquises aux environs de Navarin, point de départ d'un nouveau refoulement de l'ennemi.

C'est de là-bas qu'isolés, ou groupés par l'ordre d'un chef,
25 ils surgissent brusquement devant nous, au tournant du couloir, sans qu'il leur échappe même une exclamation de surprise, parce que rien désormais ne peut les étonner. Silencieux passants, dont la toilette, sans doute, voudrait des jeux de brosses dures,³ mais non indifférents comme ceux que l'on

peut coudoyer dans la rue de Rivoli.¹ En ce lieu, à cette heure, tous nécessairement amis, quelques-uns glissent, affairés, sans la digression d'un bonjour. D'autres, pour des raisons dont ils ne nous doivent pas compte, s'arrêtent pour
5 de brefs propos en des mouvements de flânerie, questionnant sans attendre la réponse, ou expliquant des choses sur lesquelles on ne les interroge pas.

Sans expression tragique,—au contraire, puisque le visage est plutôt souriant,—les yeux, souvent, paraissent d'une
10 autre expression que la voix. C'est que la parole s'emprisonne aux murailles de terre, tandis que le regard, à la recherche de l'imprévu, s'élance au delà du remblai de la fosse² que surplombe un ciel vide où passent, cependant, des orages.

Le croirait-on? C'est quand le fracas de l'artillerie bat
15 son plein que nos gens éprouvent le besoin de se grouper au repos pour un moment de causerie.

—Voilà justement un abri, fait le bon sergent Poissonnier. Ça ne va pas durer toujours. Asseyons-nous, pour attendre. Ça passera.

20 Je regarde l'*abri*. C'est un degré à mi-hauteur,³ où, en se pressant bien, deux hommes peuvent s'asseoir. Creusé du côté boche il peut être, en effet, d'une protection. Quelque chose m'avertit que j'ai pataugé assez longtemps dans ce labyrinthe de boue, et qu'un arrêt ne sera pas sans charmes.

25 Car le sol, où ne se rencontrent ni le carreau ni la lame de chêne,⁴ tantôt de mares jaunes, tantôt ferme, mais souillé de choses inexprimables, n'invite pas précisément aux familiarités du siège. Je me blottis donc au degré tentateur, calé par un voisin confortable, et je ne cache pas que le
30 lieu me parut divinement propre aux nonchalances de la conversation. Les poilus, qui ne craignent rien, s'allongent plaisamment sur la terre, en des flexions appropriées. Un doux bien-être de paix nous envahit. Jamais bergère ou sofa⁵ ne fut d'un tel réconfort.

35 Ces hommes ne sont point parleurs. Ils jouissent mani-

festement des plaisirs d'une gymnastique d'extension,¹ et éprouvent un contentement trop profond pour trouver la force de l'exprimer. Des sourires de bienveillance pour les intrus que nous sommes, des remarques courantes à la portée
5 de nos intelligences sans lumières sur la technique de la tranchée. J'écoute avec des exclamations destinées à manifester une disposition à entrer dans le sentiment commun. Au fond, je voudrais les interroger sur tout, me repaître de leur histoire, extraire d'eux des sensations, des pensées, un état
10 d'âme, dont l'analyse leur échappe peut-être. Étonnez-vous qu'entre deux éclats de marmites,² je recule devant la tâche inabordable. A l'exemple de mes compagnons, d'ailleurs, trop de satisfaction physique m'incite à m'accommoder au milieu, plutôt que d'affronter des fatigues de l'esprit, au
15 repos.

Accoté à sa familière paroi terreuse, c'est le sergent Poissonnier, rose et frais, dans l'encadrement de sa blonde chevelure, qui tient le dé de la conversation.³ De grands yeux bleus, tout pleins d'une railleuse charité des choses, un sourire
20 de *gosse*⁴ qui jouit des actions de la vie, une voix bien posée qui découpe les syllabes en de nettes articulations qu'envierait un élève du Conservatoire,⁵ Poissonnier, de Roubaix,⁶ auguste éphèbe, modelé selon le canon de Polyclète,⁷ domine l'assemblée de par l'effet d'une supériorité morale qui s'ignore. Il s'exhale de lui je ne sais quelle joie de placidité, qui
25 frise la rougeur de sa joue comme un léger zéphyr ferait d'une pure surface liquide⁸ sous un ciel de juillet. C'est un enfant qui s'amuse, qui s'amuse chez lui, et beaucoup, tout en mettant le meilleur de son tact à ne pas trop le manifester.

30 —Qui est ce civil? demande-t-il tout bas.

Au nom, le regard pétillant, et d'un grand geste qui embrasse le ciel et la terre:

—Eh bien, voilà de quoi faire de jolis articles.

“Joli” m'a paru faible, mais la pensée est grande, quoique
35 dédaigneuse sans doute, car ces articles-là, mieux vaut les

vivre que de s'asseoir pour les rédiger. Mais Poissonnier est exempt de superbe.¹ Il se penche, en ami, sur mon infinité, et même, pour m'encourager, il m'explique l'art d'interpréter, en vue des précautions nécessaires, les tumultes du dehors.

5 Dans le sifflement de la plus vulgaire marmite, il y a, paraît-il, des qualités de son qu'il importe d'analyser, de distinguer, en vue de l'acte qu'elles commandent, pour la sécurité de la vie. Le prompt jugement, suivi d'une immédiate décision de sécurité, voilà la grande affaire.

10 —On n'a pas bien longtemps pour reconnaître, dans le tas de marmites, celle qui vient sur vous. Mais c'est encore assez pour se jeter à plat ventre.² Seulement, il ne faut pas hésiter

On voit que Poissonnier, lui, ne s'y trompe pas. Il connaît le prix de l'instant. Jamais homme ne parut mieux adapté à ce lit boueux de torrent, pour lequel on dirait qu'il est né. A dire vrai, mon sentiment est que Poissonnier ne serait déplacé nulle part. Ici, cependant, je le vois dans le plein d'une accommodation souveraine.³ Il semble qu'un

20 Dieu me l'ait envoyé pour modèle du soldat français, installé dans la douce plaisance d'une action de guerre dont il ne veut rien savoir, sinon que la victoire est hors du débat, puisqu'il s'est donné tout entier à la défense de la patrie.

Car, si je n'ose pas poser de questions, Poissonnier, de son côté, n'a rien à me demander. Il me renseigne en railleur amical, mais mon opinion sur ce qu'il a fait ou fera est ce qui l'inquiète le moins. Il faut que j'aie besoin de lui, puisque je suis venu le chercher. Je suis en dehors de son champ de vision. Devant lui un clair chemin s'ouvre. Il va tout droit.

30 Rien n'aurait le pouvoir de le faire dévier. Heureuse jeunesse, illuminée du devoir, marchant dans l'ineffable joie de trouver, à l'aurore de la vie, un suprême couronnement de beauté!

Jusque dans le silence méprisant de Poissonnier sur la guerre, sur ses conditions, sur ses chances, sur les calculs

35

d'une durée, sur des misères qui ne semblent pas l'atteindre, même sur la résistance ennemie, s'affirme la grandeur d'une âme supérieure à tout événement. Il veut de tout, lui, sans même comprendre qu'il en pourrait être
5 autrement.

C'est bien pourquoi, depuis ma brève halte dans la tranchée de Navarin, je ne puis me retenir de reporter hommes et choses à l'échelle des sentiments en action qui s'irradient du sergent Poissonnier:¹ noble exemplaire d'une jeune vie française en pleine floraison d'ardeur au service de sa terre, de sa
10 race, de son histoire, de son foyer. Je dirais: honneur à Roubaix! si nous ne savions tous qu'il y aura autant de Roubaix² que de villes et de villages, pour jeter de notre sol, à la défense de la patrie, autant de sergents Poissonnier qu'il sera
15 nécessaire.

Hier, un bon citoyen de la Suisse française, qui a fait ses études en Allemagne, me disait avoir reçu des lettres d'anciens compagnons d'université qui maudissaient la folie de leur
Kaiser et se refusaient maintenant au monstre dévorant du
20 *Deutschland über alles*.³ Et moi, quelle comparaison de cette fatigue allemande avec l'inlassable exubérance de sérénité résolue qui met au-dessus de tout l'âme ardente de mon cher sergent Poissonnier!

Avec l'enfant de Roubaix nous achevâmes l'interminable
25 défilé, nous heurtant aux sacs de terre des meurtrières ébou-lées, qui attestaient les ravages de l'artillerie ou les corps à corps dont les débris sanglants disaient la sombre histoire. Des couches creusées dans le flanc du talus, couvertes d'un reste d'étoffe grossière que nous n'osions pas soulever. Et
30 puis, dans la profondeur, des chambres souterraines, d'ameu-blement sommaire, où se sont traînés des blessés pour mourir. Augustes hypogées⁴ d'une histoire d'hier par laquelle se poursuivront de nouveaux développements historiques de misères et de grandeur mêlées. Je m'arrêtais au seuil, comme
35 retenu par la crainte d'une profanation.

Le sergent Poissonnier, tout à la canonnade où allait son espoir, ne voyait rien, ne se fixait à rien qu'au tonnerre d'artillerie qui lui montrait des tranchées boches bouleversées, et le terrain préparé pour l'avance prochaine. Je crois bien
5 qu'il n'avait plus qu'une idée: se débarrasser de nous. De quelle sottise apparition prosaïque étions-nous venu troubler le rêve dans lequel il marchait tout vivant, et dont, jusqu'à l'achèvement final, il n'acceptera pas d'être désenchanté. Il
hâtait le pas dans le détour de son couloir du Languedoc,¹
10 nous distançait, nous oubliait, jusqu'au cri de ralliement par lequel un des nôtres essayait de le modérer. Nous étions à deux cents pas des hangars de Souain,² quand fut donné le signal d'une séparation qui lui apporta peut-être quelque chose d'un soulagement.

15 Nous aurions dû, sans doute, lui exprimer notre vive reconnaissance d'une hospitalité si mouvementée. Et lui, n'eût-il pas été heureux de nous charger d'un message pour Roubaix? On avait, des deux parts, trop de choses à mettre dans l'adieu. C'est pourquoi l'on ne put que se serrer les
20 mains en silence, avec ces vagues articulations d'émotions contenues; où s'esquissent ces mouvements d'âme d'autant plus précieux qu'on se trouve hors d'état de les préciser.

Le sergent Poissonnier a autre chose à faire que de nous garder dans sa mémoire, anxieuse d'avenir. Moi, je ne
25 l'oublierai pas. Il se peut que l'occasion lui manque d'inscrire son nom sur une stèle de gloire. Mais il aura vécu, et, du don de ces belles vies, la France vivra.

(L'Homme enchaîné, 6 octobre 1915.)

IN MEMORIAM

Puisque tout de la préparation, de l'organisation, de la mise en action de la guerre vient aboutir au soldat, c'est au soldat que revient le devoir du suprême développement d'énergie où se résume, avec sa valeur propre, celle de la
5 nation tout entière. Aussi, tout à la pensée de l'homme intérieur, en qui se prolongent les effets des fautes passées, et qui doit suppléer à tous manquements par un surcroît de vaillance, allais-je aborder le mystère de cette âme simple et traditionnellement obstinée qui a écrit, de son sang, sur
10 notre sol des Gaules,¹ tant de glorieuses pages d'histoire.

La race est-elle au bout de son effort? Cruelle question que tous les événements de notre vie publique, depuis un demi-siècle, nous ont quotidiennement posée, lorsque, refoulés jusqu'au pied des Vosges,² nous avons vu grandir et
15 déborder sur le monde l'antique poussée des Germains,³ prête à submerger, comme autrefois, la civilisation gréco-romaine, pour y approprier, dans son cadre de fer, le sort de tous les peuples de la terre à ses conceptions primitives d'une violence organisée contre toutes les volontés de libération individuelle
20 qui sont l'honneur de notre humanité.

Sous le poids de cet affreux cauchemar, repoussant la vision de tant d'heures funestes, j'invoquais l'appui de ce Français sans nom qui, de génération en génération, a payé, d'indicibles misères et des flots prodigués du plus généreux
25 sang, des défaillances passagères si noblement rachetées qu'il est resté l'espoir de toutes les victimes des abus de la force contre le droit de vivre justement.

Je traversais les champs de bataille de la Marne,⁴ et je le

trouvais là, cet héroïque anonyme, qui ne réclame rien du vain bruit de nos conventionnelles apothéoses, content du tertre vert sous lequel il s'est endormi, dans la vision d'une énergie d'heureuse beauté que la mort elle-même n'a pu faire
5 fléchir. Cette terre, qui l'a repris, fut sa pitoyable marâtre, tendre et dure tout à la fois. Peut-être ne l'a-t-il pas moins chérie pour ses rigueurs que pour sa douce charité de la dernière heure.

De la mer aux montagnes, ill'enveloppait d'un immense
10 voile d'amour inexprimable, où se fondaient toutes les emprises d'un sol¹ tour à tour généreux et avare, toutes les espérances vivaces au refuge du foyer, toutes les aspirations de ce ciel infini qui, même décevantes, n'en avaient pas moins guidé l'âme dans une marche à l'étoile où il est peut-être plus
15 beau de se mettre en route que d'arriver. Des horizons brumeux de l'Océan, des limpidités bleues de sa mer intérieure, génératrice de hautes vies, des âpres sommets des Pyrénées aux Alpes, des riantes vallées de ses beaux fleuves, prodigues de généreuses moissons, il est venu là pour tomber
20 debout face à l'envahisseur. Une force invincible l'a conduit en ce lieu, où la farouche volonté de ceux mêmes qui l'aimaient accepta qu'il vint attester, jusque dans la mort, l'honneur d'un sacrifice au-dessus de l'amour.

Si la terre pouvait dire, elle nous raconterait tous ces
25 magnifiques recommencements d'histoire dont elle palpite encore, et que nous embaumons froidement en des pages sans vie. Une fatalité veut qu'elle se dérobe à nous dans les gouffres sans fond d'une gestation infinie. Elle se tait, mais le peu que nous savons de ce qui fut suffit à nous élever au-
30 dessus de nous-mêmes, à nous faire une vie supérieure à notre vie, en nous rattachant à la grande chaîne, de fer et d'or mêlés, comme un anneau fragile, mais durable encore, entre des choses qui furent et des choses qui, par nous, auront été.

Ces tombes parlantes sont d'hier. La vie s'est envolée
35 d'un coup. Mais au bord du chemin, au creux de la prairie,

aux pentes de la colline boisée, le corps, plus lent à se dissoudre, est demeuré, au lieu même où il fut abattu, pour dire l'inflexible revendication de la patrie dans le danger suprême et crier au passant que le plus bel élan d'une vie fut arrêté là.

5 Ce pieux hommage de tous à un seul qui sut incarner, en une heure décisive, les plus hautes énergies morales d'un peuple digne d'être—pour qu'il soit recueilli de ceux dont la charge est de le continuer, il suffit d'un passant.

Et nous passons, remontant de ceux qui ont donné leur
10 vie, sans geste ni parole de théâtre, à ceux qui sont au combat depuis une année. Nous voulons puiser une force nouvelle au spectacle des combattants dont les forces ne s'épuiseront pas, et puisque nos soldats vivants ne sont pas moins beaux que nos morts, il faut que la France, au moins, pour demeurer
15 sûre d'elle-même, l'entende proclamer.

Elle est là, toute la grande patrie. Regardez-la frémir dans l'apparente impassibilité de ces vieillards, de ces femmes, de ces enfants, tragiquement sereins, contents de vivre aux ruines du village où la barbarie a passé. Une église effondrée,
20 des pans de muraille, des fûts de pierres calcinées, et puis rien que des ferrailles tordues, et des entassements de débris où, sous des étais chancelants,¹ de vagues niches quelquefois sont creusées.

C'est la ville, c'est le village où les obscures joies du labeur,
25 hier, suivaient leur cours paisible, quand l'ignoble vaincu conçut la déshonorante pensée de se venger de sa défaite sur des populations sans défense, par le massacre en tas, par l'incendie, par un déchainement de férociétés aux précisions desquelles la langue elle-même se refuse.

30 Non loin de là, des camps de réfugiés, guettant l'heure des revanches prochaines de la vie française. Et pour bien témoigner de l'impassible volonté dont les racines s'accrochent invinciblement aux pierres descellées, des enfants jouent parmi des décombres; des femmes tricotent, assises sur
35 la dalle, au seuil de ce qui fut l'abri de leur nichée; d'un pas

- gracieusement balancé, des jeunes filles, qui n'ont point renoncé aux ajustements d'une innocente coquetterie, vont à la fontaine ou vaquent aux soins d'on ne sait quels ménages parmi de petites cabanes en planches où s'inscrivent ces mots :
- 5 *mairie, boulangerie, épicerie*, avec des étalages qui tiendraient dans mon chapeau. Sur la place publique, encore vaguement apparente, de la délicieuse petite ville que fut Sermaize,¹ un jet d'eau continue de tomber dans sa vasque, de fonte, comme s'il ne s'était rien passé.
- 10 De même, au visage des formes errantes aucune émotion du passé ne s'inscrit. Des apprentis de poutres font une habitation derrière laquelle des figures sourient, et si quelque maison, on ne sait comment, est demeurée debout, des fenêtres, souvent parées de fleurs, s'ouvrent pour bien montrer
- 15 que la vie continue. Et voici que des vieux vont, d'un pas alourdi, accompagnés de femmes au regard résolu, vers le champ, le jardin, où les appelle un reste de récolte parmi les tombes, uniques monuments où se puisse encore reprendre la pensée de ceux qui survivent. Ce simple et tranquille courage
- 20 de ceux que l'ouragan a épargnés me paraît plus émouvant que ne furent peut-être les atroces convulsions des premiers désespoirs, dont le souvenir paraît si lointain qu'il faut les pierres amoncelées pour clamer ce que l'orgueil impassible des yeux ne veut plus dire, jusqu'à la revanche du droit.
- 25 La vie à recommencer On recommence la vie. Le présent, l'avenir se dégagent invinciblement du passé,—du passé de malheur, non du passé de l'histoire où l'âme fige immuablement sa fierté! Oui! il est un passé qui demeure présent, et c'est aux tombes des grands morts que la silencieuse pensée
- 30 des vivants l'a fixé. Ils sont là, augustes protecteurs de la terre déjà sanctifiée par les sacrifices des aïeux que leur héroïsme continue et dont il faut, d'abord, qu'ils lèguent l'exemple aux jeunes consciences, qui, demain, recevront le fardeau de l'avenir.
- 35 Alors des soins vigilants s'empressent, rivalisent d'ardeur

- autour des talus gazonnés où chacun veut apporter l'hommage d'une décoration rustique, la grâce d'une fleur, souvent l'appel du drapeau. Point de fosse, si étendue soit-elle, qui n'ait son entourage, ses croix blanches avec leurs inscriptions
- 5 émouvantes de simplicité. Autels du culte de la patrie sacrée, où le mort et le vivant communient. Les bordures de buis s'alignent, et toute la parure champêtre, que vient rompre parfois la présence d'une arme rouillée ou d'un noble débris, atteste un tel souci des soins toujours présents, qu'on
- 10 a la sensation d'un mort et de vivants qui ne se quittent pas. Et ce n'est rien que la vérité pure. Tout ce monde prolonge, dans la familiarité profonde de ceux qui ont vécu et de ceux qui veulent garder à leurs enfants le droit de vivre, la noblesse d'une race digne de toutes les beautés de la vie.
- 15 Et pour que le tableau s'achève, les stèles blanches, ornées du croissant, disent notre reconnaissance à nos amis musulmans.¹ Enfin, non loin de là, l'écusson noir et blanc,² avec l'inscription convenable, confronte l'ennemi tombé à bout de sauvagerie.
- 20 Paix à ces morts! La paix, mais non l'oubli. Car il y a, sous ces vagues figées de verdure,³ une histoire vivante à prolonger, à accroître persévéramment, et le culte de ceux qui survivent proclame qu'il y a, pour la poursuite de l'œuvre séculaire, une France obstinément résolue. C'est la prédica-
- 25 tion de nos morts, rangés au bord du chemin, qui me conduisait aux rencontres de guerre où m'attendaient, dans le feu de l'action, les compagnons d'armes des bons soldats dont la tâche est achevée. C'est la prédication des Français silencieux, de tout sexe et de tout âge, qui viennent, chaque
- 30 jour, apporter quelque chose d'eux-mêmes au modeste monument de terre par lequel s'atteste, au delà de la mort, la continuité d'une incomparable grandeur.

NOTES

Page 13. 1. tenait beaucoup du Jacobin, *had much of the Jacobin in him*. Jacobin here means a *typical revolutionist*. The Jacobin faction in the days of the French Revolution derived its name from a convent of Jacobin friars in the Rue Saint Honoré in Paris, where the club *des Jacobins* held its meetings. The club disbanded in 1794 after the fall of Robespierre, whom the Jacobins supported.

2. **C'était un vrai bleu de Vendée**, see page 93, note 3.

3. **au Médecin de campagne dans le roman de Balzac**, his name is *Docteur Bénassis*, a typical figure in Balzac's *Médecin de campagne*.—**Balzac**, Honoré de (1794-1850), French novelist and author of *la Comédie humaine*.

4. **au début des Plus forts**, see page 103, note 1.

5. **Nantes**, see page 96, note 2.

6. **il commence sa médecine**, *he begins his medical studies*.

Page 14. 1. lors du Coup d'État de 1851, Prince Napoleon (1808-1873), the nephew of Napoleon I, had been elected president of the French Republic, December 10, 1848. December 2, 1851, he declared himself Emperor of France, a position which he occupied until his capture by the Germans in the battle of Sedan, September, 1870.

2. **Renan**, Ernest (1823-1892), French historian and philosopher, author of *Études sur les origines du christianisme*, etc.

3. **Sainte-Beuve**, Charles Augustin (1804-1869), French literary critic, author of *les Causeries du lundi*, etc.

4. **Taine**, Hippolyte (1828-1893), French philosopher and historian, author of *Histoire de la littérature anglaise*, *les Origines de la France contemporaine*, etc.

5. **Flaubert**, Gustave (1821-1880), French novelist, author of *Madame Bovary*, *Salammô*, etc.

6. **Leconte de Lisle**, Charles (1818-1894), French poet, author of *Poèmes antiques*, *Poèmes barbares*, etc.

7. **Balzac**, see page 13, note 3.

8. **Auguste Comte** (1798-1857), French philosopher, author of *Cours de philosophie positive*.

9. **Claude Bernard** (1813-1878), French physiologist, author of *Introduction à la médecine expérimentale*. Bernard's *Introduction* upheld experimentation against abstractions and theories in the field of medical science. It had a powerful influence on French realistic

novelists and on Émile Zola in particular in his theories on the *experimental novel*. Zola, see page 16, note 7.

10. **Stuart Mill**, John (1806-1873), English philosopher of the utilitarian school.

11. **Herbert Spencer** (1820-1903), English philosopher and well-known sponsor of the theory of evolution.

12. **l'ouvrage de Mill sur Auguste Comte**, see Bibliography, page 9.

Page 15. 1. de la Bretagne ou de Paris, "As you may well imagine" [writes one of Clemenceau's former colleagues at Stamford, Conn., who visited Paris in 1868], "he was of incalculable benefit to us during our month's stay in Paris; engaged rooms for us, and made out a program for us every day, so we should know just what places to visit. I shall always remember his kindness to me as I was leaving Paris for Dresden. No brother could have been kinder. He gave me his card and said: 'Now you are going into a strange country. You do not know the people and you do not speak the language. You may not have trouble but you may. Here is my card. If you need a friend send for me.' That card I kept for years. I would give a good deal for it now." (From a letter of Mrs. A. D— of Los Angeles, California.)

2. **l'Assemblée Nationale de Bordeaux**, this political body ruled France from 1871 to 1875 and had its seat first at Bordeaux and then at Paris. It ratified the treaty which ceded Alsace-Lorraine to Germany (Treaty of Frankfurt, May, 1871). The *Assemblée Nationale* voted the new Republican constitution of France (1875) after a vain attempt to restore a monarchy.

3. **la Commune**, a revolutionist government which ruled Paris from March to May, 1871. After serious street fighting and the siege of Paris it was defeated by the troops of the regular government seated at Versailles (hence the name of *les Versaillais* given to the government soldiers).

Page 16. 1. une restauration monarchique, see page 15, note 2.

2. **Indo-Chine . . . Tunisie**, Indo-China, a French colony including Cambodge, Laos, Cochin China, Anam, Tonkin. It was conquered by France from 1882 to 1885. Tunisia, in northern Africa, was conquered from 1881 to 1883.

3. **Bismarck**, Prince von Bismarck (1815-1898), the German Chancellor.

4. **l'affaire Boulanger**, in 1887-1889 a popular French General, Georges Boulanger (1837-1891), tried to overthrow the French government and become dictator, but he failed.

5. **l'affaire de Panama**, the failure in 1889 of the French Company in charge of building the Panama Canal was the signal for the disclosure of political intrigues in the French parliament. Not a few deputies were accused of having accepted money from the Panama Company. Clemenceau was among them but he finally succeeded in clearing himself from the unjust charges brought against him by the forger Norton, who accused Clemenceau of having sold his personal influence to British interests.

6. **l'affaire Dreyfus**, Captain Alfred Dreyfus of the French army had been arrested in 1894 on the charge of having sold to a German agent some of the plans for the new French gun of 75 millimeters (3 inches), and other documents. Captain Dreyfus's various trials lasted until 1902, when he was declared not guilty. Clemenceau was one of the most ardent supporters of the accused.

7. **Émile Zola** (1840-1902), French novelist of the naturalistic school and author of many novels grouped under the general title of *les Rougon Macquart*.

8. **sénateur du Var**, *Var* is a *département* of the south of France with *Draguignan* for its capital. The important city and naval base of *Toulon* is in the same *département*.

Page 17. 1. **des déserteurs allemands de la Légion Étrangère à Casablanca**, in 1909 Germany claimed some German deserters who had enlisted in the French Foreign Legion at Casablanca (Morocco). This dispute came very near bringing about a diplomatic rupture between France and Germany.

2. **le discours provocateur du Kaiser à Tanger**, in 1905 the former German Kaiser went to Tangiers (Morocco) and made a speech in which he upheld the independence of Morocco against France.

3. **il n'avait, lui Clemenceau**, etc., Clemenceau meant by that *boutade* that, since the spirit of the French politicians in power was all of the same brand despite the changes of personnel in the cabinets, he had after all done nothing but overthrow one and the same cabinet.

4. **la Commission de l'armée**, the important Army Committee appointed by the French chambers to supervise the conduct of the war.

Page 18. 1. **le cafard**, the name given first by the French soldiers in Africa and then by the *poilus*, during the World War, to their fits of nostalgia, or homesickness and depression. *Cafard* means, literally, *cockroach*.

2. **la percée allemande, au printemps de 1918**, first, in March, 1918, on the Somme, and a second time in May of the same year, along

the Aisne River, the German armies succeeded in breaking the Allied lines and came very near taking Amiens and Paris. Soon, however, the luck turned, especially when American reinforcements arrived, and the Allied offensive in July, 1918, led to the retreat of the Germans and to the Armistice of November, 1918.

3. **Foch**, Ferdinand Foch (pronounce *Fosh* [fəʃ], born 1851), the well-known general, afterwards Marshal of France and generalissimo of the Allied armies.

4. **l'entente cordiale franco-anglaise**, a *cordial understanding* was arranged between France and England in 1904 and was due especially to the late King Edward VII (1841-1910). It led during the war to the effective Anglo-French Alliance which defeated Germany, with the help of the United States and the other Allied nations.

5. **aux envoyés allemands à Versailles**, the treaty which ended the World War was signed at Versailles, June 28, 1919.

Page 19. 1. **Joffre**, Césaire Joseph Jacques (born 1852), the well-known Marshal of France.

2. **Comte**, see page 14, note 8.

3. **Darwin**, Charles Robert (1809-1882), English naturalist, author of *The Origin of Species* (1859), and the foremost supporter of the theory of evolution.

4. **Spencer, Taine, Renan**, see page 14, notes 11, 4, 2.

5. **struggle-for-life**, the *struggle-for-life* doctrine (in French, *la lutte pour la vie*) is borrowed from Darwin. It was the creed and motto of most of the French intellectual leaders in the early nineties.

6. **Emerson**, Ralph Waldo (1803-1882), American writer, philosopher, and poet, author of *Essays, Representative Men*, etc.

7. **Brunetière**, Ferdinand (1849-1906), French literary critic, author of *l'Évolution des genres, Études critiques sur la littérature française*, etc.

8. **Haeckel**, Ernst (1834-1918), German naturalist and evolutionist philosopher, author of the *Natural History of Creation*, etc.

9. **grosses Berthas**, a nickname for the big German guns during the war.

10. **William James** (1842-1910), American philosopher, author of *Pragmatism, A Pluralistic Universe*, etc.

11. **Boutroux**, Émile (born 1845), French philosopher, author of *de la Contingence des lois de la nature, Science et religion*, etc.

12. **Bergson**, Henri (born 1859), French philosopher, author of *l'Évolution créatrice*, etc.

13. **Henri Poincaré** (1854-1912), French mathematician, author of *la Science et l'hypothèse*.

14. **Brunetière**, see above, note 7.

Page 20. 1. **Anatole France**, *Anatole Thibaud* (born 1844), who writes under the pen name Anatole France, French novelist and essayist, author of *le Crime de Sylvestre Bonnard*, *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, *l'Île des pingouins*, etc.

2. **Charles Maurras** (born 1868), French writer and publicist, author of *l'Avenir de l'intelligence*, *Anthinea*, etc. He is also the editor of a leading royalist paper *l'Action française*, which advocates, with very little chance of success, a royalist restoration in France.

3. **Paul Bourget** (born 1852), French novelist and essayist, author of *le Disciple*, *l'Étape*, *Essais*, and *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, etc.

4. **Wells, Herbert George** (born 1866), English novelist, author of *Anticipations*, *Mankind in the Making*, *New Worlds for Old*, etc.

5. **Bernard Shaw, George** (born 1856), English playwright, author of *Candida*, *Man and Superman*, etc.

6. **Loti, Pierre**, pen name of *Julien Viaud* (born 1850), French novelist, author of *Pêcheurs d'islande*, *Ramuntcho*, *le Roman d'un enfant*, etc.

7. **l'auteur de l'Île des Pingouins**, Anatole France. See above, note 1.

8. **Hartmann, Edouard von** (1842-1906), German philosopher, author of *Philosophy of the Unconscious*.

9. **Leopardi, Giacomo** (1798-1837), Italian poet.

10. **Haeckel**, see page 19, note 8.

11. **une fédération d'amibes**, the *amæbas* (*amibes*) are considered by scientists as representing the lowest and most primitive form of living organisms.

12. **Lucrèce**, Titus Lucretius Carus (98-55 B. C.), the Latin poet, author of *De Rerum Natura*.

Page 21. 1. **un univers pluraliste**, a *pluralistic universe*, i.e., a universe constituted of many different parts, not all of them reducible to the same pattern either in theory or in practice. See following note on *monisme*.

2. **monisme**, a system of philosophy which considers the world of nature and thought as essentially one and alike.

3. **un système de compensations**, see Emerson's essay "Compensation" (*Essays*, 1st series, III).

Page 22. 1. **le Candide de Voltaire**. Voltaire, François Arouet de (1694-1778), wrote among other *contes philosophiques* a story called *Candide ou l'optimisme*, a satire of the optimistic views on man and the world.

2. **Theodore Roosevelt** (1858-1919), American statesman and writer, who advocated "the strenuous life" (his book by the same name was translated into French as *la Vie intense*).

3. **un écrivain de métier**, a professional writer.

4. **l'art pour l'art**, art for art's sake.

5. **Montaigne**, Michel de (1533-1592), author of *Essais*.

6. **l'écriture artiste**, artistic writing, or as one might sometimes translate, *artificial writing*. The *de Goncourt* brothers were largely responsible for that new form of writing.

7. **De Goncourt**, see page 78, note 1.

Page 23. 1. **Buffon**, Georges Louis Leclerc de (1707-1788), French naturalist and writer, author of *Histoire naturelle*.

2. **nos modernes imagistes**, the American so-called *imagist* poets of the present day. See *Some Imagist Poets*, an anthology (Houghton Mifflin Co., Boston, 1916, 1917).

Page 24. 1. **le réalisme et l'impressionnisme**, two contemporary currents of French literature and art, from about 1850 to 1900. On *impressionism* see page 85, note 1.

2. **japonisant**, one who collects Japanese works of art.—**de la première heure**, one among the very first.

3. **Zola**, see page 16, note 7.

4. **Goncourts**, see page 78, note 1.

5. **Manet**, **Claude Monet**, see page 85, note 1.

6. **Vendée . . . Bocage**, see page 147, note 5, and page 148, note 4.

7. **Diderot**, Denis (1713-1784), French philosopher, novelist, and essayist, author of *Le Neveu de Rameau*, *Lettre sur les aveugles*, etc. In his *Salons* (1765-1767), or essays written on the art exhibitions in Paris, Diderot gave the first models in France of art criticism.

8. **Théophile Gautier** (1811-1872), French poet, novelist, and essayist, author of *Émaux et camées*, *le Roman de la momie*, *Voyage en Espagne*, etc. As a protest against the vague idealism of the romantic poets Gautier deliberately fixed his whole attention on the external aspects of nature, in the description of which he was a master. He prided himself on being a man for whom only the visible world really existed.

Page 25. 1. **Edmond de Goncourt**, see page 78, note 1.

2. **Balzac**, see page 13, note 3.

Page 28. 1. **Hypathie**, Hypatia (370-415), a famous woman who taught philosophy at Alexandria, and died at the hands of the mob in revolt against her doctrines. Leconte de Lisle (see page 14, note 6) has consecrated one of his *Poèmes antiques* to the memory of Hypatia.

2. **avec ces grands moines révoltés**, probably an allusion to some famous monks in revolt against the church, like Savonarola (1452-1498) the Italian friar, Martin Luther (1483-1546), and others.

3. **l'Inquisition**, a famous tribunal in Spain which persecuted the heretics and in particular the Jews, with the utmost severity and the use of torture. Torquemada (1420-1498), a Spanish inquisitor, made a special reputation of cruelty for himself.

Page 31. 1. j'entendais . . . le marteau nerveux tinter, etc., *I heard the quick and staccato blows of the hammer on the little sonorous anvil.*

Page 32. 1. la face charbonneuse piquée d'une barbe de huit jours etc., *his face blackened by coal and bristling with a beard eight days old, with a twinkling in his small shrewd eyes and an expression about his toothless mouth, that challenged every newcomer.*

2. **sur de petites palettes servant de points d'appui**, *on little paddles used as a support.*

3. **Réaumur . . . berceau du grand physicien**, Réaumur (1683-1757), French physicist and inventor of the thermometer which bears his name. The Réaumur thermometer is used in France and some other countries. On that thermometer 0 marks the freezing point and 80 the boiling point of water. To convert the readings of the Réaumur thermometer into degrees Fahrenheits one has to multiply them by 9/4 and add 32.

Page 33. 1. au plus feignant, *feignant*, slang for *fainéant*, lazy.

2. **le courage du quadrupède souffleur**, *the courage of the quadruped (the dog) which plied the bellows (by moving the wheel).*

3. **Elle tombe alors comme d'elle-même**, *it then falls of itself into the screw-plate surmounted by a small wide-open metallic cup, in which, with three or four blows, the hammer flattens and shapes the head (of the nail).*

4. **Enfin un petit coup sec de bas en haut sur la pointe**, *at last a little quick blow from below on the point causes the new nail to spring out in a red semicircle and to fall, etc.*

5. **ses frères encore tout chauds des baisers de la forge**, *the other nails still hot from the forge.*

6. **je ne poussais pas à fond**, *I was not thorough enough.*

7. **parce que je n'osais pas roussir le poil de la bête**, *because I did not dare to singe the dog (to make him work).*

8. **flânant à portée de la voix pour l'imprévu**, *loitering within call of the voice to meet any emergency.*

- Page 34.** 1. **Quand sa lubie le prenait**, *when the whim took him*.
 2. **comme son homonyme du thermomètre**, see page 32, note 3.
 3. **se remplissait du fret de retour**, *was being filled with the goods to bring back*. *Fret de retour* means literally, *returned goods, freight, or merchandise*.

Page 35. 1. **couturière en droguet**, *dressmaker in drugget*. The *drugget* is a coarse woolen fabric. Angèle Brossard is a dressmaker for the poor.

2. **sous l'inflexible loi du contremaitre**, *under the inflexible rule of the overseer*.

Page 36. 1. **en contre-bas de la terrasse de l'église**, *down below and against the terrace of the church*.

2. **aux visiteurs beuglants, bêlants ou parlants des jours de foire**, *to the bellowing, bleating, and talking visitors on market days, i.e., the cattle, the sheep, and the people themselves*.

3. **Un grand portail cintré**, etc., *a large circular portal made of old cracked oak boards, adorned with strange iron-work*.

4. **un petit manège à broyer la terre**, *a small horse-gin to crush the clay*.

5. **les yeux vidés des grandes lucarnes noires**, *the vacant eyes of the big dark windows*.

6. **arantèles**, *cobwebs*.

7. **gobelins et loups-garous**, *hobgoblins and were-wolves*.

8. **sa pépiante nichée**, *her chirping brood*.

Page 37. 1. **qui piétinait au manège**, *hobbling on its shaky legs in the horse-gin*.

2. **Le caniche teigneux**, *the mangy poodle*.

3. **ces brioches dites poupées**, *those brioches (a kind of sweet bun), called dolls, probably from their shape*.

4. **des formes indéfiniment répétées, de nuances attendries**, *an endless exhibition of articles of similar shape and of soft color*.

5. **parées de je ne sais quelle virginité**, *adorned with a certain freshness which they will lose in the oven*.

6. **de l'occiput aux sabots**, *from their neck to the top of their wooden shoes*.

7. **est aux prises avec la matière**, etc., *is struggling with matter in its circular or gyratory dance (as the clay which the potter is shaping revolves)*.

8. **le petit pain de glaise**, *the small cake of clay*.

Page 38. 1. s'évase en écuelle fantastiquement mouvante, *widens into a bowl endowed with fantastic motion.*

2. la matière . . . qu'une valse fantastique, *the clay . . . which, through a light haze of steam, a fantastic rotation carries away into a whirlwind of whims no sooner conceived than realized, no sooner realized than vanished*

3. La seule peine, semble-t-il, c'est d'arrêter l'extase avec le tour, *the only difficulty seems to be to stop the creative rapture at the same time as the lathe, and abruptly to bring back to what is only in reality a bit of yellow clay the deceiving wonders of the changing aspects of a dream.*

Page 39. 1. Ce n'est pas que le potier du Bocage fit des merveilles, *I do not mean to say that my Bocage potter did wonders. Bocage, see page 148, note 4.*

2. avant de s'immobiliser dans la prose, *before it stills itself in the prosaic shape in which it finally dies.*

3. On ne sort du four qu'une momie figée, pétrifiée, *what is taken from the oven is only a stiff and petrified mummy.*

4. buies, ponnes, words from the local dialect sufficiently explained through the context. **Buie** presents several connected forms in French like *buire, bure, burette*, meaning a vessel of smaller capacity than the one meant here and used for drinking purposes.

5. sorte d'amphore pansue, *a sort of big-bellied jar surmounted by a small bowl from which the clear water flows.*

6. les yeux écarquillés, *my eyes wide open.*

7. où le Japonais dédaigneux du tour, *in which the Japanese potter who shuns the lathe likes to mark, with his feminine and delicate hand, the discreet imprint of his fugitive sensation, passion, and life.*

8. Ils vivaient d'une vie monotone et tournante, *they lived a monotonous, revolving life.*

9. tous les trois ignoblement couverts de terre jaune, *the three of them shamefully covered with yellow clay, the man, the horse, and the dog.* Note here the three different French words, *cheveux, crins, poils*, rendered by only one English word, *hair*, if translated literally, *the hair* (of the man), *the horse hair, the curly hair* (of the dog).

10. la provenance de glaise changeant, *when the clay was of different origin, and consequently of different color.*

11. ces trois prolétaires . . . le quatrième et le cinquième État, *the three proletarians on two and four paws, i.e., the potter, the dog, and the horse. To the fourth estate (quatrième État) belongs the man, too poor to belong to the third "Tiers-état" or bourgeoisie, the middle classes as we would say). For the horse and dog, still more miserable than the man,*

Clemenceau invents a new step down the social ladder, the *fifth estate*, *le cinquième État*). See also page 40, note 2.

Page 40. 1. La bête . . . creusait quelque vieux souvenir, the beast brooded over some old remembrance.

2. le Premier État, celui qui vit des autres, the first estate, the one which lives on others. The poodle in the story would have been entitled, according to Clemenceau, on account of his idleness, to stand at the top of the social hierarchy (the *first estate*), while Clemenceau ranks the poodle's companions, the working dogs, among the *fifth estate* (*le cinquième État*). Clemenceau evidently frames those terms from the well-known and historical name "*Tiers-état*" (*the middle class*), one of the three constituent bodies of the French *Assemblée Nationale* in the days of the French Revolution, the other two bodies being *le Clergé* (*the Clergy*), and *la Noblesse* (*the Nobility*).

3. Le drôle, the rogue.

Page 41. 1. Provence, a province in the South of France, including the départements of Basses-Alpes, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, and part of the département of Drôme.

2. fouti-fouti, probably a bird of Clemenceau's invention.

3. l'étang de Berre, a lake or bay formed by the Mediterranean. It owes its name to the town of *Berre*, a city of the département of *Bouches-du-Rhône* on the shores of the lake.

4. le Terrible de Marignane, Marignane, a small town of Provence, in the département of Bouches-du-Rhône.—le Terrible de Marignane, The Terror of Marignane, a nickname for the huntsman who treats Clemenceau as his guest. Clemenceau here is poking fun at Provençal boastfulness, very much as Alphonse Daudet did in his famous book, *Tartarin de Tarascon*.

5. caillère, hunting ground or reservation for quail.

6. le Provençal tire des assiettes, the Provençal goes shooting at plates, as a kind of clay pigeons (pretending that there is no other game). See in Daudet's *Tartarin* the episode of the *cap shooters* (*les chasseurs de casquettes*).

7. Cannebière, one of the main thoroughfares of Marseille, the French city and port on the Mediterranean in the département of Bouches-du-Rhône.

8. sa propriété des Mille, his estate called les Mille (the Thousand).

9. La bastide, the country residence.

10. Aix, Aix-en-Provence, the capital of Bouches-du-Rhône.

11. un grand éclat de lumière, a big blaze of light.

12. **Au débotté**, *upon our arrival*.

13. **Une chasse au chien courant! une meute!** *why not (understood) a real hunt, a hunt with hounds, a pack of them.*

14. **Les bois de Roquefavour**, *Roquefavour*, a town in the *département* of *Bouches-du-Rhône*. Roquefavour has a famous Roman aqueduct.

Page 42. 1. **J'en oubliai les prouesses promises**, the idea of going on a real hunting party with a pack of hounds made Clemenceau forget the other promised party with the pointer of the *café de Marseille* and the much boasted hunting ability (*prouesses*) of that dog.

2. **les arches prodigieuses**, *the gigantic arches* of the Roman aqueduct of Roquefavour.

3. **Dix hommes bien découplés**, *ten big strapping men, with gaiters halfway up to the waist, padded with leather, red-belted, and with rifles everywhere.*

4. **Il y a des griffons grands et petits**, *there are griffons* (long-haired pointers), *large and small, terriers, strange mongrels.*

5. **c'est le charnigue, un lévrier jaune des Baléares**, *charnigue*, a name of the Provençal dialect, meaning a *hound* as defined here — **Baléares**, *the Balearic Islands*, in the Mediterranean, a Spanish province, capital Palma.

6. **avec de rares poils longs**, etc., *with scant, shaggy hair like that of a worn-out brush.*

7. **la jambe de bois**, (dog) *with the wooden leg.*

8. **Pierre de taille**, *building stone.*

Page 43. 1. **donne . . . de la voix**, *starts . . . barking.*

2. **Nouveau lancé**, *a new start* (of the dogs).

3. **c'est la bonne**, *it is a good scent.*

4. **Toutes les ceintures rouges**, *all the red-belted hunters.*

5. **Mais c'est le poil que nous chassons**, *le poil* means *the rabbits* here, as opposed to *la plume* (birds).

6. **Il faut appuyer les chiens**, *we must help and follow the dogs.*

Page 44. 1. **et tout le monde repart de plus bel entrain**, *and all make a new and most enthusiastic start.*

2. **Je songeais à certaine croisée du Calvaire**, *I thought of a certain crossway called the Calvary* (very likely in Clemenceau's native Vendée).

3. **un vieux chasseur à face de brique encadrée d'un collier de barbe blanche**, *an old huntsman with a brick-colored face framed in a white beard starred with two golden earrings.*

4. **à fond de train**, *at top speed.*

5. **comme le brave Crillon à Arques**, Crillon (1543-1615), one of Henry IV's captains, arrived too late at the battle of Arques (1589), where King Henry defeated the duke of Mayenne. The king wrote to Crillon: "*Pends-toi, brave Crillon, nous avons vaincu à Arques et tu n'y étais pas.*" The king's saying became a proverb.

6. **ce ne fut qu'une mitraille**, *it was a continuous volley.*

7. **A bout de forces, il fallut s'arrêter**, *we had to stop, entirely worn-out.*

8. **bouillabaisse**, *a fish soup.*

9. **Tout chauds de la fête gastronomique**, *still all flushed with our feasting.*

10. **dévalant en boule droit sur nous**, *making straight for us like a ball.*

Page 45. 1. **Pétarade générale**, *a general volley.*

2. **Le lapin a le ventre en l'air qu'on tire toujours**, *the rabbit is lying flat on its back, and they keep shooting.*

3. **la chauve-souris de la Camargue**, *the bat of the Camargue.* The Camargue is a wide stretch of fallow lands and marshes forming an island between the two southern branches of the Rhone river as it flows into the Mediterranean.

4. **et tout mamelonné de gros boutons saignants**, *and all swollen with big, bleeding pimples.*

5. **Gibier à moustiques**, *a natural prey for the mosquito.*

6. **J'aurais tué un scarabée ou un mouton**, *a bug or a sheep, I could have killed anything.*

7. **Marignane**, see page 41, note 4.

8. **Roquefavour**, see page 41, note 14.

9. **Halles centrales, Paris**, the main market in Paris.

Page 46. 1. **l'une de mes promenades électorales dans le Var**, this story is an episode of one of Clemenceau's political campaigns in the *département* of Var, which he represented as a deputy and then as a senator in the French chambers.

2. **Maures . . . Estérel**, two ranges of mountains running parallel to the Mediterranean in Provence.

3. **avec ses promontoires de porphyre ou de grès rouge**, *with its cliffs of porphyry or of red sandstone, whose gleaming refractions of light seem to set the sea afire.*

4. **avec ses montagnes pelées ou moutonnantes des pins noirs**, *with its mountains bare or undulated with black pines.*

5. **mistral**, the northwest wind as it blows in Provence. *Mistral* or *maïstral* in Provençal dialect (*magistral* in modern French) means

capital, principal, notorious. For its violence, as it blows through the Rhone valley to the sea, the *mistral* certainly deserves its name of a *master* wind.

6. **Draguignan**, the capital of the *département* of *Var*.

7. **un grand gaillard bien découpé**, a jolly big strapping fellow.

8. **Tanneron**, a small town near Grasse.

9. **Grasse**, a town in the *département* of *Alpes-Maritimes*. It is known for its flowers and distilleries of perfumes.

10. **Après quelques mots de vague politique**, after a few vague words on politics.

Page 47. 1. **vous aurez toutes les voix**, you will have all the votes.

2. **y compris celle du curé**, the vote of the local priest included, certainly, for a politician of Clemenceau's brand, an achievement in those days of bitter opposition between church and state.

3. **Fayence, Callian, Montauroux**, villages in the *département* of *Var* along Clemenceau's road.

4. **c'est le jour de bravade**, the *bravade* as here described is a popular pageant in Provence. It is half rustic, half war-like, and derives its name from *brave*.

5. **La ville est sillonnée**, etc., the town is lined with strange-looking warriors with plumes, helmets, armor-plates, armed to the teeth and throwing fierce glances at every newcomer.

6. **pétarades**, see page 45, note 1.

7. **le golfe de la Napoule**, the gulf or bay of *La Napoule* along the coast of *Var* on the Riviera.

Page 48. 1. **la Colle-Noire (Collis-Nigra)**, the *Black Hill*.

2. **Robert Macaire**, a popular character in a once popular drama, one of the first models of detective plays, *l'Auberge des Adrets* (*The Inn of the Adrets*) produced in 1823, and the work of three French playwrights, Benjamin Autier, Saint Amand, and Polyanthe.

3. **on le hisse sur un grand diable de mulet**, they boost him on to a big, strapping mule.

4. **On ne doit pas amasser de rentes dans ce métier**, it must be hard to make a fortune (an income) in a profession like that.

Page 49. 1. **Je rassemblai mes forces**, the narrator, who recalls very much Daudet's *Tartarin*, is boasting of having escaped from a hold-up with only one look at the burglar.

2. **Avignon . . . Nice**, *Avignon*, in the *département* of *Vauchuse*, was from 1309 to 1377 the residence of some of the Popes, during the schism which divided the Catholic church into two factions. The Pope's

palace can be seen at Avignon. *Nice* is a famous winter resort on the Riviera, in the *département* of *Alpes-Maritimes*.

3. *Je demande l'usage*, etc., *I question him to know the use of that extravagant appendage. "Pride," answers philosophically my friend. To adorn their teams with extravagant attires for pride, what modern sociologists would call "conspicuous waste and honorific display," adds a new characteristic feature to Clemenceau's portrait of the Provençals.*

4. *un grand gars vigoureux*, etc., *a tall, robust lad with a reddish face, thick hair, defiant looks, and the grip of a rustic.*

5. *L'adjoint*, the town officer next in rank to the mayor

6. *le conseil municipal*, the town council presided over by the mayor in every French town or village.

7. *le reste, c'est la banlieue dans la forêt*, *the rest is the suburbs in the woods.* Two houses and forests all around, this is the whole of Tan-neron, certainly not a large town.

8. *Grasse*, see page 46, note 9.

Page 50. 1. *gâteaux fins*, *dainty cakes.*

2. *servit d'intermède*, *served as intermission.*

3. *stalactites de jambons et de saucissons qui pendaient de la vôte*, *strings of ham and sausage hanging from the ceiling like stalactites.*

4. *je donnai follement de la tête*, *I heedlessly bumped my head against the waltzing sausages.*

5. *La troupe époumonnée*, *the panting troop (of huntsmen).*

6. *à la belle étoile*, *in the open, literally, under the stars.*

7. *L'immense muraille des Alpes*, etc., *the huge wall of the Alps, bare, dug with ravines, rugged, incrustated with scant, smoky villages.*

8. *le bleu violent de la mer infinie*, *the flashing blue of the infinite sea.*

9. *Faisait une clairière qui voulait pour la culture*, *anyone who chose could clear enough ground for tillage.*

10. *la tyrannie du papier officiel*, *the tyranny of official red-tape.*

Page 51. 1. *dodelinant sur mon mulet*, *swinging carelessly on my mule.*

Page 52. 1. *étele sa nonchalance*, etc., *listlessly stretches itself in the shade of its plane trees, the coolness of its fountains, or the blazing light of a dusty sky out of which falls continuously a heavy shower of sunshine.*

2. *ne sachant de la Ville*, etc., *because he knows the city only for its places of amusement or of unrelenting business, he finds himself confined in the narrow circle of social relations.*

3. *s'use dans le pesant ennui de l'inutile meule, tires himself out under the dull routine of the useless grind* (of daily pursuits and occupations).

4. *les remous réguliers de la vie laborieuse, the recurrent eddies of a laborious existence.*

5. *dans les chauds effluves des beaux soirs, in the warm emanations at the close of beautiful days.*

Page 53. 1. *ressassent les commérages du quartier, repeat over and over again the gossip of their street.*

2. *discutent le fait divers, discuss the latest news.*

3. *s'égare dans les détours des reconstructions sociales, loses himself in the mazes of social reconstruction.*

4. *Les petits marchands, the small retail dealers* (who peddle their goods on the streets).

5. *Le bon sergot, the good "cop."* *Sergot* is a slang deformation of *sergent* (sergeant) for *sergent de ville, police officer.*—*Le bon sergot fatigué, etc., the good cop, tired of his useless guard, gently bids himself move on.* The policeman being left almost alone has now only himself to address with the traditional injunction of the Paris *sergent de ville*: "*Circulez!*" "*Move on.*"

6. *aux Américains qui font Paris, to the Americans who "are doing" Paris.*

7. *aux Allemands qui viennent reconnaître, to the Germans who come on a reconnoitering expedition.*

8. *L'aimable promenade du fleuve, the pleasant course of the river, however, remains astir.*

9. *De Bercy au Point-du-Jour, Bercy and Point-du-Jour* are two localities in the suburbs of Paris. The Seine river enters Paris at Bercy and leaves the city at Point-du-Jour. The distance between these places is about nine miles.

10. *la grande coulée verte glisse, etc., the wide, green flood slips its pleasurable and watery caress along the stone back of its flaming banks.*

11. *étreignant sa Cité, winding around and close to the City.* The *Cité* is the name of the oldest and once central part of the city of Paris. It is on an island between two branches of the Seine.

12. *péniche, barge.—remorqueur, tug.*

13. *balaye plaisamment sa vallée citadine, gently sweeps the city in its valley with a fine eddying breeze.*

14. *le cadre automnal, the autumnal scenery, or background.* *Un cadre* means, literally, *a frame.*

15. **au chevet de Notre-Dame**, *opposite the apses of Notre-Dame*. It was a tradition and rule in the building of cathedrals that the apses should face the rising sun in the East as a symbol of Christ, "the Sun of Justice," being resurrected from death. *Notre-Dame*, the cathedral of Paris, in its present form (not forgetting a great many modern restorations) was erected for the most part between 1163 and 1230.

Page 54. 1. l'imposante grisaille, *the imposing gray wall*. A *grisaille* means literally a *painting done mostly in grayish colors*.

2. **bêtes monstrueuses**, the cathedral's gargoyles.

3. **subtilisant la lourde masse dans la poudre de lumière**, *etheralizing the heavy structure through the haze of light*.

4. **le coteau vert de Meudon**, *Meudon* is a suburb of Paris, on the bank of the Seine, in the *département* of *Seine-et-Oise*.

5. **toute la basilique embrasée**, etc., *the glowing bulk of the cathedral will hurl into a steel-blue sky purple and gold rockets bursting into myriads of stars*.

6. **bateau-mouche**, fast little passenger boat on the Seine.

7. **Paris déroule ses grands décors d'histoire**, etc., *Paris displays its great historical settings and all its mimicry of life*.

8. **l'arc délié des ponts**, *the light arch of the bridges*.

9. **comme ces figurants de théâtre**, etc., *like those dummy characters on the stage who pass from one wing to the other to give a better illusion of surrounding life*.

10. **Ce sont de vrais hommes**, etc., *these are real men driven through an aerial trajectory from bank to bank by the unflagging racket, etc.*

11. **le frais Léthé**, in the Greek mythology *Lethe* was a river of Hades whose water when drunk caused forgetfulness.

Page 55. 1. la population du grand boulevard fluvial, *the people who live on the main thoroughfare of the river*.

2. **Tous, peuple**, *all belong to the common people*.

3. **Rien des croisades ou de la banque**, *no crusaders or bankers (among them)*.

4. **le flanc rebondi des énormes chalands**, *the swelling side of the enormous barges*.

5. **la houille de Belgique et du Nord**, *the coal of Belgium and the North (of France)*.

6. **Ardennes . . . Nivernais**, *Ardennes*, a ridge of mountains between France and Belgium, also a French *département*, with *Mézières* for its capital. — **Nivernais**, a province in central France, with *Nevers* for its capital.

7. *cuve sa fatigue, sleeps off his fatigue.*

8. *Louvre*, the palace of the *Louvre* in Paris. A royal residence in the middle ages, the Louvre was rebuilt and enlarged by the French kings and other rulers, during the 16th to the 19th centuries inclusive. It is now one of the largest and richest art galleries in the world.

9. *La banne soudain bascule, the bucket tips over suddenly and pours in a sparkling shower of gold the ocher-colored sand or the reddish mill stone.*

10. *Bourgogne, Burgundy*, a French province now including the départements of Côte-d'Or, Aïn, Yonne, Saône-et-Loire. Its capital is Dijon.

11. *le rose éteint, etc., the pale dull pink and amber of the brick enlivens the shore with a caress of colors.*

12. *toueur, tow-boat.*

Page 56. 1. *Hirondelles blanches, hirondelle* (swallow) is a quite usual French name for a boat.

2. *de fins yachts écrasés, etc., slender yachts overwhelmed* (in comparison) *by the transports, sent from Liverpool to unload, etc.*

3. *Liverpool*, the famous British merchant harbor and city on the river Mersey.

4. *Charles IX*, a king of France (1550-1574) who lived in the Louvre.

5. *un long chapelet de formes immobiles, etc., a long line of immobile figures, with their feet swinging over and near the current.*

6. *dans les remous stagnants des pentes, in the stagnant eddies on the slopes, i.e., in the pools left by the river on the slopes of the embankment.*

7. *s'offrent en projectiles de batailles, offer themselves as missiles for battle.*

8. *l'esclaffement des plongeurs, the bursts of laughter of the divers behind the thin partition of pine wood.*

9. *il se tient prudemment à distance, he keeps at a safe distance from every coaxing biped.*

10. *dès qu'il ruisselle à son gré, etc., when he is soaked to his liking and once he has shaken the thin hair on his back, etc.*

11. *camarade en règle avec la police, the dog which has complied with police regulations, i.e., which has been duly licensed.*

12. *avec des frétilllements de conquête, with the swagger of conquest.*

13. *les laveurs, those who wash the dogs.*

14. *toute convulsée de l'aventure, all upset by the happening.*

Page 57. 1. *se mettent à trois pour bouchonner, etc., or in a group of three rub and cleanse some peaceful monster (of a dog) delighted by the curry-comb.*

2. *le concentré jouisseur, the thoughtful and meditative epicure (the fisherman).*

3. *bachots, barges.*

4. *partout de longues gaules, etc., everywhere long fishing rods are thrust forward, full of cunning lures, fastened to a willing arm as to a handle.*

5. *les désirs de la jeune innocence, etc., the wishes of the young guileless fish stupefied at its sudden flight into the air.*

6. *Les miroitements d'oblique lumière, etc., the oblique reflections of the light so dear to Claude Monet set flames and fire a-dancing on the billowing water. Claude Monet, see page 85, note 1.*

7. *Du haut des tours gothiques, etc., from the top of the gothic towers (of Notre-Dame), the Beast of the Apocalypse (a gargoyle) projects its sneering mouth over a river of molten metal which loses itself in a flaming sky.*

8. *qui demain, qui* here refers to *vapeur* and is used instead of the more correct *laquelle*.

9. *Et pendant que, etc., and while the resistless current carries away for the regeneration of the earth a confused mass of bits of wrecked lives.*

Page 58. 1. *Roulotte, gypsy wagon.*

2. *qui s'étale en nappe fréillante, which spreads its rippling surface.*

3. *lycopodes et pariétaires, club-moss and wall-wort.*

4. *un petit cap boueux, etc., a small headland of mud makes a pond highly colored with manure.*

5. *quéru, crossway.*

Page 59. 1. *qui fit lever le nez aux batteuses de lessive, which caused all the washerwomen to look up.*

2. *sans aucun avis de la rêne absente, without any inducement of the missing reins.*

3. *l'épaisse tignasse grise, the thick, unkempt, gray hair.*

4. *Le reste ne fixe guère que d'imparfaites sensations, other things only cause imperfect sensations.*

5. *L'ambulant, the tramp.*

6. *Un homme sans attache de foyer, a man tied to no home.*

Page 60. 1. *ce plus petit dont, au dire du fabuliste, etc., an allusion to La Fontaine's fable, "The Lion and the Rat," where the Lion needs the rat in order to escape from the trap into which he fell and which the*

rat easily cuts with its teeth. Hence La Fontaine's conclusion: "*On a souvent besoin d'un plus petit que soi*" ("One often sorely needs somebody smaller than oneself").

2. *Il est saouïl*, *he is drunk*.

3. *ne grouillaient pas plus qu'une souche*, *were as inert and motionless as a stump*.

4. *arc boutés au sol*, *buttressed against the ground*.

5. *le roulottier de Bohême*, *the wagoner from Gypsyland*.

Page 61. 1. *la langue d'Égypte*, *the speech of Egypt*, whence the gypsies were supposed to come, *gypsy talk*.

2. *Un timbre de sous-préfecture*, *the stamp and seal of the sub-prefect*. The *sous-préfet* (*sub-prefect*) is the French official at the head of the *sous-préfecture*, or county seat. The French *département* as a unit has a *préfet* (*prefect*) at his head. He resides at the *préfecture*, whose seat is located in the capital of every *département*.

3. *une griffe de commissaire de police*, *the stamped signature of the head of the local police*.

4. *un lot de pommes de terre*, *a certain number of, or some, potatoes*.

5. *chacun de manifester*, historical infinitive. Read and translate *chacun manifesta*.

6. *dans les délais légaux*, *within the time limit required by the law*.

Page 62. 1. *gitano*, Spanish for *gypsy*.

2. *le brigadier*, the local constable with rank of a *brigadier* (*cavalry corporal*).

3. *chef-lieu de canton*, *the chief town of the district*. The French *département* is divided into *arrondissements*, or *counties*. *Arrondissements* are subdivided into *cantons*, or *districts*, *cantons* into *communes*, or *townships*.

4. *l'équarrisseur*, *the horse-slaughterer, the dealer in broken-down horses*.

5. *qu'éru*, see page 58, note 5.

6. *gîte du Diable*, *devil's den*.

Page 63. 1. *s'était évaporé*, *had vanished*.

2. *sur ses roues flageolantes*, *on its wobbling wheels*.

3. *le Malin*, *the demon*.

Page 64. 1. *rafistolée*, *patched up*.

2. *la moricaude*, *the black woman*, from *Maure*, written also *More*, meaning *Moor*.

Page 65. 1. d'une forte bourrade, with a vigorous thrust.

2. Et tous de lui montrer, historical infinitive used instead of *et tous lui montrèrent*. See page 61, note 5.

3. Faut chasser, for *il faut chasser*, an ellipsis of the pronoun quite common in familiar and colloquial French, but not to be imitated.

4. Tayaut à la voleuse! *Get at the thief!* *Tayaut* is an old hunting cry from which is derived the English *Tallyho*.

5. claudicant, *limping*.

Page 66. 1. manoir embourgeoisé par la Révolution, the estates of the nobility were sold during the French Revolution, and a great many *bourgeois* became the new purchasers. This is a true reminiscence of Clemenceau as a child and an allusion to the *château de l'Aubraie*, the ancestral home of the Clemenceau family in Vendée.

2. le scieur de long, the *scieur de long* is the one who saws logs and trees *de long*, i.e., *in the whole length* (for lumber), as opposed to what would be, if any such term existed in French, the *scieur de large*, to designate him who saws wood in the usual way, i.e., *across or in breadth*.

3. dit Six-Sous, *alias or nicknamed "Three Pence" or "The Nickel."*

4. le metteur en œuvre, *the man who lays out the work, here, the carpenter for whom Six-Sous saws the boards.*

Page 67. 1. Gladstone, William E. Gladstone (1809-1898), the British statesman, used to play the wood-cutter in his own forest of Hawarden and made the statement, "To fell some trees is the only way to protect the woods," meaning that there is no cultivation or progress possible without some kind of pruning and hoeing.

2. donnait d'une hache meurtrière, *attacked or struck with his deadly ax.*

3. se bandait, *strained himself.*

4. la campagne . . . où les vols de corbeaux mettent des croassements de malheur, *the country . . . which flocks of ravens fill with ill-omened croakings.*

5. Tel aux champs d'Ilion, an allusion to the battles around Troy, described in Homer's *Iliad*.

6. sur sa tranche comme sur sa largeur, *in length as in breadth.*

7. les stries noires, *the black stripes or lines.*

8. se repère, *finds the spot* for the straight biting of the saw.

9. vous voyez deux hommes affrontés, etc., *you see two men, one with his face toward the ground, the other with his face to the sky.*

Page 68. 1. l'ultima Thule de sa connaissance, *the farthest reach or limit of his knowledge.* *Thule* was the name given by the Romans to

a distant island in the North Sea, probably one of the Shetlands. It was the farthest point of the world in the North known to the ancients.

2. **casquette de drap renouvelée de Louis XI**, *a cloth cap reviving Louis XI's fashion*. Louis XI, king of France from 1461 to 1483, is represented in his portraits with a close-fitting cap of plain cloth pulled down tight over his ears. Being very stingy, Louis rarely changed this headgear and, as he was also very superstitious, he wore images of the saints and medals attached to it.

Page 69. 1. **la troupe ailée**, *the winged flock, i.e., the birds*.

2. **bouche bée**, *gaping*.

3. **la pointe aigrette**, etc., *the tartness of the light white wine*.

4. **l'agora rustique**, *the rustic assembly*. The *agora* was the public forum and assembly of the Athenians.

5. **la dive bouteille**, *the divine bottle*, so christened by François Rabelais (1490?-1553) in his burlesque and allegorical *Gargantua and Pantagruel*, where the hero, Pantagruel, goes for wisdom to the temple and oracle of the holy bottle, which stands, very likely, for a symbol of science.

6. **aboutit . . . à une question de clientèle**, *comes . . . to a question of who buys and sells, a question of business practice*.

Page 70. 1. **la planche**, *board-sawing*.

Page 71. 1. **des états d'humanité de passage**, *transient states of mankind*.

Page 72. 1. **Carlsbad**, a famous health resort with hot springs in Bohemia.

2. **Bohême**, at that time a province in the Austro-Hungarian Empire and now, since 1918, part of the independent Czecho-Slovakian Republic.

3. **Vienne**, *Vienna*, capital of Austria.

4. **Bavière, Saxe, Silésie**, *Bavaria, Saxony, Silesia*, well-known German provinces. Silesia has since the war been partly restored to Poland.

5. **les Tchèques de Bohême**, *the Czechs of Bohemia*.

6. **la Guerre de Trente Ans**, *the Thirty Years War* (1618-1648), which ended with the treaty of Westphalia. It made of Bohemia a battlefield for religious and political strife, between German, Austrian, French, Danish, and Swedish armies.

7. **l'Orient-Express**, the fast train from Paris to Constantinople.

8. **Avricourt**, a town now in French Lorraine and at that time an international customhouse and frontier station on the railroad from Paris to Strassburg.

Page 73. 1. **Stuttgart**, the capital of the former German kingdom of Württemberg.

2. **des hommes toujours très sanglés**, *men always in tight belts and buttons.*

3. **Nuremberg**, a town in Bavaria.

4. **Fixe! Attention!**

5. **jaune de poil, jaune de peau**, *yellow-haired and yellow-skinned.*

Page 74. 1. **Virgile**, *Virgil*, Latin poet (70-19 B. C.). Virgil speaks of the *flavis arvis*, *yellow fields* (of grain) in *Georgics*, I, 316.

2. **les taches de vert éteint**, etc., *the spots of pale green in the worn-out carpet* (i.e., the fields) *which surrounds it.*

3. **lunettés d'or**, *with gold-rimmed spectacles.*

4. **s'empilant et se désempilant**, *piling themselves in and out.*

5. **bien campés, bien pris dans l'uniforme**, *handsome, tall men in well-fitting uniforms.*

6. **justement peaussés dans l'homme de guerre**, literally, *right in the skin of a warrior*, i.e., *every bit a soldier*. *Peaussés*, like *lunettés* above, is a neologism of Clemenceau's own making.

7. **Eger**, *Egra*, a town on the river *Eger*, in Bohemia.

Page 75. 1. **73 degrés centigrades**, about 163 degrees Fahrenheit.

2. **la Tepl**, the *Tepl* river at Carlsbad.

3. **Vichy**, a famous watering place in central France, in the *département* of *Allier*.

4. **ses concrétions calcaires**, *its calcareous accretions.*

Page 76. 1. **Lourdes**, a famous Roman Catholic pilgrimage and town in the *département* of *Hautes-Pyrénées*.

2. **sombre entonnoir**, literally, *dark funnel, dark canyon, or narrow valley in the shape of a funnel* (*entonnoir*).

3. **Michelet**, French historian (1798-1874), author of the *Histoire de France*, published between 1833 and 1867.

Page 77. 1. **Schiller**, German poet (1759-1805).—**Goethe**, German poet (1749-1832).

2. **Marie-Louise**, Austrian archduchess (1791-1847), daughter of Emperor Francis II. She married Napoleon I, in 1810, and was the mother of the Duke of Reichstadt.

3. **Un petit théâtre Louis XV**, *a little theater built in the style of Louis XV.*

Page 78. 1. Edmond de Goncourt, French novelist (1822-1896). In collaboration with his brother Jules (1830-1870), he published highly artistic and realistic novels and, among others, *Renée Mauperin*, *Germinie Lacerteux*. He also contributed to French history in the 18th century, in his books on *Marie-Antoinette*, *Madame de Pompadour*, etc. As an art critic, he wrote several volumes on *l'Art du 18ème siècle*.

2. Messieurs, Clemenceau is addressing a gathering of artists and writers who met March 1, 1895, at a banquet, to honor Edmond de Goncourt.

3. à quel titre je vais parler, *how I am entitled to speak*.

4. Point d'analyses professionnelles, etc., *this is not an analytical study by a professional critic nor a far-reaching synthetic view*. Clemenceau, with perfect modesty, wants us to understand that he is speaking of art only as a layman or an amateur.

5. capables de ne pas produire, *incapable of creating anything*.

6. Copernic, *Copernicus*, Polish astronomer (1473-1543). By establishing his system of the revolution of the planets and of the earth around the sun, he upset the ancient theory which made of the earth and man the center of the universe.

Page 79. 1. et jusque dans la brutalité voulue, etc., *and even in deliberate brutality, looking for the comforting return of tears*.

Page 80. 1. qui vous ressemblait comme un frère, this quotation from Alfred de Musset's *Nuit de décembre* is an allusion to Edmond's brother, Jules, in collaboration with whom he produced most of his works. Jules had died in 1870.

2. salons du xviiiè siècle, the Parisian parlors and drawing rooms where the élite of society and literature gathered.

3. cet inquiétant Versailles, *that disquieting Versailles*. The French court at Versailles had then become the center of many ill-boding and disquieting intrigues and scandals.

4. la fille de Marie-Thérèse, Queen Marie-Antoinette (1755-1793), *daughter of Maria-Theresa* (1717-1780), empress of Austria and queen of Hungary and Bohemia.

5. la Reine de France jusqu'à l'affreux couteau, Marie-Antoinette died on the guillotine, October 16, 1793.

6. Thermidor . . Brumaire, *July and November* on the calendar of the Revolution. The 9th of Thermidor (July 27, 1794) marked the fall of Robespierre and of the Terror. The 18th of Brumaire (November 9, 1799) marked the advent of Napoleon Bonaparte's dictatorship. Bonaparte made himself *first Consul* and, later, emperor.

7. *la Patrie en danger*, when the European coalition attacked France in 1792, the country was declared to be "in a state of danger," and volunteers flocked to its defense. In 1873, de Goncourt published a drama under that title.

8. *une masse tumultueuse*, *deep down the clamoring masses stir, and these also are truly human.*

Page 81. 1. *Germinie*, the heroine of de Goncourt's novel *Germinie Lacerteux*.

2. *l'horreur de la fosse commune*, *the horror of the common grave*, where Germinie is buried after her death.

3. *Élisa*, the heroine of Edmond de Goncourt's novel *la Fille Élisa* (1877).

4. *la tourbe*, *the crowd, the mob.*

5. *Exprimer l'idée*, etc., *to express an idea with pen, brush, or chisel means to give to it (to the idea) the just and precise outline of the formula (or definition) with which it identifies itself.*

6. *qui se croit peut-être encore de réaction aristocratique*, *who may still believe himself an aristocrat in his reaction (or response) to the outside world.*

Page 82. 1. *compartiments étanches*, *water-tight compartments.*

2. *Newton* (1642-1727), English astronomer and mathematician, well known for his discovery of the law of gravitation.

3. *Balzac*, see page 13, note 3.

Page 83. 1. *l'artiste qui vaut par lui-même*, etc., *the artist who is important through himself alone is also important because of the soul that is reflected through him.*

Page 85. 1. *Claude Monet*, French painter (born 1840) and a founder, with Edouard Manet (1833-1884), of the school of French *impressionism*, so-called from a painting by Manet representing a sunset and entitled "*Impression*" (1863). Monet's impressionistic technic is very cleverly described by Clemenceau.

2. *Durand-Ruel*, an art collector and dealer in Paris. M. Durand-Ruel possesses one of the finest collections of *impressionistic* paintings.

3. *la cathédrale de Rouen*, erected during the 13th to the 15th centuries inclusive. It has been painted several times by Monet.

4. *Giverny*, a village in the *département* of *Eure*. Claude Monet has a studio at Giverny.

5. *le peintre y met du sien*, *the painter puts something of himself into it.*

6. **l'Embarquement pour Cythère**, a painting by Watteau (1684-1721) in the Louvre gallery in Paris.

7. **la nature grouillante**, etc., *living nature and inert nature*.

Page 86. 1. **racornit sa faculté de voir**, *hardens or dries up his faculty of seeing*.

2. **Léonard**, Leonardo da Vinci, Italian painter (1452-1519).

3. **musée de Saint-Germain**, a museum of anthropology and early French antiquities in the palace of Saint-Germain near Paris.

4. **La forme d'ensemble, le modelé sommaire**, etc., *form as a whole, the general outlines, indefinite and faintly perceived coloring, with no precision of tone or values*.

Page 87. 1. **Zeuxis**, Greek painter (464-394 B. C.).

2. **Virgile**, see page 74, note 1.

3. **Primitifs**, the so-called *primitive* or early painters of Italy and other countries, prior to the Renaissance.

4. **le grand Léonard**, see page 86, note 2.

5. **Joconde**, the famous portrait of Mona Lisa, wife of Francesco del Giocondo, by Leonardo da Vinci, in the Louvre art gallery in Paris.

6. **Théophile Gautier**, see page 24, note 8.

7. **Molière**, the French comic playwright (1622-1673).

8. **Rembrandt**, Dutch painter (1606-1669).

9. **La Fontaine**, the French fabulist (1621-1695).

10. **Rousseau**, Jean-Jacques Rousseau, French novelist and philosopher (1712-1778). **La Fontaine** and Rousseau brought into French literature the sense for "out-doors," the former dealing more particularly with animal life, and the latter with the beautiful aspects of nature.

11. **Poussin**, French painter (1594-1665). He arranged his scenes from nature more or less according to the formula of "la belle nature."

12. **Gustave Geffroy**, French art critic and novelist (born 1855), also the author of a biography of Clemenceau.

13. **Ruysdaël**, Dutch landscape painter (1629-1682).

14. **Hobbéma**, Dutch landscape painter (1638-1709).

15. **le feuillage persillé, métallisé**, *the speckled and metallic foliage*.

16. **Corot**, French landscape painter (1796-1875).

17. **Corot eut l'émotion lumineuse**, *Corot was sensitive to light*.

Page 88. 1. **l'école impressionniste**, see page 85, note 1.

2. **le sujet immuable**, etc., *by its immobility the subject* (of Monet's paintings) *more strikingly emphasized the mobility of light itself*. Clemenceau is here referring to some of Monet's earlier studies.

3. **Vernon**, a French town on the Seine river and in the *département* of *Eure*.

Page 89. 1. **hautes lames d'éclairs, embruns de lumière**, big, sparkling waves, showers of light.

2. **série irisée**, the iridescent series (*irisé* means color of the rainbow).

3. **il y aura autant de manières d'être**, etc., there will be as many states, phases, or aspects.

Page 90. 1. **Et de l'expression toujours plus serrée**, etc., and from the expression closer and closer to the subject, comes out an ever keener sensation.

2. **C'en est fini**, etc., the time is past for the canvas dead in its immobility.

3. **on la sent muante de la vie**, etc., one feels it passing from an old to a new stage of life.

4. **technicité**, technique.

5. **je ne sais quel mortier versi-colore**, etc., some kind of colored mortar or other crushed on the canvas in a fit of frenzy.

6. **le monolithe**, the cathedral, looking as if it had been made of only one stone or block of stone. From the Greek *monos*, single, *lithos*, stone.

7. **Le dessin serré**, etc., the concision, neatness, and mathematical precision of the drawing brings out, etc.

8. **les vives arêtes du fouillis sculptural**, etc., the sharp edges in the jumble of sculptures which enshrine the statues.

9. **La masse tient bon**, etc., the main bulk holds its own, strong in the shadow of the mist, softened under the changing sky, bursting into a dusty flower of stone amidst the conflagration of the sun.

10. **ses troublantes volutes de joie**, its thrilling gay leaves.

Page 91. 1. **saillies . . . replis . . . arêtes vives**, projections . . . recesses . . . sharp edges.

2. **battant la pierre de tous les feux du prisme**, etc., striking the stone with all the flashes of the prism or receding into distinct shadows.

3. **la parfaite équivalence de l'art et du phénomène**, the complete equivalence of art and appearance.

4. **en séries de transitions de lumière**, in gradual series of light.

5. **la lumière fondue**, subdued or mellow light

6. **s'achèvent des feux**, end with the flashes.

7. **d'azur violenté d'or**, blue sharply enhanced with gold.

Page 92. 1. Mes chers concitoyens, Clemenceau is addressing his countrymen at a banquet given in his honor at La Roche-sur-Yon in Vendée, September 30, 1906.

2. **la Vendée**, see page 147, note 5.

3. **l'Océan**, the Atlantic Ocean.

4. **Var**, the *département* of *Var* in the south of France. Clemenceau has represented that *département* in the French senate, since 1902.

Page 93. 1. Grégoire XVI, *Gregory XVI*, pope from 1831 to 1846.

2. **nos chemins creux**, see page 147, note 4.

3. **les héroïques bleus**, the "blue," the Republican soldiers of the Revolution, so-called from their blue uniforms and opposed to the "white" ("*les blancs*"), the Royalists, so-called from the white flag of the French kings.

4. **du drapeau tricolore**, the new flag, blue, white, and red, of the French Republic, made by blending the blue and red colors of the flag of the city of Paris with the white of the royal banner.

5. **les Mayençais**, the French soldiers of the Revolution in the army of the Rhine at Mayence.

6. **Tor fou**, a village in the *département* of *Maine-et-Loire* and the scene of a bloody encounter between Royalists and Republicans in 1793. The loyalists of Vendée, faithful to the king, fought for three years, without success, against the Revolution (1793-1795).

7. **Chouans**, a nickname for the *Vendéens* who used to signal to and call each other at night by imitating the cry of the owl (*chouette*).

Page 94. 1. Bocage . . . Marais, see page 148, note 4.

Page 95. 1. Tête Large . . . Farinet, two names of oxen, "*Square Head*" and "*Whitey*."

2. **Plaine, Marais, Bocage**, see page 148, note 4.

3. **où moutonnent dans l'aveuglante lumière**, etc., *where the large russet waves of the harvests billow in the dazzling light*.

4. **le bâton sautox**, the *jumping stick* or *pole* used to vault across the marshes or canals, in that part of Vendée.

Page 96. 1. la montagne des Alouettes, the highest summit of Vendée (about 600 feet).

2. **Nantes**, a town on the Loire river, in the *département* of *Loire-Inférieure*.

3. **La Rochelle**, a town in the *département* of *Charente-Inférieure*. A protestant stronghold, it was besieged and taken by Cardinal de Richelieu in 1627-1628. A colony from that French city founded the town of *New Rochelle* in the state of Connecticut.

4. **Ré**, an island opposite La Rochelle.

5. **avec tous les traits d'une individualité régionale**, *with all the individualistic and characteristic features of our region.*

6. **Celtes . . . Gaulois**, etc., As members of the Celtic race the Gauls organized in Brittany a last determined resistance, first against the Roman invaders and, later on, against the German invaders of their country. The Celtic language is still spoken in Brittany as it is in Ireland, Scotland, and in the province of Wales.

Page 97. 1. **l'invasion des Maures**, on the border of Vendée, at Poitiers in 732, Charles Martel, king of France, defeated the Moors.

2. **langue d'oïl**, the distinctive language of northern France in the middle ages, as opposed to *langue d'oc* used in the south of France at that period. *Oïl* in the north, *oc* in the south, were two different ways of saying *oui*. *Oc* came from the Latin *hoc*, neuter of *hic* and meaning *this*. *Oïl* came from *hoc* combined with *illud*, with same meaning.

3. **Rabelais**, see page 69, note 5.

4. **Armorique**, *Brittany*. *Armor* means *the sea-country*.

5. **jusqu'à qualifier parfois d'étranger**, *to the point sometimes of calling stranger.*

Page 98. 1. **du plébiscite impérial**, December 2, 1852, Napoleon III, who had made himself *de facto* emperor of France by his *coup d'état* of December, 1851, won popular recognition by a *plébiscite*, or popular referendum.

2. **nous a coûté dix milliards et deux provinces**, the war of 1870-1871 with Prussia cost France five billions of francs and the loss of Alsace-Lorraine, now recovered.

3. **congrégation de l'Index**, a Roman catholic committee at Rome. It censures books and doctrines contrary to the Catholic creed, and keeps a record, or *index*, of all publications more or less contrary to the faith. They are kept in the index *donec corrigantur*, i.e., *until they are corrected*.

Page 99. 1. **la loi de séparation**, the law which separated the Church from the State in France. The law was voted in 1905. Up to that time most of the French denominations and churches had lived under the so-called *Concordat*, or contract, arranged in 1801 between Napoleon I and Pope Pius VII. The concordat made priests and other ministers of religion the salaried officials of the State.

Page 100. 1. **conseils locaux et régionaux**, *municipal and departmental councils*. Every French *département* has its *conseil général*,

and every town or village of importance its *conseil municipal*. The *conseil général* is a body elected to help the *préfet* (prefect) in the administration of the *département*. The *conseillers généraux* also elect the French senators. In every *arrondissement* (county) there is also a body elected to assist the *sous-préfet* (sub-prefect); its functions are very similar to those of the *conseil général* and it is called *conseil d'arrondissement* (county council). The *conseil municipal* assists the mayor in the administration of every town and village.

Page 103. 1. The plot of this novel is as follows. Henri, Marquis of Puymaufroy, has a daughter, Claude, who does not know that the marquis is her father. Claude is in the hands and care of Dominique Harlé, her legal guardian since the death of her mother, Claire. Dominique and Henri are two men of distinctly opposed standards and ideas. Henri de Puymaufroy hates to see Claude give herself almost entirely to frivolity and social ambitions, according to Dominique Harlé's ideals and directions. Henri does his best to recover Claude's sympathies and win her over to his side. After many attempts he finally fails. "The strongest," that is to say, Dominique Harlé and his like, backed by society, money, and a matter-of-fact philosophy of life, are apparently the winners. Claude marries a man of Harlé's own choice, and Henri de Puymaufroy retires to his solitary manor. His *de facto* defeat has left him still an idealist, rich in faith, hope, and charity and, though Clemenceau does not state it, it is clear from the book that "the strongest" after all is Henri, the idealist, and not Dominique, the unscrupulous utilitarian.

2. *Un soleil vitreux*, etc., a hazy sun dissolving into chilly light through the mist in which entwined branches shiver.

3. *Puymaufroy-en-Poitou*, *Poitou* is a province of western France with *Poitiers* for its capital. There, on the border of Poitou and Vendée, Clemenceau has located the manor of Henri de Puymaufroy. The description tallies very well with his own ancestral abode, *the château de l'Aubraie*.

4. *sur la pâte rougie*, on the incandescent or white-hot lump of iron.

Page 104. 1. *qui vient se chauffer les yeux*, or as we would say, *who comes to warm his hands*.

2. *un foyer de rumeurs*, etc., a news center for those who come out of curiosity.

3. *aspergeait le brasier*, etc., sprinkled the forge with a little wet broom to stir the fire.

4. *peau de bique et cape fourrée*, supply *en* before *peau* and *cape*.

5. **M. Henri**, the marquis de Puymaufray, who now lives a lonely life in his manor, after much time spent in society circles in Paris and a romantic love affair with Claire Harlé, Claude's mother, now dead.

6. **Il s'éreinte**, *he tires himself out*.

Page 105. 1. **font apparence de fermeture**, *make a pretense of closing the place*.

2. **s'ouvre en tremblotements**, *shakes as it opens*.

3. **communs où s'entassaient jadis les redevances**, *the adjoining buildings where they used to store the goods due to the landlord*. French peasants used to pay varying portions of their products to the landlord, before the days of the French Revolution. This custom was very unpopular.

Page 106. 1. **fenêtres croisillonées**, *cross-barred windows*.

2. **s'accule à la voûte**, *leans against the vault*.

3. **en retour d'équerre**, *at a right angle*.

4. **de petites fenêtres jumelles à plein cintre**, *small, round-arched windows two by two*.

5. **de lourdes grappes plumeuses**, *heavy, feathery clusters (of birds)*.

6. **Un paon fit sonner le cuivre de son appel strident**, *a peacock sounded the brass of his strident cry*.

Page 107. 1. **la salle de pierre**, *the main room paved with stone*.

2. **sous la hotte tombante**, *under the sloping walls of the fireplace in the form of an overturned basket (hotte)*.

3. **de solide carrure**, *a man with a strong, solid breadth of shoulders*.

4. **Les cheveux blancs taillés en brosse**, *his white hair cut in pompadour style*.

5. **dégagent le front ramassé**, etc., *uncovers his forehead set between prominent eyebrows, like those of a ram on ancient medals*.

6. **un nez droit affiné de narines mobilement sensibles**, *a straight nose refined by quick sensitive nostrils*.

Page 108. 1. **attentive à guigner le maître d'anxieuse amitié**, *attentively watching her master with an anxious devotion*.

2. **les deux bons braques de l'âtre**, *the two good brach-hounds near the hearth*.

3. **réclamant en toute candeur**, etc., *naïvely or frankly asking for the just reward of their cynic (or doggish) virtues*.

4. **la gent exempte de soucis**, *the (careless) tribe (the dogs)*. *Gent* is now rarely used in the singular. The plural *gens* means *people*.

5. **sans que rien bouge**, *sans que rien ne bouge* would be more correct, as *ne* is regularly required with *rien*.

Page 109. 1. cette enfant, Claude, Puymaufray's daughter.

2. **d'un père, comme elle dit,** Claude thinks and says that Dominique Harlé is her father.

3. **Nannette,** Puymaufray's foster sister.

4. **Sainte-Radegonde,** Harlé's and Claude's residence.

Page 111. 1. dans l'inconsciente revanche, *in an unconscious revenge.* This refers to Dominique Harlé, who does not suspect that Henri is Claude's father.

2. **berce d'obtus bien-être la douleur épuisée,** *lulls in dull comfort worn-out sorrows.*

3. **Sous le camaïeu d'olympiennes figures,** *under the figures of the Olympian gods painted in monochrome color* (on the ceiling of Henri de Puymaufray's bedroom). *Camaïeu* is a special process of painting which uses the different shades of only one color.

4. **le monstrueux jeu d'anches des vieilles murailles,** *the fantastic set of organ-pipes of the old walls.* The wind blowing through the windows and cracks of the ancient walls imitates the sound of a real organ. *Anche* (*fem.*) means literally the *reed* of a wind instrument.

5. **jette son affre ouatée à la nuit,** *throws its moaning, soft cry to the night.*

Page 112. 1. Père et fille. Claude, Puymaufray's daughter, calls at her father's château. They have a talk, and Puymaufray does his best to win Claude over to his views on life and society, which are in direct opposition to the matter-of-fact and struggle-for-life philosophy of Claude's legal guardian, Dominique Harlé.

2. **Henri,** the marquis of Puymaufray, Claude's father.

3. **Mme Marie-Thérèse,** Claude's governess.

4. **quelque inchrétien souhaite,** etc., *some unchristian wish like a hissing arrow of welcome.*

Page 113. 1. Une succession de parterres, etc., *a row of flower-beds divided by tall hedges radiating from the center of the garden.*

2. **une coupole à panache,** *a cupola with a crest or tuft of leaves over it.*

3. **le byzantinisme des images gazonnées,** etc., *the byzantine artificiality of the figures designed on the grass to please the eyes of the ignorant nouveau-riche.*

4. **Sainte-Radegonde,** see page 109, note 4.

5. **qui veut à la campagne,** *who expects in the country the formal graces of drawing rooms full of knickknacks.*

6. **choux à fourrage,** *cabbages to feed the cattle.*

Page 114. 1. féodal déchu, fallen aristocrat, or baron.

Page 115. 1. par compte de doit et avoir, as credit and debit in a book of accounts.

2. faux frais, incidental expenses.

3. redouble d'estoc, literally, thrusts again, strikes the harder with the sword. Estoc, which means sword in old French, is still used idiomatically in frapper d'estoc et de taille (to strike redoubled blows), estoc meaning here the point of the sword and taille, the edge (to strike with point and edge). Translate begins all over again (with a new courage)

Page 116. 1. L'astuce jésuitique, the craftiest hypocrisy, like the supposed hypocrisy of the Jesuits. Clemenceau cannot help now and then showing the "bout de l'oreille" as an anti-clerical politician.

2. la cautèle paysanne, peasants' prudence.

3. bouche bée, gaping.

Page 117. 1. On a jeté au vent, etc., they nipped in the bud (literally, they threw to the winds) your innocent curiosity.

2. Hauteroche, one of Claude's suitors.

3. C'est encore une plume au chapeau, etc., it is still a feather in one's cap, an indispensable or regulation article for millionaires today.

4. héros de l'empire, Napoleon's heroic soldiers.

Page 118. 1. comme l'indique son nom de Lepastre, as can be seen from his name Shepherd. Le pastre is the older French form for le pâtre which means shepherd.

2. Montmorency, a French family of most ancient and authentic nobility. One of them, Henri II de Montmorency, revolted against Cardinal de Richelieu and was beheaded in 1632.

3. Mme de Fourchamps, an intriguing woman in the novel.

Page 121. 1. l'usine, Dominique Harlé's mills at Sainte-Radegonde.

2. Nannette, see page 109, note 3.

3. qui avait cru l'étonner de Hauteroche, who thought that what she said about Hauteroche (Claude's suitor) would surprise and make an impression on him (Henri de Puymaufay).

4. Claire, Claude's mother, now dead.

Page 122. 1. Une jeune fille moderne, Claude Harlé, an unidealistic and ambitious girl, rebukes her suitor Deschars, a platonic and idealistic lover. She wants love and marriage on a practical basis. Deschars is not rich enough for her and though he is supported by Henri

de Puymaufray, her father, Claude prefers Deschars's rival, Montperrier, who has the approval of Dominique Harlé, her guardian.

2. **les noces de Cana**, *the wedding feast at Cana*, here the topic or scene for some *tableaux vivants* which Claude is now rehearsing.

3. **sa flamme**, *his love*.

4. **Un feu doux de petite braise**, etc., *a soft, subdued fire of small charcoal artistically built up*.

Page 123. 1. **Montperrier**, Claude's suitor.

Page 124. 1. **l'aphorisme sur le rapport du nez de Cléopâtre**, etc., an allusion to the saying according to which if Cleopatra's nose had been an inch longer, the destinies of the world would have been different.

Page 125. 1. **de cabotinage**, *theatrical, unreal*.

Page 126. 1. **aura lancé quelque boutade**, *has said some cutting and striking word*.

2. **une vicomtesse de Fourchamps**, see page 118, note 3.

Page 127. 1. **une fumée d'ivresse**, *a fit of madness*.

Page 128. 1. **pierrot**, *sparrow*.

Page 129. 1. **catégoriser**, *classify*, a neologism for the correct *classifier*.

Page 133. 1. **sans avoir pu trouver le joint**, *without having been able to find the way*.

2. **Socrate**, *Socrates* (468-399 ? B. C.), the Greek philosopher sentenced to die by drinking the hemlock. Plato in his "Phaedo" has kept for us the conversations Socrates held with his friends on the immortality of the soul, before he died.

3. **Une démonstration de rhétorique**, *a rhetorical argument or debate*.

4. **qui faisaient plus d'état**, *who paid more attention to, cared more about*.

Page 134. 1. **Schopenhauer**, German philosopher (1788-1860).

2. **Leopardi**, see page 20, note 9.

3. **Tenez pour**, *consider as*.

Page 135. 1. **Nantes**, see page 96, note 2.

2. **l'École Centrale**, "*École Centrale des Arts et Manufactures*," a school for civil engineers in Paris.

3. **quartier Latin**, the Latin quarter in Paris, so-called from the Latin language spoken by students and scholars who lived in that part of Paris, on the south bank of the Seine river, in the middle ages.

Page 136. 1. **donquichottisme**, *quixotism*, a synonym for *romantic extravagance*, as found in Cervantes's hero, Don Quixote.

2. **un peu terre-à-terre**, *somewhat matter-of-fact*.

Page 137 1. **de douloureux retours**, *sad recollections or reflections*.

Page 138. 1. **vaut d'être**, for *vaut la peine d'être*, *is worth being*.

2. **départ**, *departure from life*.

3. **de ne pouvoir rompre un cycle d'éternité**, *not to be able to break or escape from the circle of eternity*.

Page 139. 1. **Lido**, the port of Venice.

2. **ce grand ciel bleu d'en bas**, *that wide sky down below, i.e., the sea*.

3. **L'acte paraissait d'un fou**, *that action seemed to be that of an insane person*.

4. **En fin de compte**, *in fine, all told*.

5. **La belle affaire quand les gens de sensibilité obtuse**, etc., *what does it matter if the senseless and dull call insane those who depart from their company?*

6. **ces derniers auraient beau jeu à répondre**, *it would be easy for the latter to answer*.

Page 140. 1. **Carlsbad**, see page 72, note 1.

2. **l'Arsenal**, a public library in Paris.

3. **l'École des Chartes**, a school in Paris to teach future historians, scholars, and especially librarians, how to read and use ancient and particularly medieval manuscripts and documents ("*chartes*").

4. **les temps mérovingiens**, the times of the Merovingians, the first royal dynasty of France (500-752). The Merovingians took their name from Merovaeus, a supposed early king of the Franks (448-458?).

5. **l'Institut**, the French Institute which includes the five French Academies: 1. *The French Academy*, 2. *The Academy of Inscriptions and Belles Lettres*, 3. *The Academy of Moral and Political Science*, 4. *The Academy of Science*, 5. *The Academy of Fine Arts*.

6. **Béziers**, a town in the *département* of *Hérault*.

Page 141. 1. **l'événement de Venise**, the suicide of Pierre at Venice.

2. **variante**, *variant*, a different reading of a word in a manuscript.

Page 142. 1. **cuirassé de stoïcisme**, *armed or protected with stoicism*.

2. **le contraste était poignant de l'accent, etc.,** tr. *le contraste de l'accent avec les tourments était poignant.*

Page 143. 1. **l'Arsenal,** see page 140, note 2.

Page 145. 1. **Schopenhauer,** see page 134, note 1.

2. **Philippe II, Philip II** (1527-1598), king of Spain, who sent the great *Armada* to England.

3. **le duc d'Ossuna,** a Spanish statesman (1579-1624).

Page 146. 1. **la forêt de Birnam Macbeth,** an allusion to Shakespeare's *Macbeth* (Act v, scene iii and following) where Malcolm's army advances against Macbeth's castle at Dunsinane under a "camouflage" of leaves and branches.

2. **ils font d'un berceau de hasard, etc.,** *they make of an accidental birthplace their country forever.*

3. **Et si c'est infériorité chez eux, etc.,** *and if it is a marked inferiority on their part* (on the part of the vegetals) *not to be able to lavish on man the lies of their love for him, let at least the advantage of their immutable constancy count for them against the higher but imperfect being (man) whose ever changing mobility they humiliate.*

4. **c'est du végétal perfectionné, etc.,** *this belongs to the improved vegetal which we call animal, in its different degrees.* This reads very much like Darwin or Herbert Spencer's transformist philosophy.

5. **tout à la fois déprédateurs et proies fuyantes,** *beasts of prey and run-away prey at the same time.*

6. **Non qu'ils soient immobiles,** *I do not mean to say that they are immobile.*

7. **insensible ou échevelée,** *unconscious or frantic.*

Page 147. 1. **des lacets, des crochets, des détours,** *windings, turns, bends.*

2. **pique droit dans le sol,** *plunges straight into the ground.*

3. **Le grand conflit vital, etc.,** *on the contrary, the great vital conflict tends to render them* (the earth and sky) *unavailable.*

4. **chemin creux,** a hollow, a road cut deep between hills or elevations.

5. **Vendée,** the French province and *département* of *Vendée*, south of the Loire river and along the Atlantic Ocean. Its capital is *La Roche-sur-Yon*.

6. **en vertu d'une vue de l'esprit,** *as the result of a preconceived plan.*

Page 148. 1. **École polytechnique**, a government school in Paris for military engineers and artillery officers.

2. **creusant d'une lourde semelle**, etc., *digging with the heavy soles of their wooden shoes the slimy road, rutted by winter, with no possible repairs.*

3. **de blanches routes rigides**, *straight white roads.*

4. **le Bocage**, *Vendée* is divided, according to geological configuration, into three natural parts: *le Bocage* or hilly part in the north, the more level and flat country called *la Plaine*, and *le Marais* in the south and southwest.

5. **les têtards**, name given to the trees the top (*la tête*) of which has been allowed to grow while the main branches have been trimmed.

6. **tourmentés, évidés**, etc., *tortured, trimmed, battered, twisted into painful convulsions under the leafy top*, etc. *Figé* means literally *congealed*, also *immobilized into a certain attitude or position.*

7. **jusqu'à la coupée des barrières**, *up to where it is cut by fences.*

8. **pourquoi . . . l'arbre n'est-il pas en pleine haie?** *why does not the tree remain directly in the hedge?*

9. **routin**, from *route*, a little road, a path.

10. **tandis que ses bêtes pataugent en contrebas**, etc., *while the cattle flounder down below in the ocher-colored quagmire.*

Page 149. 1. **faisant serpenter vers la vie ses lianes heureuses**, *making its lucky branches creep toward life.*

2. **à qui ne dispose que d'une existence pour le regarder**, *for him who has only one lifetime in which to watch it.*

Page 150. 1. **n'aperçoit dans l'homme rudimentaire**, etc., *notices only in primitive man obscure and half-expressed ideas.*

2. **Macbeth . . Birnam . . Dunsinane . . Malcolm**, see page 146, note 1.

Page 151. 1. **Galilée**, *Galileo*, Italian astronomer and physicist (1564-1642). He received the first hint of the laws of the pendulum from the oscillations of a lamp in the cathedral of Pisa.

2. **Newton**, see page 82, note 2. Newton was put on the track of his discoveries of the laws of gravitation by meditating on the fall of an apple.

3. **Darwin**, see page 19, note 3.

Page 152. 1. **la composante**, *the compound.*

2. **Le noir cimetière de houille**, *the coal-beds with their relics of the ruined life of the carboniferous era.*

3. **trente-sept millions de lieues**, about *ninety-three million miles*.
4. **Sur ce ruban de route**, *on that stretch of road*.
5. **du lichen pointant du spore**, etc., *from the lichen budding out of the spore of the cell in its evolution*.

Page 153. 1. aspirant Dieu, *appropriating God to himself*.

Page 154. 1. entaillée, *indented* (by human labor).

2. **Colysée**, the earth with its dead generations is compared to the Roman Coliseum, where many martyrs died.

3. **Le pouce retourné**, *thumbs down*. When spectators at gladiatorial contests turned down their thumbs, it meant no mercy for the defeated.

Page 155. 1. puisque le frère supérieur, etc., *since the brother above must destroy his brother below*.

Page 157. 1. du négrier à l'ascète, *from the slave-trader to the ascetic* (idealist).

2. **le Dahomey de Behanzin**, *Dahomey* is a French possession in West Africa. It was conquered in 1893-1894. *Behanzin* was Dahomey's last ruler and made himself notorious for his savagery and cruelty.

Page 159. 1. Formes changées, fond immuable, *the change is outside, but nothing has been altered within*.

2. **un abonnement léonin**, *a tyrannical contract* (as per subscription, *abonnement*), which gives the employer the *lion's share*.

Page 160. 1. Diogène . . . Alexandre, *Diogenes*, the Greek Cynic (413-323 B. C.), asked one day by Alexander the Great what he would most desire as a favor, answered that his only wish was that the king should "keep out of his light."

Page 161. 1. voilà les faits, etc., *those are the facts of every second counted by the pendulum*.

Page 162. 1. la danse macabre, the famous *Dance of Death* of the Middle Ages painted by many artists and especially by Holbein in the fifteenth century. *Macabre* stands for *Macabré*, which is supposed to be the name of the artist who first painted the dance.

2. **Darwin**, see page 19, note 3.

3. **pâmé d'amour**, *fainting with love*.

Page 163. 1. la Moskowa, *the battle of Moscow*, which was won, at very heavy cost, by Napoleon over the Russians in 1812.

Page 164. 1. **Plutarque**, *Plutarch*, Greek moralist and historian (46?-120?).—**Caton l'Ancien**, *Cato the Elder*, Roman patriot and moralist (234-149 B. C.).

Page 166. 1. **serait-elle de l'individu**, *could belong to the individual*.

Page 167. 1. **le servage en Russie**, the practice of holding serfs has only recently been discontinued in Russia. The greatest reform in this regard was made in 1863.

2. **salariat**, *wage system*.

3. **Mirabeau**, the *marquis Victor Riquetti de Mirabeau* (1715-1789), a French economist and the father of *Honoré Gabriel de Mirabeau*, the renowned orator and statesman (1749-1791).

4. **les syndicats**, *trade-unions*.

5. **les marchandages**, *bargaining and discussing* (between employees and employers).

Page 168. 1. **les usines à l'index**, *factories on the black-list*.

2. **l'homme lentement**, etc., *man slowly comes out of the primitive stage of his kind*.

3. **mieux-être**, *greater well-being or comfort*.

4. **le point mort**, *the dead center*.

Page 170. 1. **Lao-Tseu**, Chinese philosopher, author of *The Book of the Ways and Virtues* (6th century B. C.).

2. **Çakya-Mouni**, *Sakya-Muni* or *Gautama*, the founder of Buddhism (520-440 B. C.).

3. **Socrate**, see page 133, note 2.

4. **Spinoza**, *Baruch* (1632-1677), Dutch philosopher.

Page 171. 1. **Les lois immanentes**, *inherent or intrinsic laws*.

2. **L'heur**, archaic for *le bonheur*. Compare *le malheur*. From the Latin *augurium* meaning *omen, luck good or bad*, according to the adjective used before it. It is used alone in only a few idioms like *Il n'a pas eu l'heur de vous plaire*, *he had not the good fortune to please you*.

3. **L'Averne**, *Avernus*, a lake near Naples. The ancients thought that it was the entrance to Hades.

4. **amortira les chocs**, etc., *will soften the shocks to a much less sensitive conscience*.

Page 172. 1. **avait été de domination mortelle**, *had been a life of domination deadly to every other life below it*.

2. **quelque moisissure humiliée**, etc., *a bit of decayed and contemptible matter which in some unknown and low recess or corner*, etc.

3. **dernière viscosité de vie**, *under the last viscous form of life*

Page 173. 1. *l'antique nébuleuse, the original nebula.* Those who hold to the "nebular hypothesis" believe the world to have been created out of an original nebula of starry matter.

2. *Auguste Blanqui, a French socialist writer (1805-1881).*

Page 174. 1. *les miroitantes visions, etc., the shimmering visions of some distorted impressions of reality, fantastically combined.*

2. *qui fut comme filtrée en nous, which for a while seems to have filtered and passed through us.*

Page 175. 1. *vers le grand devenir où s'élabore l'Être, toward that great possibility where the pure and absolute being is formed.* Note that this line of Clemenceau's prose reads like a fine "alexandrine" verse. Oftentimes eloquence leads Clemenceau toward lyricism.

2. *si l'univers est à son point mort, if the world has come to its dead center.*

3. *De l'amibe à l'homme intense, from the amæba (the lowest form of life) to strenuous mankind.*

4. *nolonté, no-will, lack of activity, inertness.* The word is a neologism.

Page 176. 1. *Pascal, French philosopher (1623-1662), author of les Pensées.* This is Pascal's real statement: "*Quand l'univers l'écraserait l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.*"

2. *L'homme vivant qui passe, etc., the transient but living man has another superiority, no less decisive, over the impassive absolute which is but does not have life.*

3. *le monde intérieur où s'objective l'autre, the internal world where the external world becomes objective.*

Page 177. 1. *dont la victoire n'est que l'engrenage, etc., whose victory is caught in the cogs of the coming defeat.*

Page 181. 1. *Tolstoï, Russian novelist (1828-1910), who had just written a book on patriotism as adverse to Christian feelings.* The French title of the book is *l'Esprit chrétien et le patriotisme* (1894).

2. *La Revue Blanche, a French periodical with an advanced social and artistic program (1889-1903).*

3. *cabotinage, ranting, make-believe.*

Page 182. 1. *Marathon, where Miltiades, an Athenian general, defeated the Persians (490 B. C.)*

2. **Salamine, Salamis**, a naval battle where Themistocles and the Greek fleet defeated the Persians (479 B. C.).

3. **Platée, Plataea**, a town in Boeotia where Pausanias and Aristides, Greek generals, defeated the Persians (479 B. C.).

4. **la stupéfaction de l'Asie**, *Asiatic stultification* or *hebetude*. In its usual sense this word does not mean in French the act of stupefying but the state of being stupefied.

5. **se persévérer**, incorrect for *persévérer*. *Persévérer* is not reflexive.

6. **Darius**, king of Persia (521-485 B. C.).

7. **Xercès, Xerxes**, son of Darius and also king of Persia (485-465 B. C.).

Page 183. 1. **eûssent . . . asiatisé l'Occident**, *had made a new Asia of the Western world*.

Page 184. 1. **qui lui font d'abord rapporter**, etc., *which make him first center all things in himself and then confer upon others the most he can of his own*.

Page 186. 1. **Verdun**. This editorial of Clemenceau appeared in his newspaper "*l'Homme enchaîné*," for February 27, 1916. A few days before, the army of the German Crown Prince attacked Verdun, and the first onrush forced the French to fall back. After many critical turns, however, and due especially to the diversion created by the French and British attacks on the Somme, in July, 1916, the violence of the German attack abated, and the French succeeded in recapturing the two important forts of *Douaumont* and *Vaux*, in October and November, 1916. Clemenceau's editorial was written in the very first and none too reassuring days of the German attack.

2. **malgré Brunswick et son manifeste boche**, in 1792 a Prussian and Austrian army led by the Duke of Brunswick invaded France. The invasion had been preceded by the launching of a manifesto or proclamation in which Brunswick stated that he was fighting against the French Revolution in behalf of King Louis XVI. Brunswick and his army were defeated by the French at Valmy, September 20, 1792.

3. **l'héroïne de la vieille France**, Joan of Arc, whose statue at Rouen had been visited and honored, a few days before, by a delegation of the British Parliament.

Page 188. 1. **les communiqués**, *the official bulletins or communications* issued by the headquarters of the belligerents during the war.

2. **pas fiévreusement saccadé**, *restless and jerky step*.

Page 189. 1. **en bloc**, *in a lump, all together.*

Page 190. 1. **de ces Welches**, German nickname for *French*. From the German *Woelsch*, meaning everything foreign, but especially French and Italian.

2. **les casques bleus**, the French soldiers with blue helmets.

Page 191. 1. **entonnoirs**, *shell-holes or craters in the shape of a funnel (entonnoir).*

2. **un gradé**, everyone not in the rank and file, a commissioned or non-commissioned officer, a lance-corporal or corporal.

3. **était tout plein de lettres**, *had his pockets full of letters (from his soldiers).*

4. **Le bois des Corbeaux**, a position north of Verdun.

Page 192. 1. **le Pas-de-Calais**, *the département of Pas-de-Calais*. *Pas* means *straits or narrows*. *Pas-de-Calais* (*the straits of Calais*, the French town opposite Dover) is the French name for the narrow end of the English Channel. During the war *Pas-de-Calais* marked the end of the front line farthest north in France.

Page 193. 1. **le cran**, *pluck, nerves, rare courage and intrepidity.*

2. **l'officier du corps de troupes**, *the regular regimental officer as opposed to another officer not in the ranks.*

3. **qui donnaient le plus librement cours à leur verve**, *who vented their feelings the most freely.*

Page 194. 1. **L'esprit de haute camaraderie universel**, *the spirit of perfect companionship common to all.*

2. **la gouaillerie française**, *French humor and raillery.*

3. **Dieu le veut!** *God wills!* the battle cry of the Crusaders.

4. **avec deux jets de flamme**, etc., *with two rays or jets of fire, i.e., with a flash in their eyes under the visor of their blue helmets.*

Page 195. 1. **il s'agrippe**, *he clings to.*

2. **poste de commandement**, *the post of the commanding officer at the front.*

3. **les Chambres**, the French Chamber of Deputies and the Senate.

Page 196. 1. **à la grosse**, *by the hundred.* *Une grosse* means literally *twelve dozen.*

Page 197. 1. **Poissonnier**, a typical name for the French soldier in general.

2. **la ferme de Navarin**, a position taken by the French in their Champagne offensive, in September, 1915.
3. **des jeux de brosses dures**, *oufits or sets of hard hair-brushes*.

Page 198. 1. **la rue de Rivoli**, a street in Paris running along the Louvre palace, where one may loiter before the shops.

2. **au delà du remblai de la fosse**, *over the bank of the ditch*.
3. **un degré à mi-hauteur**, *a step half way up the wall*.
4. **ni le carreau ni la lame de chêne**, *neither tiles nor oak floor boards*.
5. **bergère ou sofa**, *easy chair or couch*.

Page 199. 1. **Ils jouissent manifestement des plaisirs d'une gymnastique d'extension**, *they evidently enjoy the pleasure of practicing those new gymnastics (consisting of stretching themselves on the ground)*.

2. **marmites**, *heavy shells*.
3. **qui tient le dé de la conversation**, *who leads conversation*.
4. **gosse**, *child*.
5. **Conservatoire**, *the National Conservatory of Music in Paris*.
6. **Roubaix**, a French industrial town in the *département* of the Nord.
7. **le canon de Polyclète**, *the standard of beauty according to the Greek sculptor Polycletes (5th c. B. C.)*.
8. **ferait d'une pure surface liquide**, *would do to a pure liquid surface*.

Page 200. 1. **superbe**, an almost obsolete substantive, meaning *pride*.

2. **à plat ventre**, *on all fours*.
3. **dans le plein d'une accommodation souveraine**, *in the midst of a perfect and easy adaptation*.

Page 201. 1. **qui s'irradient du sergent Poissonnier**, *which radiate from sergeant Poissonnier*. The use of *irradier*, an intransitive verb, as a reflexive verb, is hardly correct. See page 182, note 5, *se persévérer*.

2. **si nous ne savions tous**, etc., *if we did not know, all of us, that there will be as many Roubaix (for honor and heroism) as there are cities and villages (in France)*.

3. **Deutschland über alles**, *Germany above all*, a German war-slogan and song.

4. **hypogées**, *underground tombs*, like those in the Roman catacombs.

Page 202. 1. *couloir du Languedoc*, the trench of Languedoc. *Languedoc*, the land of the speech of *oc* (see page 97, note 2), is a province of southwestern France.

2. *Souain*, a position on the Champagne front taken by the French in the offensive of September, 1915.

Page 203. 1. *sur notre sol des Gaules*, on our land of Gaul.

2. *Vosges*, the *Vosges* mountain between Alsace and the rest of France.

3. *Germanis*, the early German tribes which invaded Gaul in the 4th century. Compare the present form *Allemands* for *Germans*. The *Allemands* (Latin *Alemanni*) were a tribe of the early Germans.

4. *les champs de bataille de la Marne*, two famous battles were fought and won by France and her Allies, on the Marne, the first battle of the Marne, September, 1914, and the second battle, with the American army coöperating, July 15, 1918.

Page 204. 1. *les emprises d'un sol*, the seductions or allurements of a land.

Page 205. 1. *sous des étais chancelants*, under shaky rafters.

Page 206. 1. *Sermaize*, a French town in the *département* of *Marne*. It was completely destroyed during the first battle of the Marne.

Page 207. 1. *nos amis musulmans*, the Moslem soldiers, most of them from North Africa and Morocco, who fought for France during the World War.

2. *l'écusson noir et blanc*, the black and white badge or scutcheon which identified the German graves in France.

3. *ces vagues figées de verdure*, those motionless waves of green. *Figé* means literally *congealed*.



